

LES FIANÇAILLES DE ROSETTE

JOSÉ MYRE



fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPECIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches*.
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise*. — 288. *Nadia*.
 A. BAUDIGNÉCOURT : 301. *Routes incertaines*.
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindroz*.
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*.
 André BRUYÈRE : 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*. — 306. *Sous la Bourrasque*.
 Anda CANTEGRIVE : 252. *Lyne-aux-Roses*.
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
 François CASALE : 286. *La Maison de nacre*.
 Thérèse CASEVITZ : 303. *Chacun son bonheur*.
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
 CHAMPOL : 67. *Notte*. — 209. *Le Vœu d'André*. — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable*.
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort*.
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith*.
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Heroic, mécano*. — 275. *Une petite reine pleurait*.
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour*. — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*.
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre*.
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Émine*.
 Zénaïde FLEURIOT : 313. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtrie par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*. — 302. *L'Appel du passé*.
 Jacques GRANDCHAMP : 176. *Maldonne*. — 232. *S'aimer encore* — 267. *La Malle des Iles*.
 Jean HÉRICART : *Les Cœurs nouveaux*.
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*. — 289. *Les Cendres du cœur*.
 Jean JÉGO : 228. *Mieux que l'argent*.
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir*.
 H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres*. — 292. *Un Étrange Secret*.
 Geneviève LECOMTE : 273. *Les Roses d'automne*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage*. — 296. *Denise*.
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette*.
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés*. — 304. *Le Mystérieux Chemin*.
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur*.
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Anne MOUËNS : 250. *La Femme d'Alain*. — 266. *Dette sacrée*. — 281. *Plus haut !*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur*.
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur*.
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur*.
Florence O'NOLL : 295. *La Vasque aux colombes*.
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane*.
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié*.
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Claude RENAUDY : 257. *L'Aube sur la montagne*.
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs*. — 283. *Un Dégutement*.
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse*.
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne*.
Isabelle SANDY : 49. *Maryla*.
Pierre de SAXEL : 270. *Le Secret*. — 284. *Une Belle-Mère à tout faire*.
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette*.
Jean THIÉRY : 282. *Celui qu'on oublie*.
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire*.
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie*.
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour*. — 29. *Printemps perdu*. — 36. *La Petliote*. — 42. *Odette de Lymaille, femme de lettres*. — 50. *Le Mauvais Amour*. — 61. *L'Inutile Sacrifice*. — 80. *La Transfuge*. — 97. *Arlotte, jeune fille moderne*. — 122. *Le Droit d'aimer*. — 144. *La Roue du moulin*. — 163. *Le Retour*. — 189. *Une toute petite Aventure*.
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire*.
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis*. — 274. *La Chanson de Gisèle*.
A. VERTIOL : 276. *La Revanche de Nyzette*.
Vesco de KEREVEN : 247. *Sylota*.
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette*.
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres*.
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue*.
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté*. — 251. *L'Eglantine sauvage*. — 300. *Etre princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 : franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Bouquins C82755
José MYRE

LES FIANÇAILLES
de
ROSETTE



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

LET FARMER

ROBERT

CO

ALBERT

1893

Les Fiançailles de Rosette

C'était vers la fin de l'après-midi; deux visiteuses attardées — une mère et sa fille infirme — s'apprêtaient à quitter *les Aigles*, et la baronne de Rully les reconduisait jusqu'à l'auto qui les attendait au bas du grand perron. Elles avaient travaillé ensemble pour achever l'habillement et le trousseau complet d'une poupée, gros lot de la prochaine kermesse, et le jour baissant les avait surprises. Elles réglaient leur pas à l'écart des béquilles de l'infirmes qu'elles ne voulaient pas dépasser, prêtes à la secourir au cas d'une glissade toujours à craindre sur le parquet trop ciré.

La baronne, ayant porté ses regards vers la route, vit soudain la grille du château s'ouvrir brusquement pour livrer passage à un garde-chasse qui courait de façon inusitée.

— Qu'y a-t-il donc, Benoît?

— Madame la baronne, c'est une petite fille que je viens de trouver évanouie dans le grand bois, dans le fossé de la route à Jean-Pierre.

— Ah! la pauvre petite! Et personne avec elle?

— Non, Madame la baronne, pas âme qui vive.

— Je vous suis, Benoît... Et vous aussi, madame Baray?... Je vous en remercie.

Préstemment, tous trois montèrent dans l'auto.

— Est-ce un bébé, Benoît?

— Oh! non, Madame la baronne; c'est tout à fait une fillette.

— Une enfant du bourg, sans doute, qui se sera attardée...

— Je ne crois pas, Madame la baronne, car je les connais à peu près toutes.

Déjà ils étaient arrivés.

— Pauvre petite! s'écria la baronne, on la croirait morte...

Elle s'agenouilla près d'elle.

— Donnez-moi les sels, Benoît, et soulevez-la un peu.

Mais les soins demeuraient vains.

— Pauvre enfant ! elle me fait pitié... Et le docteur ne rentrera que tard, dites-vous, Madame ?

— Oui, sûrement ; il nous en a prévenues ce matin.

— Alors, que faire ? Et, c'est étrange, elle respire très bien.

— Oui, dit Benoît, c'est un sommeil pas ordinaire...

— En tout cas, dit la baronne, décidée, il est impossible de la laisser ici. Benoît, pouvez-vous la porter ?

— Pour pouvoir..., sûr, je peux. Mais je me permets de dire à Madame la baronne qu'on ne peut pas faire ça sans la gendarmerie.

— Ah !... Est-ce vrai ?

— Certes, dit M^{me} Baray, il a raison.

— Alors, Benoît, prenez l'auto, ramenez les gendames ; nous vous attendons ici.

Ce ne fut pas long.

— Voyez, quelle pitié, Messieurs ! dit aussitôt la baronne. Il n'est pas possible que, vu l'heure tardive, vous ne me permettiez pas de l'emmener chez moi, brigadier ?

Devant la qualité de la demanderesse, il ne jugea pas de mise de faire valoir l'importance de ses fonctions, et surtout pour un cas aussi peu dangereux. Il se contenta de verbaliser et donna à la baronne l'autorisation demandée.

— C'est une escapade, dit-il en riant. Une gamine que le père aura trop cognée et qui s'est sauvée...

— N'importe, je l'emmène ; le docteur la verra ce soir, et, demain matin...

— Demain matin, nous saurons d'où elle vient, dit le brave Pandore, et nous passerons au château tout de suite.

Quelques minutes après, l'enfant était étendue sur un confortable divan du petit salon, et les trois femmes, anxieuses, attendaient le docteur avec impatience.

Il arriva vers huit heures.

— Voyez, docteur, cette pauvre petite ! Nous l'avons crue morte ; rien ne la ranime. Elle a seulement plusieurs fois ouvert les yeux, pour les refermer aussitôt, et puis... plus rien.

— C'est très curieux, dit-il.

Aidé de la baronne, il la devêtit, l'examina.

— Eh bien ! docteur ?

— Je ne vois rien qui, physiquement, puisse expliquer son état. Elle a dû subir un choc moral, une commotion cérébrale, et c'est probablement un cas d'amnésie.

— Mais alors ?

— Il faut attendre. Parfois, la mémoire revient de façon soudaine. D'autres ne la recouvrent que péniblement et partiellement...

— Et que faire en attendant ?

— Pas grand'chose... Pour l'instant, elle est harassée. Il lui faudra du repos, des fortifiants, beaucoup de douceur et de patience.

De nouveau, il essaya de l'asseoir sur son lit; elle ouvrit les yeux, le fixa, et quelque chose qui pouvait être un sourire passa sur ses lèvres blanches.

— Pauvre petite ! dit-il, ému. Qu'a-t-elle vu, et quel drame familial a pu l'amener seule ici, dans cet étrange état !

— Quel âge peut-elle avoir, docteur ?

— Huit, ... dix ; ... on ne saurait rien affirmer aujourd'hui... Dans ses vêtements, aucune indication ?

— Aucune. Le brigadier les a vainement explorés.

— Et cette chaîne d'or au cou ?

— En a-t-elle une ? Nous ne l'avons pas vue...

C'était, sans aucun doute, une médaille de naissance, avec, d'un côté, l'image de la Vierge ; de l'autre : 16 août 1909.

— Dix ans ! elle est petite et fluette ; trouvez-vous, docteur ?

— Petite, pas trop ; fluette, oui. Mais elle a souffert, et, à cet âge, on est très vite amaigri. D'après ses vêtements, à quelle classe de la société pensez-vous qu'elle appartienne ?

— On ne saurait guère le dire non plus. Son manteau est déchiré, perdu de boue et tout mouillé ; elle n'avait pas de chapeau. Neuf, le paletot devait être bien ; ... la fourrure du col en est véritable... La robe ? ... ni bien, ni mal, ... n'est-ce pas, mademoiselle Elise ? Une robe de maison ou de pension... Le linge ? assez fin, mais simple. Les chaussures ? Oh ! la pauvre petite, comment marcher avec ça ! Voyez quels trous ! Le cuir en était trop fin.

— Et elle a certainement beaucoup marché. Et personne ne la connaît?

— Personne. Le brigadier croit à une fugue d'enfant grondée;... et, moi, je ne sais pourquoi, je ne le crois pas.

Tous les quatre regardaient avec pitié cette petite malheureuse dont les traits, si douloureusement tirés, ne pouvaient laisser de doute sur la tristesse des jours passés, et ils se sentaient pris d'une sorte de respect pour cette mystérieuse victime que le sort venait de jeter dans leurs bras.

Le lendemain matin, les gendarmes vinrent informer la baronne que, après avoir enquêté aux alentours et téléphoné en tous lieux utiles, ils n'avaient cependant recueilli aucun renseignement sur l'affaire, mais qu'ils allaient élargir les recherches et resserrer l'enquête qui ne pouvait bien longtemps demeurer infructueuse.

Le médecin légiste, envoyé du chef-lieu de canton, vint dans l'après-midi, et son diagnostic ne différa pas de celui du Dr Baray. Il fallait attendre que, sous l'influence des toniques, l'activité de l'organisme se réveillât. Cela pouvait être long; l'hôpital était donc tout indiqué. Mais la baronne, décidément trop émue, dit :

— Ne peut-on m'autoriser à la garder chez moi?

— Ce serait une grosse charge, Madame, et, vraiment, cette enfant vous étant totalement inconnue...

— Elle me fait affreusement pitié, et je la trouve sympathique au possible, cette petite...

— Sans doute,... sans doute;... mais...

— Elle recevrait ici les mêmes soins qu'à l'hôpital, et sa famille viendrait tout aussi bien la reprendre ici...

— Ce serait une douceur certaine pour l'enfant, mais ce n'est pas de mon ressort. Cependant, je puis appuyer votre demande...

Les autorités requises trouvèrent la proposition acceptable, et l'inconnue fut confiée à la baronne de Rully. Procès-verbal en fut minutieusement dressé et déposé à la mairie de la commune.

Les jours suivants n'apportèrent rien de nouveau, et le mystère devint angoissant.

La baronne, devenue infirmière, ne quittait plus la petite malade. Souvent celle-ci avait fixé sur elle un regard indéfinissable, sans toutefois ré-

pondre aux questions posées pourtant avec la plus grande douceur. Puis les yeux s'étaient agrandis démesurément, pleins d'une terreur indicible, pendant que, les deux bras en avant, l'enfant semblait repousser quelque chose ou quelqu'un... Un gémissement était sorti de sa gorge oppressée, et elle était retombée sur le dos.

Cela s'était reproduit bien des fois, désespérant la baronne qui se dévouait de tout son cœur à ce pauvre être abandonné, auquel elle s'attachait de plus en plus. Elle eût été si heureuse d'un mot, un seul mot, car jusqu'ici on pouvait se demander si l'enfant était sourde et muette, ou même idiote.

Quand un matin, au réveil — la baronne, pour mieux veiller elle-même, avait fait installer un lit dans sa chambre, — la petite malade dit : « C'est joli ! » aussitôt M^{me} de Rully fut près d'elle, l'embrassa :

— Ah ! enfin ! Comment te sens-tu, ma chérie ?

— Je vais bien.

— Veux-tu un biscuit ?

— Oui.

Et un peu après :

— C'est bon ?

— Oui.

Elle mettait un instant à répondre, comme si les mots ne la frappaient pas tout de suite ; mais la baronne continua :

— Dis-moi comment tu t'appelles ?...

Elle parut faire un effort, puis laissa tomber très lentement :

— Je ne sais pas.

— Peux-tu me dire où tu demeurerais ?

— Sais pas...

M^{me} de Rully hésitait à prononcer le nom de « maman » ; pourtant elle se demandait si, en provoquant une détente, les larmes ne lui seraient pas salutaires.

— Tu as une maman ?

Rien, dans le visage de l'enfant, ne s'éveilla à ce nom, magique ordinairement, et les mêmes mots désespérants tombèrent aussi lentement :

— Sais pas.

— Veux-tu m'embrasser ? demanda encore la baronne.

Après une pause, comme si elle s'appliquait à comprendre, la petite s'approcha :

— Oui, je veux bien...

Il semblait très évident que, seuls, les mots se rapportant au présent prenaient un sens dans son cerveau encore incapable du moindre rappel, mais cela était cependant un progrès, et la baronne, fière de ce premier succès, en fit aussitôt informer la famille Baray. Car, là aussi, l'intérêt qu'on portait à la fillette grandissait à mesure que le temps passait sans éclaircir le mystère.

Les jours qui suivirent furent à peu près les mêmes et n'apprirent rien sur la pauvre enfant. Elle parlait maintenant plus volontiers et souriait à la baronne en la suivant partout des yeux, s'approchant même pour l'embrasser. Elle faisait des réflexions sur ce qui l'entourait et tendit les bras avec une joie manifeste à la brassée de roses qu'un matin la baronne lui apporta sur son lit. Sa voix était douce, les mots appropriés, les phrases correctes, quoique brèves, mais il demeurait visible que la petite fille faisait un effort cérébral pour arriver à exprimer sa pensée.

Après dix jours d'un repos absolu, la baronne la trouva assez forte pour lui faire, une heure seulement, quitter son lit. On la mit dans un fauteuil, près de la fenêtre ouverte, et la vue du parc, avec ses grands arbres variés, entourant la pelouse aux massifs savamment fleuris, lui fit battre des mains, pendant qu'une larme noyait ses yeux.

— Oh ! tu pleures !... Tu avais un beau jardin aussi, peut-être ?

Elle eut un geste incertain, et la jeune femme comprit qu'elle pleurait de joie et que son esprit et son cœur étaient accessibles au Beau.

M^{me} de Rully attendait tous les jours le courrier avec une grande impatience, guettant elle-même le facteur et saisissant bien vite les lettres qu'il apportait, regardant aussitôt le cachet de l'enveloppe qui pouvait lui révéler le nom d'un pays qui serait celui de l'enfant. Mais toujours rien... Et trois semaines passèrent ainsi.

Alors, la baronne fit un paquet des vêtements de la petite inconnue et se rendit à Dieppe pour y acheter sans compter toilettes et trousseau. Ainsi vêtue, la fillette, naturellement jolie, était méconnaissable, et grande fut la surprise de ces dames

Baray quand elles virent descendre de l'auto l'enfant délicieuse que leur amenait la baronne.

Deux lettres, ce jour-là, étaient arrivées en même temps à M^{me} de Rully, et, assise sur la terrasse, en plein midi, où la fillette jouait au beau soleil avec son chien favori, elle les relisait, la paupière mouillée. Le baron, son mari, pour deux mois dans sa propriété de Sologne, où il faisait élever ses chevaux de course, écrivait :

Je ne vois nul inconvénient, ma chère amie, à ce que vous gardiez cette enfant tout le temps nécessaire à son complet rétablissement, bien que, d'ici là, elle vous sera, sans nul doute, réclamée. Il est inadmissible qu'elle soit venue là seule, et je vous avoue que, déjà, le silence de sa famille me semble tout au moins étrange... Enfin, lorsque la mémoire lui sera revenue, vous aurez le mot de l'énigme et pourrez vous libérer de la charge incontestable que votre charité — peut-être un peu spontanée — vous a suscitée. La vie est un cortège de misères insoupçonnées et de toutes sortes, mais nous ne pouvons raisonnablement pas nous rendre solidaires de tel ou tel fait malheureux, uniquement parce que nous en avons été les témoins.

— Ah ! murmura la baronne, rien ne pourra jamais émouvoir son égoïsme !

L'autre lettre n'était qu'un mot du Dr Baray, retenu à la chambre par une grippe assez sérieuse contractée au village voisin, en pleine épidémie. Il disait :

MADAME,

Je suis sincèrement heureux des bonnes nouvelles que vous me donnez de votre protégée, bien que déplorant, comme vous, ce silence terrifiant sur son passé. Quoi qu'il en soit, Madame, j'accepte bien volontiers le parrainage éphémère que vous m'offrez, en me rappelant le premier sourire de l'enfant, à moi seul adressé. Et, demandez-vous alors, quel nom lui donner ? J'ai pensé aussitôt qu'elle pourrait prendre celui du saint fêté le jour même où elle entra sous votre toit béni. Le calendrier m'a répondu : Rosalie. C'est un peu démodé, ... mais on en fait Rose, et aussi Rosette. Et je m'arrête à ce dernier, jeune et gracieux, et qui, sans doute, ne doit pas durer pour elle plus « que ne durent les roses ».

Et, tout heureuse et souriante, la baronne appela la fillette :

— Ecoute-moi bien, chérie, essaie de te rappeler... Tu avais un nom,... nous en avons tous un. Tu vois, même ce chien que tu aimes en porte un... Quand tu veux qu'il vienne près de toi, tu dis... quoi?

— *Stop.*

— Très bien,... oui, c'est bien cela; tu vois, c'est son nom. Eh bien! toi, tu en as un aussi... Comment t'appelait-on?

Elle ferma les yeux, fronça les sourcils, faisant un visible effort, mais inutile encore, car, très bas, presque douloureusement, elle répéta :

— Sais pas...

La baronne l'embrassa en caressant les jolis cheveux blonds.

— Un jour, tu te souviendras tout à coup. En attendant, nous t'appellerons Rosette... C'est joli, n'est-ce pas? Et pour toi qui aimes tant les roses!

L'enfant souriait :

— Rosette,... oui, c'est joli;... je veux bien.

— Et c'est le docteur qui te le donne; tu sais, le bon docteur que tu aimes bien et qui t'aime aussi...

— Il ne vient plus...

— Parce que, lui aussi, est malade; mais tu le reverras bientôt, et tu lui diras : bonjour parrain. Allons, rentrons, maintenant; voici l'heure du déjeuner.

Le soir même, la baronne écrivait à son mari :

Comme vous, j'espère sincèrement pour l'enfant qu'elle retrouvera sa famille, et je m'y emploie loyalement. Cependant, si cela ne devait pas aboutir, je tiens à vous dire dès aujourd'hui que je ne m'en séparerais pas. Je considérerais comme mienne cette malheureuse petite que le sort a jetée dans mes bras; le sort ou la Providence, comme vous voudrez. Et cela pourrait seul combler le vide de ma vie.

Des mois et des mois passèrent, et Rosette, tout à fait rétablie et bien portante, restait cependant l'inconnue. Car ce fut en vain qu'on poussa l'enquête dans un très large rayon, en vain aussi qu'on renouvela les annonces dans les journaux les plus répandus.

Ignorant ce qu'elle avait perdu, elle était heureuse de la vie qu'on lui faisait; son amour pour la baronne était sans bornes, et son affection pour

son parrain croissait à mesure qu'elle comprenait mieux les gâteries dont il était prodigue; de plus, elle avait trouvé un véritable frère dans un ami des de Rully : Bruno de Marsat, un jeune et vigoureux adolescent du voisinage, dont elle partageait les jeux et qui s'était intitulé son « professeur de sports ». Car, pour développer la fillette assez chétive, le docteur avait préconisé tous exercices physiques.

Puis vint l'âge de la première communion, et, après avoir été baptisée sous condition — la médaille qu'elle portait au cou, en indiquant clairement qu'elle était catholique, n'impliquait pas qu'elle eût reçu le baptême, — Rosette vécut ce jour unique et merveilleux qui, au cours de la vie, et parfois malgré bien des errements, luit toujours en nous d'un point lumineux et consolant.

Qu'elle était frêle, mais jolie, sous son voile blanc, la douce petite Rosette ! Auréolée de son malheur, tout le monde l'aimait, et chacun voulut la fêter. Pas un habitant de l'endroit qui, ce matin-là, ne lui apportât au moins une fleur, et elle revint à pied de l'église, pour la traversée du village, afin de pouvoir remercier tous ces braves gens. C'était à qui l'embrasserait ou même la toucherait; on s'approchait avec respect, et même les vieux se découvraient, émus. Telle une petite reine traversant ses Etats, et ce fut là, vraiment, le « jour de Rosette ».

Au château, un dîner intime avait réuni M. le curé, la famille Baray, le « professeur » et ses parents. Malgré les efforts de chacun, le mystère qui entourait l'héroïne de la fête pesait lourdement sur tous et évoquait l'ombre d'une mère pleurant dans quelque coin ignoré...

Vers le soir, Bruno de Marsat, qui ne se lassait pas de regarder sa petite amie, lui dit presque religieusement en la quittant :

— Comme tu seras belle aussi en mariée !

.
Et les années s'ajoutèrent aux années sans apporter la moindre lumière sur le passé de Rosette. On avait encore essayé, par de fréquents voyages dans différentes contrées, de ranimer en elle la mémoire endormie, espérant qu'un lieu ou un nom quelconque éveillerait enfin un souvenir

jaillissant comme une révélation. Mais cela, comme le reste, avait échoué. Tout fut inutilement tenté, bien que Rosette s'y prêtât elle-même de bonne grâce, comprenant, quoique encore vaguement, l'étrangeté de sa situation.

La baronne ne négligeait rien pour son instruction et lui avait donné les meilleurs professeurs de la région. Très intelligente, la fillette avait assez vivement rattrapé les élèves de son âge, mais il avait fallu recommencer les études comme pour un enfant de cinq ou six ans. Pourtant, il était évident que certaines déductions, lui venant trop facilement, ressemblaient bien plutôt à des ressouvenirs. Pour la musique, il en avait été de même, et un fait très curieux s'était produit. Un jour que Rosette avait parfaitement joué au piano une petite valse que la baronne aimait, Bruno dit :

— Attends,... je vais chercher mon violon.

Un peu après, ils jouaient tous deux cette même valse, en y mettant tout leur savoir, quand, soudain, Rosette, toute frémissante, prit le violon des mains de Bruno :

— Donne,... oh ! donne !...

Ardemment, ses doigts coururent aussitôt sur les cordes pour jouer délicieusement l'air si connu de *Fortunio*.

Les lèvres toutes blanches, le regard fixe, elle semblait en état d'hypnose; la baronne et Bruno la regardaient, anxieux et émus, se demandant si de ce choc subit la lumière allait jaillir... Mais, quand elle eut terminé, elle parut seulement brisée de fatigue; ses bras retombèrent d'un geste las et lourd, et des sanglots la secouèrent. Ce fut tout.

La baronne demanda le lendemain même un professeur de violon; mais il fallut que, là aussi, Rosette débutât.

Une autre fois, une nuit, elle eut encore une sorte d'accès de somnambulisme : elle se leva et se mit à danser les pas savants du menuet. Elle était si souriante, si gracieuse, semblait si heureuse que la baronne osait à peine respirer, dans la crainte de l'éveiller. Quand elle eut fini, la fillette, debout, s'inclinait, comme saluant aux applaudissements. Elle était tout en sueur, et la baronne eut peur qu'elle prît froid.

— Il faut te recoucher, ma chérie... Que rêvais-tu donc ?

— Rien, Mamy... Est-ce vous qui m'avez dit de me lever ?

— Non;... mais recouche-toi; il n'est pas jour encore.

Parfois aussi, elle rêvait, la nuit, parlait haut, et toujours revenaient les mêmes noms : Fanchon,... Lily. Elle riait aussi de bon cœur, comme à d'autres moments elle poussait des cris déchirants : « Papa ! Papa chéri ! » Mais là, alors, elle se réveillait dans une moiteur fiévreuse. Et, comme les noms cités étaient toujours les mêmes, il fallait bien admettre que cela ne tenait pas du rêve laissé au hasard, mais bien de visions morbides émanant du passé. Dans la journée, on essayait, en prononçant devant elle les mêmes noms, de raviver ses souvenirs, mais elle ne bronchait pas et restait complètement indifférente.

Alors, on abandonna tout espoir de pénétrer le mystère qui entourait la pauvre enfant, et la baronne s'y attacha tous les jours davantage.

Rosette allait sur ses quinze ans quand Bruno de Marsat dut quitter *le Moulinois*; elle pleura en l'embrassant, comme elle eût fait pour un frère très aimé.

— Quand je reviendrai, petite Rosette, tu seras partie, peut-être,... tu auras retrouvé les tiens, et le pauvre Bruno..., ah ! tu n'y penseras plus guère !

D'un geste grave, elle l'avait arrêté :

— Je ne t'oublierai jamais, Bruno... Ou alors, il faudrait... il faudrait encore que...

Et elle fondit en larmes. Désolé de ses mots malheureux qui avaient provoqué cette explosion, il avait écarté les petites mains collées sur les yeux :

— Oh ! pardonne-moi, Rosette. Tu ne m'en veux pas, surtout ? Alors, embrasse-moi, là, sur les deux joues. Quand je reviendrai, que tu sois ici ou ailleurs, nous nous retrouverons toujours bien pour faire encore de bonnes parties ensemble. Et je t'entendrai encore me crier : « Tu as perdu, Bruno ! »

En quittant les Aigles, le jeune homme avait recommandé à sa mère d'être bonne pour Rosette en soutenant la baronne de tout son pouvoir vis-

à-vis de M. de Rully, car, devant lui, Rosette, aimée de tous, n'avait pas trouvé grâce, son égoïsme ne lui pardonnant pas la place qu'elle tenait dans la maison.

Soldat de l'auxiliaire, revenu même avant la fin de la guerre qui, pour lui, s'était passée dans une ville du centre, à l'abri des balles comme des avions redoutés, il aurait pu, par reconnaissance à sa bonne étoile, accueillir cette innocente victime, aussi malmenée par le sort qu'il en avait été gâté. Mais, tout de suite, il fut offusqué de voir la baronne mettre cette inconnue au rang de la famille.

— Je crois, lui répétait-il, que vous vous égarez autant au point de vue de votre devoir — d'ailleurs tout imaginaire — qu'à celui du bonheur de cette petite. Que savez-vous d'elle? A quel milieu appartient-elle? Est-elle fille d'honnêtes gens ou de crapules? Pour qu'après quatre ans on ne sache encore rien d'elle, il apparaît, ce me semble, que sa disparition arrange assez sa famille... Son père lui donna-t-il seulement son nom?... Eh! que sait-on! Alors, convenez avec moi qu'en l'élevant comme vous le faites c'est lui préparer de cruelles déceptions à l'âge assez proche où elle devra envisager de travailler pour vivre. Vous n'en ferez qu'une déclassée qui, aidée peut-être d'un atavisme fâcheux, arrivera aux pires erreurs.

La baronne avait d'abord laissé couler ce torrent d'égoïsme, mais, voyant que le mauvais vouloir et le despotisme du baron ne faisaient que croître, et angoissée souvent pour Rosette, qui les comprenait, des remarques désobligeantes qu'il faisait à tout moment, et même en pleine table, résolut, une fois pour toutes, de mettre la situation au net.

Un jour donc que le baron lui demandait assez aigrement ce qu'elle comptait faire après ces cinq années de recherches inutiles, la jeune femme, très calme, répondit :

— Je ne me séparerai pas de Rosette. Il n'y avait pas trois semaines qu'elle était au château que je vous l'écrivais déjà, et, depuis, rien n'a changé en moi de mes intentions : je garderai Rosette.

Alors, il voulut ruser :

— Je ne vous parle pas de la renvoyer, de l'abandonner; je comprends que vous désiriez continuer à vous intéresser à elle, mais je vous prie

seulement de la mettre au rang qui, sans doute, lui est propre. Au lieu de la faire instruire et éduquer comme une des nôtres, faites-lui apprendre un métier; que sais-je, moi! couturière, modiste, ou même gardez-la comme femme de chambre; c'est tout ce que je vous demande. Car, enfin, elle aura besoin de gagner sa vie, cette enfant-là!

Froidement, mais avec fermeté, la baronne laissa tomber :

— Non,... pas tant que je vivrai,... ni même après.

— Que voulez-vous dire? fit-il, effaré.

— Tout d'abord que j'entends garder Rosette sur le pied où je l'ai mise. Vous non plus ne savez à quel milieu elle fut ravie! Ses manières, son éducation naturelle me disent, à moi, qu'elle est de bonne naissance. Les vêtements? Comment en juger dans l'état où ils étaient! Le silence de sa famille? Quel drame s'est joué autour d'elle? Ne jugeons pas des choses que nous ignorons. La chaîne d'or qu'elle porte encore au cou indique...

— Oh! interrompit le baron, que prouve ça? Le don d'un parrain généreux. Vous donnez à peu près la même à chaque fois que vous êtes marraine d'un enfant du village, et Dieu sait si vous l'avez été!

— Et, continua M^{me} de Rully, sa connaissance certaine de la musique permet de croire...

Il éclata de rire :

— Et de la danse aussi! parlez-en! Voulez-vous que je vous le dise? Eh bien! cette petite m'a toujours fait l'effet d'une saltimbanque.

— Oh!

— Parfaitement. Et je ne suis pas éloigné peut-être de la vérité. Cette façon, lors de cette crise nocturne dont vous m'avez cent fois parlé, cette façon, dis-je, de saluer après exécution indiquerait assez qu'elle avait l'habitude des planches.

Hautaine, elle le toisa :

— Et quand cela serait? dit-elle. Il y a des honnêtes gens partout... Elle est Française, en tout cas, et peut-être fille d'un soldat qui s'est fait tuer pendant que d'autres cherchaient les bons coins! Elle peut n'avoir plus ses parents, et le silence qui nous surprend est peut-être celui des morts... C'est une enfant du malheur; cela, vous ne pouvez le nier?...

— En suis-je pour cela responsable? Il y a des lois de votées, des établissements qui recueillent les orphelins de ce genre. Vous ne soupçonnez pas ce à quoi vous vous exposez en assumant une telle charge... En marchant dans l'inconnu, il peut vous arriver les pires choses. Et puis... songez donc aux frais, à l'heure actuelle!

— J'ai compté, dit la baronne avec un sourire plus qu'ironique, que Rosette, en une année, me coûte beaucoup moins qu'à vous un seul de vos chevaux de courses...

— Ce n'est pas une raison..., dit-il en sentant l'attaque.

— Pour vous, peut-être, dont le plaisir est sans prix lors des épreuves qui vous tiennent éloigné une partie de la saison.

— Il ne tient qu'à vous de m'accompagner...

— Vous en seriez, n'est-ce pas, tellement heureux!

— Mais parfaitement.

— Je vous en prie, Gilbert, ne cherchons pas à nous tromper mutuellement... Vous vous accommodez trop bien de la liberté que je vous laisse — oh! sans mérite à mon actif — pour essayer de ruser avec moi... Vous avez su, vous avez pu vous reprendre à la vie après notre affreux malheur, ... et, moi, je n'ai pas pu, voilà tout...

— Dites que vous n'avez pas voulu... Et ce n'est pas de ma faute si rien de ce qui me plaît ne vous amuse...

Elle eut un sourire un peu triste :

— Non, ... ce n'est ni de votre faute ni de la mienne... Nous nous sommes toujours assez mal compris... Si Dieu avait laissé vivre notre petit ange, peut-être nous eût-il éclairés et... rapprochés.

— Vous vous écarterez singulièrement du sujet de notre entretien, fit assez sèchement le baron. Je vous parlais de Rosette...

— Oui, de Rosette... Et c'est pour en arriver à vous dire, ou, mieux, à vous répéter que j'entends la garder, et la garder dans les conditions actuelles dont ma fortune personnelle, Dieu merci, ne souffre guère. Quant à l'avenir, j'entends de même le lui assurer.

— Et elle accepte ce rôle de parasite?

— La pauvre enfant! Attendez au moins qu'elle comprenne le sens de la vie!

— Vous faites tout pour le lui laisser ignorer...

— Vous vous chargez pour moi de le lui rappeler. Et je vous prierai même, si vous ne cherchez pas à me désobliger gravement, de cesser les allusions malveillantes qu'à tout propos vous ne manquez pas de faire, qu'il y ait du monde ou pas. Rosette les comprendrait maintenant, et sa délicatesse en souffrirait.

— En êtes-vous bien sûre ?

Elle le regarda fixement, et, presque avec dédain :

— Très sûre. Et, si vous voulez bien, rompons là une fois pour toutes. Rosette restera ici tant que j'y serai moi-même, ou nous partirons toutes les deux. Je l'aime passionnément, et elle seule, je vous le répète, peut combler le vide de ma vie.

Le baron, dont les exigences de la grande vie qu'il menait dépassaient de beaucoup les revenus personnels, comprit le ridicule, et surtout le danger de la situation, et abdiqua sournoisement.

— Pas d'aussi grands mots, je vous en prie, dit-il. Après tout, cette enfant ne me gêne guère personnellement, je vous le concède, mais il me semble que je devais vous prévenir, vous montrer tous les risques de votre charité.

— Je vous en remercie vraiment beaucoup.

Et, comme elle allait sortir, près de la porte elle se retourna :

— Et je vous prierai aussi de dire à votre impertinent cousin de ne pas renouveler la scène grossière de l'autre jour, s'il ne veut pas se voir fermer ma porte...

— Permettez,... la scène ne fut pas son œuvre, mais bien celle de ce petit pédant de Bruno qui se croit des droits sur votre pupille... Et se sentant soutenu par vous !...

— Du tout. Bruno n'a fait que ce qu'il devait faire en déjà galant homme : on n'insulte pas le malheur.

— Oh ! insulter ! Fred plaisantait.

— Il est à plaindre, alors, s'il ne comprend pas la portée de ses propres paroles.

La baronne faisait allusion à une scène assez pénible qui s'était déroulée quelques jours avant le départ de Bruno, et dont Rosette avait été toute secouée.

En l'honneur de Bruno qui partait, la baronne

avait réuni au château plusieurs jeunes gens et jeunes filles, et les jeux allaient leur train dans la plus joyeuse entente. Rosette et Bruno, partenaires au tennis, gagnèrent brillamment la partie pour la deuxième fois, à la fureur visible de Fred Mabyle dont, en tout, l'orgueil n'égalait que la nullité. Il prétendit que Bruno assurait trop ouvertement le jeu de Rosette, et que le camp adverse était vraiment de très bonne composition.

— Que voulez-vous dire ? fit Bruno en s'avancant fièrement.

— Ce que vous avez compris, probablement.

Bruno lui saisit les poignets à le faire crier, en lui disant :

— Répétez plus clairement, je vous prie.

L'autre, tenaillé par l'étreinte et peureux comme la lune, cherchait déjà à se dérober.

— Répétez, continuait Bruno, répétez.

Mais comme, en cherchant à s'interposer, le baron arrivait tout près de lui, le pleutre reprit son aplomb et persifla :

— Comprenez pas ? Le mystère semble pourtant plein de charmes pour vous !...

Bruno le lâcha et allait le souffleter quand, se rappelant qu'il n'était pas sur terrain neutre, sa main retomba.

— Allons, allons, disait le baron, au fond amusé, vous n'êtes encore que deux gamins ;... ne jouez pas aux mousquetaires !

Bruno, pâle, les dents serrées, se croisa les bras et dit en toisant Fred :

— Mais nous aurons bientôt vingt ans...

— Entendu, railla l'autre, et rendez-vous est pris pour ce jour-là !

— Fred, intervint sa pauvre mère, tu t'égares, mon enfant, et te conduis bien peu courtoisement. Tu dois des excuses à M^{me} de Rully.

— L'incident est clos, dit le baron, conciliant. D'ailleurs, le goûter nous attend, et les estomacs vont calmer les têtes.

Mais Bruno, resté sur place le dernier, retint Rosette, dont le visage empourpré et les yeux brillants de larmes laissaient voir l'émotion.

— C'est parce que je suis une enfant trouvée, n'est-ce pas, qu'il a dit cela ? Et parce que tu es bon pour moi ?

— Non ;... c'est parce qu'il n'est qu'un idiot, tout simplement.

Mais, grave comme il ne l'avait encore jamais vue, la fillette hocha la tête :

— Non, va, j'ai bien compris... Et je te remercie, Bruno.

De plus en plus, on perdit tout espoir de retrouver la famille de Rosette, dont le cerveau restait toujours engainé d'oubli. Plus que jamais, la baronne la sentait sienne, et quelques personnes l'appelaient carrément : la fille de la baronne. Aidée du Dr Baray, conscient de son rôle de parrain, M^{me} de Rully en faisait une jeune fille accomplie; tous deux s'y étaient passionnément attachés. Ils décidaient ensemble tout ce qui concernait les études de Rosette, faisant au besoin les répétiteurs, et ce, devant le baron indifférent, sinon hostile, car souvent en lui remontait l'aigreur. Fred Mabyle et son père se chargeaient d'ailleurs d'entretenir son mauvais vouloir, se jugeant eux-mêmes gravement lésés par « l'intruse » dans leurs intérêts futurs comme cousins héritiers du ménage sans enfants.

M^{me} Mabyle, qui n'était que douceur, essayait bien de combattre ce sentiment avide et injuste, mais elle se heurtait au despotisme entêté des deux hommes. Elle voyait, peu à peu, tous leurs amis s'éloigner, alors qu'elle en avait escompté l'heureuse influence, et elle se rendait compte que, depuis cette fameuse scène grossière, Bruno avait cessé tout effort pour ramener Fred à son niveau, et que le mépris de l'un et la haine de l'autre avaient dressé entre eux une barrière inexpugnable.

Bruno, en effet, n'a pas oublié le visage douloureux de Rosette, pas plus que les paroles sentencieuses de son père ce même soir :

— Bruno, bien qu'un peu trop violent pour rappeler à l'ordre ce petit pédant de Fred, tu t'es conduit en galant homme vis-à-vis de Rosette, et c'est bien. Tu l'as défendue comme un frère le ferait pour sa sœur, tout le monde l'a compris.

Et, après une pause, il avait ajouté :

— Car elle ne sera jamais que cela pour toi.

Et maintenant, isolé à la caserne où il fait ses classes et postule pour Saint-Cyr, Bruno se rappelle ces paroles tranchantes comme un glaive...

Mais il est à l'âge où les obstacles n'existent pas, où dans la vie tout doit s'aplanir, et il n'est pas éloigné de croire qu'un jour ou l'autre on découvrira tout à coup que Rosette est, sinon une petite princesse comme dans les contes de fées, du moins une enfant de noble naissance.

Le docteur, à qui les paroles de M. de Marsat avaient été rapportées, en comprit le sens préventif et ne s'en étonna pas, la prudence d'un père devant être toujours en éveil. Lui-même ne manquerait pas, dans quelques années, de prévenir Rosette pour qu'elle n'essayât pas de voler comme les papillons à grandes ailes.

« Bah ! se disait-il en pensant à Bruno, ils n'ont pas besoin d'avoir peur. A son âge, on parle de l'amour sans le connaître; on en cueille le fantôme où on le trouve, et autant en emporte le vent ! Tandis que... »

Et il songeait à d'autres amours, pas oubliées, celles-là !...

Car le Dr Baray, lui aussi, avait eu son roman, roman douloureux, bien effacé, roman bien court qui, cependant, emplissait encore sa vie, roman ignoré de tous, mais qu'il revivait tous les jours avec une tristesse résignée.

Il se revoyait étudiant de vingt-sept ans, joli garçon, en toute possession de sa force physique et intellectuelle, le cœur plein d'amour et de rêve en cette nuit radiieuse d'Italie, au Corso, un soir de Carnaval dans cette Rome, ville unique, qu'il avait tant désiré connaître, et où, après des années de travail acharné, il s'était enfin rendu. A présent que ses derniers succès d'internat lui permettaient les plus louables ambitions, il s'était permis cette détente dont il avait réellement besoin. Depuis trois semaines déjà, il jouissait des merveilles de la « Ville éternelle », parcourait ses voies, ses églises, ses palais, ses musées, et c'est là que, chaque jour, il rencontrait deux Français, touristes comme lui : un père et sa fille. Ensemble, ils échangeaient leurs impressions d'arts, appréciant la similitude de leur goût et de leur jugement, se cherchaient en arrivant et se retrouvaient avec plaisir. Et un peu plus chaque jour, quand le regard de la belle jeune fille se posait sur lui, il lui semblait qu'il dominait le monde et pouvait commander à l'univers. Pauvres de nous ! Combien

souvent n'a-t-il pas revécu cette heure ineffable, en cette fameuse nuit carnavalesque où, après la bataille de confetti, acharnée, affolante, les couples s'étaient formés à leur gré pour la danse, entraînés, grisés, avec cette fougue italienne, cette folie amoureuse qui semble surgir du sol même.

Oh ! cette minute sacrée, inoubliable, où, perdu, ignoré dans ce tourbillon délirant, il tenait enlacée et tout contre lui cette petite Française inconnue ! Car ils s'étaient encore retrouvés là. Elle aussi avait voulu se faire une idée d'un carnaval à Rome, voir ce Corso fameux en un soir de joyeuse folie, et son père, fervent étudiant du caractère respectif des peuples, jouissait du spectacle saisissant de cette ville en liesse pour qui, en cet instant, les degrés de l'échelle sociale semblaient nivelés. Les trois Français, qui ne se connaissaient pas un mois plus tôt, se sentaient irrésistiblement attirés et subissaient à leur insu ce sentiment bien spécial qu'on éprouve en dehors de sa patrie en rencontrant un des siens. Ils échangèrent leurs cartes.

Puis, quand, après une valse effrénée, les couples s'arrêtèrent, les deux jeunes gens virent ceux-ci échanger fleurs et insignes :

— Que font-ils ? et pourquoi ? demanda la jeune fille à son cavalier.

— Ils se donnent rendez-vous pour l'an prochain, expliqua un Arlequin complaisant qui entendait le français. Mais dans un an, *santa Luccia* ! que de visages oubliés !

Le docteur revoit toujours le pur regard de la jeune fille levé sur lui pendant qu'il détachait le camélia et la petite oriflamme bleue qui ornaient sa boutonnière... Elle enleva la rose piquée dans ses cheveux bruns et la lui tendit la première.

— Aurai-je l'honneur et l'immense joie de vous la remettre ici l'an prochain ? demanda-t-il.

— Non ; mon père veut voir à présent le Carnaval en Espagne. Il veut juger des deux peuples dans leur joie, et nous irons à Séville.

— Me permettez-vous de vous y retrouver ?

— Oui, ... pour faire mentir Arlequin.

— Alors, à Séville, dans un an ?

— A Séville dans un an.

Il baisa la main qu'elle lui tendait, et elle rejoignit son père. Elle repartait avec lui le lendemain.

Revenu à Paris, l'étudiant ne vivait plus que pour l'heure du revoir, tant le souvenir de la radieuse jeune fille était resté gravé en lui. Il faisait mille projets, bâtissait les plus beaux châteaux, mais, hélas ! sur le sol d'Espagne... Il ne doutait cependant pas de son étoile et se voyait déjà l'heureux époux de cette délicieuse créature et, pour elle, devenu un prince de la science. Aux rares heures de liberté que lui laissait un travail opiniâtre, il trompait son attente en dirigeant ses pas vers la rue indiquée sur la carte précieusement conservée : Max Dauray, 3, rue de C...

Il passait devant la porte, heureux de fouler le même sol, et, de loin seulement, levait les yeux sur les fenêtres du deuxième étage de l'immeuble ; mais jamais ils ne se rencontrèrent, et il s'intriguait un peu de ces volets toujours fermés. « Ils voyagent tellement ! » pensait-il. Il aurait pu se renseigner, mais, respectueux du pacte conclu, il attendait la date fixée pour « savoir ». Pour l'instant, il savait seulement qu'il aimait et s'en contentait.

Mais, à quelques semaines seulement de ce jour tant désiré, un soir, en rentrant chez lui, il trouva un télégramme : « Accident grave, père très mal. » Il partit aussitôt pour Nevers, où habitait sa famille. Il eut à peine le temps d'embrasser son père, qui le reconnut cependant et put encore lui recommander les leurs. Et, comme sa mère éplorée se jetait dans ses bras, il s'étonna de la voir seule là.

— Elise ? dit-il, tremblant.

— Ah ! viens, ... viens... La pauvre enfant !

Elle ouvrit la porte de la chambre voisine où, sur un lit, la jeune fille sans couleur, et qu'on eût dit sans vie, respirait pourtant encore.

— Mais quoi ! Que s'est-il passé ? Mais parlez donc, par pitié !

— On les a ramenés ainsi... L'auto s'est enferrée au passage à niveau, le train les a heurtés... Ah ! l'horrible, l'horrible chose ! Dis, ... dis... : vivra-t-elle ?

Elle devait vivre, mais dans quel état, grand Dieu ! Estropiée, vouée à jamais à deux affreuses béquilles, se traînant, rampant presque, et le cerveau, autrefois si brillant, diminué de façon lamentable.

Puis, quand, quelques jours plus tard, la situation financière fut établie, on constata que les dernières années avaient beaucoup souffert de mauvaises spéculations, et la succession laissa seulement à M^{me} Baray une très modeste aisance, bien que l'étudiant lui eût abandonné sa part.

Une dizaine de jours seulement le séparaient maintenant de l'époque attendue, et, de plus en plus, les mots magiques se répétaient en lui : « A Séville, dans un an. » Car son chagrin et son deuil ne pouvaient lui défendre ce rendez-vous; il ne danserait pas, bien entendu, mais il serait là, fidèle à la parole donnée. « Mais, dans un an, que de visages oubliés ! » avait dit cet Italien... S'il allait être seul à se souvenir ? Mais non, elle serait là, il en était sûr. L'étincelle jaillie de leur cœur dès leur première rencontre, cette « étincelle d'amour » dont parle La Boétie, ne pouvait s'éteindre ainsi.

Dans le wagon de troisième classe — il fallait compter, maintenant, — qui le ramenait à Paris après des heures si pénibles, il lui était doux de se laisser bercer par son rêve, et c'était en vain qu'il essayait de se reprendre pour lire le sujet du cours du lendemain, qu'un camarade complaisant lui avait envoyé. Rêve, ... rêve, pauvre amoureux, c'est pour si peu de temps encore ! Car le hasard, le banal, le cruel hasard va se charger de couper les ailes aux jolis papillons bleus qui volent autour de toi.

A une station quelconque, une grosse femme, tout essoufflée, s'engouffra au dernier moment dans le compartiment, provoquant les sourires moqueurs des autres voyageurs. Mais Pierre Baray eut pitié d'elle et l'aida à caser ses multiples colis sur les filets trop étroits pour les contenir tous sans craindre pour leur équilibre. Pour l'en remercier, sans doute, elle se crut obligée de lui tenir conversation, lui racontant en menus détails sa course précipitée du village à la gare; elle lui parlait de tous ses parents, leur donnant leurs prénoms comme s'il les connaissait intimement, et il commençait à regretter sa complaisance si mal récompensée. Il allait se réfugier dans le couloir, quand elle s'écria :

— Allons bon ! voilà qu'il pleut, maintenant ! C'est qu'une fois à la gare je ne suis pas encore

arrivée,... faut que je prenne deux trams... Pensez, je demeure rue de C...!

Il se rassit malgré lui.

— En effet, dit-il, c'est loin.

— Si, c'est loin! surtout encore que, moi, je suis au 3; tout au bout de la rue, quoi! V'là quinze ans que je suis concierge là.

Le jeune homme éprouva une vraie commotion. Ainsi, cette grosse femme insipide connaissait la bien-aimée!... Elle la voyait, lui avait parlé... Quel hasard que cette rencontre!

Il ne voulait pas questionner, cependant, et ce fut presque sans s'en rendre compte qu'il dit :

— J'ai rencontré quelqu'un qui habite au 3.

Phrase banale, et pourtant terrible, qui changea sa destinée.

— Ah? dit la voyageuse, subitement intéressée. A quel étage?

— Au second, je crois.

— Les Bertin, bien sûr?

— Non...

— C'est-y pas plutôt au troisième, les Dageon? Y a aussi les Varin?

— Non, c'est certainement au second...

— Ah! j'y suis! Vous voulez dire M. Dauray? mais ils n'y sont presque jamais.

— Ont-ils un autre domicile?

— Ah! mon pauvre Monsieur! pas qu'un, et puis des beaux! C'est riche, riche, riche... A Paris, ils ne viennent que de temps en temps.

Pierre Baray sentait grossir en lui une sorte de malaise et n'osait plus rien demander. Pourtant, il hasarda encore :

— Je n'aurais pas cru qu'ils fussent aussi riches...

— Mais si;... seulement, vous savez, c'est simple, c'est pas épateur. Leur château, paraît que c'est magnifique!

— De quel côté?

— J'pourrais pas vous dire, c'est toujours mon homme qui renvoie les lettres. Lui, le monsieur, c'est un savant; il est veuf; il fait comme ça des voyages avec sa fille pour apprendre encore. L'année dernière, ils sont allés jusqu'à Rome! Et elle, vous parlez d'une belle fille! Et puis bonne à l'ouvrier, pas fière pour deux sous. Chaque fois

qu'elle voit mon p'tit gars, elle l'embrasse, qu'il soit rechangé ou pas.

« Belle et bonne », pensait l'amoureux, et c'est bien ainsi qu'il l'avait jugée; mais, à mesure que parlait cette femme, il lui semblait qu'un brouillard descendait entre son rêve et lui. Et elle reprit :

— Parce que faut vous dire,... Dauray, c'est le nom qu'il met comme ça sur ses livres, y a que ça qui compte pour lui; mais c'est Dauray de ceci, de cela,... c'est un comte ou un marquis, j'sais pas au juste, mais, j'vous le dis, c'est tout à fait de la haute.

Elle pouvait maintenant continuer à parler : il ne l'entendait plus... Il avait senti au cœur un froid de mort; tout son sang semblait s'être porté à son cerveau, tant ses tempes battaient et lui martelaient la tête. Puis cela s'apaisa, et il respira plus à l'aise. Surprise de ne plus avoir de réponse, la brave femme le regarda et le vit si pâle qu'elle demanda :

— Ça ne va pas? Y a des gens que le chemin de fer leur tourne sur le cœur...

— Oui, dit-il en faisant un effort, ce n'est rien; je vais tâcher de dormir un peu.

Ce n'est rien! Il avait articulé ces mots machinalement, sans les comprendre, sans leur donner de sens. Ce n'est rien? C'est pourtant la déchirure d'un cœur et la mort de cette jolie rose du premier amour qui ne fleurit pas deux fois.

Jusqu'à Paris, il tint ses yeux fermés, ne voulant plus parler, ne voulant plus savoir; une seule chose marquait en lui, c'est que tout était fini. Insensé! A quel point s'était-il mépris! Il s'était enfoncé dans l'erreur et, comme le plus piètre des amoureux, avait naïvement tourné une page de roman-feuilleton. Pourtant, il l'avait entendue, cette voix chérie : « Dans un an, à Séville. » Et que prouvait cela? A quoi s'était-elle engagée? A revoir un compatriote un jour de fête à l'étranger, un de ces jours de folie où les différences de castes n'existent plus. Comment avait-il pu croire à autre chose? Maintenant, c'était fini; ils allaient tous les deux suivre un autre chemin : elle continuerait à être une grande dame, et lui serait l'humble médecin dont le cœur battait seulement d'un souvenir. Adieu, Séville...

Il reprit courageusement le travail, songeant aux deux pauvres femmes à qui il se devait; mais, lorsque arriva la date du rendez-vous, les heures, en s'écoulant, semblaient le déchirer, tant son cœur et sa raison luttaienent encore en lui. « Après tout,... qui sait? J'ai encore le temps d'arriver avec le train de nuit,... tout de suite. Elle m'attend peut-être? Alors, je me dérobe; c'est moi qui manque à ma parole. Elle me jugera comme un vulgaire sauteur... Mais y sera-t-elle, seulement? Et même me reconnaîtrait-elle? Ah! tout excepté cela... » Non, non; maintenant qu'il sait, il vaut mieux rester dans l'ombre et ne la revoir jamais,... jamais.

Mais quand l'heure fut passée et que pour lui, maintenant, « l'impossible » était né, il eut une véritable crise de désespoir. Et, quand enfin il céda au sommeil, ce fut pour voir danser autour de lui un Arlequin bruyant et fou qui ricanait : « Mais dans un an, *santa Luccia!* que de visages oubliés! »

Deux ans plus tard, ayant brillamment passé sa thèse, et comme il allait s'installer à Paris, sa mère fut soudainement frappée de douleurs articulaires graves, qui pouvaient durer des années. Dès lors, la capitale ne lui fut plus permise, ne pouvant laisser les deux pauvres femmes à leur isolement et à la médiocrité. On ne pouvait songer pour elles à la vie de Paris; c'eût été cruel de cloîtrer la pauvre Elise dans une maison où elle n'aurait jamais pu franchir les étages. Pour elle, il fallait la campagne, un jardin où elle pourrait, sans témoins, « béquiller » et promener sa douloureuse jeunesse sans trop d'humiliations.

D'un autre côté, ses moyens de jeune médecin qui débute ne lui permettaient pas de faire face aux besoins de deux maisons... Allons, c'est là le devoir.

Le hasard des annonces dans une revue médicale lui indiqua une clientèle à prendre en Normandie, par suite du décès de l'occupant; il s'y rendit; le pays lui plut, les conditions aussi, et ce fut affaire conclue.

Moins de trois semaines après, il s'y installait avec sa mère malade, sa sœur infirme que suivait une dévouée servante. Ah! ses rêves..., où sont-ils!

Il n'échappait pas à l'anxiété qui accompagne inévitablement le jeune médecin, pour qui les débuts dans un petit pays sont faits décisifs. Il suffit d'une maladie maligne, qui vous emporte le sujet en un rien de temps pour qu'aussitôt, le nouveau docteur soit qualifié d'ignare et entende chuchoter : « Ah ! si notre vieux docteur était encore là, ce pauvre « un tel » ne serait pas mort ! »

Le Dr Baray venait donc d'arriver aux Aigles et devait, le lendemain même, commencer les visites d'usage aux notabilités du pays, lorsque, au milieu de la nuit, on carillonna à sa porte.

— Qui est là ?

— C'est du château;... c'est pour M^{me} la baronne.

— Attendez-moi, je descends.

Dès qu'il fut en bas, il demanda au domestique :

— Est-ce une maladie en cours ? La baronne est âgée, sans doute ?

Le valet le toisa presque :

— M^{me} la baronne attend un bébé, et nous devons partir cette semaine pour Paris.

— Alors ? dit le docteur, soudain effrayé.

— Eh bien ! Monsieur le docteur, je crois que M^{me} la baronne ne va pas aller loin;... hier soir, je voyais bien cela, moi.

— Bon..., partons, fit le docteur, voulant paraître calme, alors qu'un véritable émoi l'empoignait.

Quel début ! Et dans ce milieu où il allait être épluché, épié presque, avec défiance.

« A leur aise, après tout, se dit-il; je connais assez mon affaire pour ne pas trembler comme ça; je suis vraiment stupide. »

Le baron vint à sa rencontre dès qu'il entendit la voiture s'arrêter :

— Docteur, vous nous voyez affolés... Nous n'attendions pas si tôt...

Tout en défaisant son pardessus, il répondit :

— Ne vous effrayez pas, Monsieur... C'est le premier, sans doute ? Ceci est très fréquent.

Déjà ils arrivaient à la chambre, et, dès le seuil, le docteur reconnaissait la malade... Il crut tout d'abord qu'il ne marcherait pas jusqu'au lit.

« Mon Dieu ! gémit-il intérieurement, ne m'abandonnez pas en un tel moment ! »

Il avait, en effet, besoin de toute son énergie, car les heures qui suivirent furent particulièrement

pénibles, et la pauvre petite baronne, malgré sa vaillance, ne fut mère que vers midi.

— Madame, vous avez un fils.

Le docteur reconnut à peine sa propre voix en prononçant ces mots. O ironie du sort !

Cette naissance prématurée et difficile fit grand bruit dans la contrée, et, le baron affirmant l'habileté, le sang-froid, la décision du jeune docteur, la réputation de celui-ci fut, du coup, établie. Et il commença sa rude vie de médecin de campagne, se dévouant obscurément à ses malades, sans que personne pût soupçonner jamais ni ses ambitions professionnelles déçues, ni la plaie d'amour qu'il portait au cœur. Seule, mais tout en ignorant quelle femme l'avait inspiré, sa sœur savait qu'il avait fait un rêve, un beau rêve, et que, par devoir, par amour familial, il l'avait sacrifié; d'où, à l'affection absolue qu'elle portait à son frère, s'ajoutait un sentiment de tendre regret d'avoir motivé et accepté un tel renoncement qui faisait de lui, jeune et bien fait pour les joies du cœur, un isolé de la vie. Et c'était malgré elle, presque maladivement, que lui revenaient les mêmes mots, dès que le docteur lui semblait soucieux ou seulement mélancolique : « J'ai gâché ta vie. » Il la faisait taire aussitôt, pour ne pas que sa mère l'entendît, mais c'était toujours à recommencer.

Entre la baronne et le docteur, jamais un mot n'avait été prononcé pouvant faire allusion à la rencontre de Rome, et, depuis des années qu'ils s'étaient retrouvés, l'un ignorait si l'autre s'en souvenait. Ce qui fit croire au docteur, et non sans amertume, que la baronne n'avait attaché nulle importance à ce rendez-vous, pas plus qu'à sa défection à lui. Dans le médecin des Aigles, avait-elle seulement reconnu le danseur du Corso ? Question troublante et douloureuse qui restait sans réponse. Mais qu'importait, maintenant, tout cela ! Tout était fini. Très vite, il avait compris que le ménage envié de tous n'était pas ce qu'il paraissait être. Le baron, très inférieur en tout à sa femme, ne se gênait plus pour afficher son esprit d'indépendance et son penchant pour les plaisirs tapageurs que la jeune femme, en raffinée qu'elle était, ne goûtait guère. Il lui fallut peu de temps pour perdre ses illusions; mais, consciente de son rôle d'épouse, bien que son mariage

avec ce cousin qu'elle connaissait à peine eût été conclu plus pour complaire à son père mourant qu'à elle-même, elle essaya de tout son pouvoir de retenir et d'attacher au logis ce mari trop mondain. Douce et résignée, elle attendit et escompta la naissance de son enfant; un instant, elle crut que le père triompherait du viveur; mais, lorsqu'elle eut l'immense douleur de voir mourir à six mois le pauvre petit, elle perdit en même temps tout espoir pour son ménage.

Dans ces douloureux moments, la jeune femme put mesurer le dévouement du docteur qui, pendant près d'une semaine, s'acharna jours et nuits à sauver cette petite vie qui s'en allait par la faute, ou plutôt l'erreur de la nourrice. En l'absence de la baronne, cette femme, se trompant de flacon, avait administré au pauvre bébé une cuillerée de teinture d'iode, croyant lui donner sa potion. Le chagrin de la jeune mère fut affreux et augmenté encore par la presque certitude qu'elle ne serait pas mère une seconde fois. Sa vie, dès lors, lui parut un gouffre que rien ne pourrait combler.

Et c'était à Rosette, l'enfant trouvée, qu'il appartenait de consoler cette douleur; Rosette que, dans sa foi et sa superstition maternelle, la baronne croyait envoyée par l'ange bien-aimé que Dieu lui avait demandé.

Encore là, le docteur fut de tout cœur avec elle, et il semblait que, à leur insu, la vie s'entêtait à les rapprocher... Rosette avait, en effet, créé entre eux une sorte de parenté par les décisions qu'ils prenaient ensemble, lui comme parrain, elle comme mère adoptive. Et cela toujours, par la force de leur conscience et de leur loyauté, dans le silence du passé. Ce fut seulement le jour des seize ans de Rosette — c'est-à-dire près de dix ans après le soir du Corso — que, sans le chercher, ils eurent la révélation du souvenir gardé, et le docteur en reçut un terrible coup... C'était au dîner tout intime qu'avait donné la baronne en l'honneur de Rosette, pour que celle-ci eût aussi l'impression des fêtes de famille, et où elle avait convié les amis de tous les jours. La conversation en arriva à porter sur certains préjugés mondains tendant à disparaître, et ce, à propos d'un mariage qui faisait grand bruit à Paris : un duc ruiné

épousait une richissime étrangère, fille d'un gros fabricant de parapluies. On commentait la chose chacun à sa façon; le baron n'hésitait pas à dire que ces mésalliances étaient toujours le prologue d'un divorce ou d'une catastrophe; la baronne, bien que n'augurant rien de stable du dit mariage, connaissant trop la mentalité ultra-moderne de la fiancée rencontrée quelquefois, citait des unions qui, considérées dans le monde comme des erreurs, avaient été cependant des plus heureuses, les conjoints étant de même valeur morale et intellectuelle, ce qui, somme toute, était l'essentiel.

— Ce sont là, dit le baron, théories de votre père qui se moquait pas mal des particules. Pour lui, le cerveau seul comptait, et il vous aurait très bien accordée au premier petit bourgeois ou fonctionnaire venu, si son esprit lui eût plu et lui eût semblé à la hauteur du vôtre.

— C'est vrai, dit-elle presque religieusement.

Et, regardant involontairement le docteur, elle le vit si soudainement changé et si effroyablement pâle qu'elle comprit qu'il avait souffert et qu'il l'avait reconnue,... car elle aussi se l'était souvent demandé.

— Mais, dit mélancoliquement le docteur en dominant son émotion, il est probable que ce premier petit bourgeois ou fonctionnaire venu, apprenant qui vous étiez, Madame, se serait loyalement effacé, dût-il en souffrir le reste de ses jours...

Elle baissa la tête et ne répondit pas.

Ce soir-là, le docteur rentra chez lui bien malheureux; et quand, en l'embrassant, sa sœur lui répéta l'éternelle phrase, il murmura très bas :

— Non,... non;... c'est moi-même qui ai gâché ma vie!

Maudite bavarde du wagon! Sans elle, il partait pour Séville!...

Un matin, comme elles revenaient toutes deux de la messe, la baronne dit à Rosette :

— Mais... vois donc : n'est-ce pas Bruno qui vient là-bas?

— Bruno? dit Rosette, le visage aussitôt empourpré.

— Sans nul doute... Tiens, le même balance-

ment dans la marche,... et le geste de la cravache à la main...

— Oui, Mamy, c'est lui,... c'est sûrement lui.

Déjà le gracieux officier était devant elles :

— Mesdames,... mes hommages.

— Tes hommages après un bon baiser, mon petit Bruno, dit la baronne tout heureuse. Mais comment es-tu déjà ici? Tes parents ne t'attendaient que le 25.

— Et me voilà dix jours plus tôt. Connaissant trop ma pauvre maman, j'ai voulu lui éviter le tourment du voyage. Car vous pensez bien que, huit jours durant, elle m'aurait vu broyé par quelque rapide, ou au fond de la mer, servant de pâture aux poissons.

— Tu as joliment bien fait, et que je te reconnais donc là! Mais tu as bonne mine; tu as grandi encore, élargi; enfin, tu es superbe, mon petit Bruno. Et qu'en ont dit tes parents?

— Oh! ils s'accordent en tout point avec vous, dit-il en éclatant de rire. Seule, Rosette n'a pas donné son avis...

— Qui est pourtant le même, dit-elle dans un joli sourire, en lui tendant la main.

Bruno, frappé, lui aussi, du changement opéré chez la jeune fille, la regardait, émerveillé. Elle allait avoir dix-neuf ans et était dans toute la fraîcheur de son printemps. Qui donc, en elle, eût reconnu la petite loqueteuse du bois des *Aigles*? De taille moyenne, mince, élégante, gracieuse, avec un visage ovale d'une rare finesse, encadré de jolis cheveux bruns mousseux, des yeux de pervenche restés un peu rêveurs, Rosette, sans être une beauté éclatante, était d'une distinction très personnelle et évoquait l'image de ces princesses du XVIII^e siècle dont les miniatures se disputent aujourd'hui à prix d'or. Au moral, on pouvait la dire une jeune fille accomplie, et la baronne était fière de son œuvre.

— Tu allais au bourg, Bruno? demanda M^{me} de Rully.

— Du tout; je venais au-devant de vous pour vous voir un peu plus tôt... Je ne pouvais à cette heure me présenter chez vous...

— Et pourquoi? Il te faut maintenant un terrain neutre pour nous faire tes politesses matinales? Est-on, en Syrie, aussi protocolaire? ou as-tu ou-

blié qu'au château des *Aigles* Bruno était jadis chez lui?

— Oh! non, s'empressa-t-il avec une pointe d'émotion, non..., je n'ai rien oublié de ce qui fut la joie de ma jeunesse.

Mais Rosette égrena son rire perlé :

— Oh! Bruno! ta... votre jeunesse! Devient-on centenaire en trois ans, au Djebel-Druse?

— Presque..., affirma-t-il sans oser dire plus, tant ce « ta » remplacé aussitôt par ce « votre » l'avait glacé.

Mais quand, un peu plus loin, pendant que la baronne parlait à un de ses fermiers, il voulut continuer la conversation avec Rosette, il fut dans le même embarras :

— Toi aussi, Rosette, tu... vous avez bien changé.

— Et sans pour cela partir pour la Syrie, dit-elle, rieuse.

Vite, ils retrouvèrent leur franche gaieté de jadis, mais le « vous » resta entre eux. Quand M^{me} de Rully revint, Bruno dit :

— Donnez-moi des nouvelles du pays. Le croiriez-vous que tous ses petits commérages m'ont manqué? C'est inimaginable comme, au loin, l'esprit vous ramène chez soi.

— Et c'est tant mieux; rien ne vaut le nid... Mais, pour te satisfaire, qu'allons-nous te raconter?... Voyons, attends... Tu as su que notre maire communiste a fait un héritage et s'est retiré des « affaires »?

— C'était pourtant le moment de chasser sur ses terres...

— Après,... voyons... Ah! oui! la grosse nouvelle du moment : la marquise du Voisy épouse un lord anglais qui serait son fils.

— Et sa fille, ajoute Rosette, épouse un baron danois qui serait son père.

— Bah! conclut Bruno en riant, ce n'est peut-être qu'une erreur... Quand elles vont s'en apercevoir, elles feront l'échange. Car je ne suppose pas que l'amour entre en compte là dedans?

— Je ne le crois pas non plus; mais, aujourd'hui, c'est bien la dernière question qu'on agite... Ne fais pas cela, toi, mon petit.

— Mamy, n'oubliez pas qu'on nous a annoncé les fiançailles de Bruno dès son retour...

— Mes fiançailles! Et avec qui, grand Dieu?

— Je n'y ai cru qu'à moitié. Je sais bien que c'est à moi d'abord que ta chère maman l'aurait dit. Et puis... ce serait si peu toi !

— Peut-on savoir qui vous a fait cette confiance ?

— Ce n'était pas une confiance, mais plutôt une lamentation. On avait assuré à M. le Curé que tu épousais la fille des nouveaux propriétaires du *Grand Manoir*... Il paraît que tu as voyagé avec eux jusqu'en Egypte, lors de ton départ pour Damas... Ils sont très riches, et on la dit très belle.

— Oui, tout cela est vrai. Nous étions sur le même bateau, ils sont très riches et elle est très belle... Mais je n'ai pas le moindre penchant pour la Juiverie...

— Ah ! à la bonne heure ! Et puis, enfin, ce n'est pas là l'espoir de tes parents...

— Doubiez-vous aussi, Rosette ? demanda Bruno.

— Cela me semblait étrange ; mais, après tout... !

— Voici un après tout qui ne me flatte guère... Et j'étais enterré avec ça, ... tout sec ? Pauvre Bruno !

— Ce Bruno-là pouvait vivre, dit-elle ; c'est l'autre que nous aurions enterré...

— L'auriez-vous seulement pleuré d'une larme ?

Elle ne répondit pas, mais leva sur lui ses jolis yeux rêveurs... Et il sembla à Bruno que tout le soleil du printemps entraît en lui.

Ils arrivaient au château.

— Entres-tu ? demanda la baronne.

— Je me sauve, au contraire ; ... c'était seulement une échappée, et mes parents mobiliseraient tout de suite... Mais tantôt, si vous permettez...

— Je permets ; nous t'attendrons. Ou, plutôt, viens prendre le thé avec tes parents ; il ne faut pas vous séparer aujourd'hui.

D'un joli geste de la main, il leur disait encore adieu au tournant du chemin.

— Il est toujours le même, dit la baronne. Il n'y a pas deux Bruno sur la terre.

Et Rosette s'avouait qu'elle était bien heureuse de connaître cet unique Bruno.

— Pourquoi, mon pauvre enfant, vois-tu toujours en tes amis des persécuteurs ?

C'était M^{me} Mabyle qui, une fois de plus, essayait de redresser l'odieux caractère de son fils.

— Mes amis ! dit-il durement. Voudriez-vous insinuer que Bruno est mon ami ?

— Il le serait encore si tu l'avais voulu... Souviens-toi de son départ,... tu jugeras mieux son retour, et c'est lui qui fit les premiers pas, cependant...

— Ce me fut une injure... Avec quel dédain me dit-il : « Je pense que votre jugement a mûri comme le mien et que vous regrettez certains mots malheureux. Oublions-les;... ne faisons pas pleurer nos mères. » Mais cela devant ma cousine, pour me paralyser... C'est un hypocrite de la plus belle eau... Mais je me vengerai... Comment? je n'en sais rien...

Son visage haineux effraya sa mère :

— Assez! tu déraisonnes. Ta haine n'est que ta jalousie pour Bruno, si parfaitement estimable. Reprends-toi, mon pauvre enfant, il en est temps encore!...

Il était vrai que Bruno de Marsat professait pour Fred Mabyle le plus profond mépris, et que les paroles de conciliation qu'il lui avait adressées n'étaient dues qu'à la prière de la baronne qui voulait à tout prix éviter un conflit ouvert, dont M^{me} Mabyle aurait encore souffert, et qui, aux yeux du baron, serait fatalement retombé sur Rosette. Car, bien qu'il s'observât et fût toujours assez courtois avec elle, il ne perdait cependant jamais l'occasion de signaler les plus petits faits pouvant tourner au désavantage de la jeune fille.

Bruno avait eu beaucoup de mal à céder à la baronne, et Rosette, seule un jour avec lui, avait dû supplier aussi.

— Pour prouver quoi, Bruno? lui avait-elle demandé.

— Pour le corriger comme il le mérite, tout simplement.

— La vie s'en chargera... Et vous me feriez tellement de peine! Cela ne servirait qu'à remuer un passé dont je ne puis rien savoir, alors...!

— Eh! justement, pour qu'il n'ait pas l'idée d'y revenir.

— Vous ne feriez que l'irriter encore. Je ne compte plus les allusions dont il s'amuse et que je feins de ne pas comprendre. De lui, rien ne m'offense...

— Et de moi?...

Après un instant de silence, elle dit lentement :

— Tout me blesserait... Ah! Bruno, si tu... si

vous saviez combien parfois, malgré la vie dorée que je mène ici, malgré la tendresse dont m'entoure Mamy et que je lui rends de toute mon âme, si vous saviez combien cette ignorance de moi-même m'opprime, m'étouffe !

Bruno la regardait, surpris et ému :

— Rosette, ... je ne vous avais jamais vue triste...

— Parce que Mamy est heureuse quand je ris; mais je ne suis plus une enfant, Bruno; je comprends bien des choses et tout l'étrange de ma situation. Qui suis-je ? A quoi devais-je prétendre... ou renoncer ? Alors que, ces années dernières encore, je jouissais avec inconscience de la vie pleine de douceur qu'on me fait ici, à présent, malgré moi, le pain que je mange n'a plus la même saveur.

— Rosette !... Vous exagérez les scrupules, vous avez pris à la lettre les méchantes allusions de ce petit misérable... Et vous voulez que je ne l'en châtie pas !

— Non, Bruno, ce n'est pas lui, je vous assure... Seule, à tout cela je pense souvent, et, si vous ne voulez même pas m'entendre, ... je n'aurai plus personne, ... personne.

— On vous aime pourtant, ici...

— C'est parce que Mamy m'aime que je dois me taire, ... ou quelle ingratitude serait la mienne ! Elle a été et est pour moi une mère, et peut-être plus qu'une mère... J'ai surpris qu'un jour elle n'hésita pas entre son foyer et moi... Oh ! oui, j'aime Mamy, mais, pour cela même, mes lèvres sont closes. Reste mon parrain ? A celui-là aussi je sais ce que je dois. De quelle sollicitude, de quelles gâteries ne m'a-t-il pas aussi comblée ! Et quand je fus poursuivie par ce bœuf en furie, avec quel dévouement exposa-t-il sa vie pour la mienne ! Sans lui, c'était pour moi la mort. Et vous comprenez que je puisse lui donner, à lui aussi, tout ce que mon cœur contient d'amour filial, et que, pour lui comme pour Mamy, mes lèvres restent muettes. Mais en vous, Bruno, j'avais trouvé un frère...

Il l'arrêta :

— Pourquoi dire : j'avais ? N'existe-t-il plus, Rosette, ce frère ?

— Si, si, s'empressa-t-elle en rougissant, si, Bruno, et vous aussi avez été bien bon pour moi... Vous le voyez, c'est à vous seulement que j'ose dire ma peine...

Il la regarda tristement :

— Parce que, à moi, cela vous est égal d'en faire ?

— Oh ! non, ... mais vous me comprenez mieux qu'eux pour qui je suis tout.

Il ne répondit pas, et elle le vit si pensif qu'elle eut peur de l'avoir froissé.

— Allons, je suis folle, aujourd'hui... Bruno, oubliez tout ce que je viens de vous dire... Vous savez, dans le temps, quand vous étiez mon professeur, vous m'appeliez : tête folle, ou tête de linotte... Eh bien ! c'est seulement cette tête-là qui fait encore des siennes et ne sait ce qu'elle dit... N'y pensons plus.

— Vous, peut-être ; ... mais, moi, je ne puis oublier maintenant que tu n'es... que vous n'êtes pas heureuse.

— Pas heureuse ! Non, je n'ai pas dit cela, Bruno, ou mes paroles ont dépassé ma pensée...

— N'essayez plus...

— Mais si, au contraire, je ne voudrais pas que vous me crussiez ingrate... Je suis heureuse, parfaitement heureuse, moi qui, ayant tout perdu, ai tant reçu ! Mais anxieuse seulement en songeant à ceux qui me pleurent peut-être depuis tant d'années. Et je me bats avec moi-même, avec ce cerveau endormi dont je ne puis briser la gangue.

— A quoi bon ? dit-il. Tout a échoué...

— En moi, Bruno, c'est presque involontaire, comme un réflexe. Il m'arrive, dans la foule, de me sentir angoissée à l'excès, de me demander à tout moment si le monsieur que je coudoie n'est pas mon père, si la femme qui me regarde n'est pas ma mère... Et, en désirant savoir, j'ai peur d'apprendre. Dans quelle classe de la société dois-je voir les miens ? Et encore ceux-là sont-ils morts ou vivants ? Questions torturantes et toujours sans réponse. Et, pour mettre devant toi toute mon âme à nu, j'en arrive à me demander si ces huit années de silence n'ont pas élevé entre mes parents et moi une barrière que, au point de vue du cœur, je ne pourrais franchir du jour au lendemain et aimer ma mère comme j'aime Mamy... Et cela me navre, ... et je m'accuse... et me fais horreur.

— Il y a la voix du sang...

— Peut-être, et c'est en elle que j'espère. Bruno,

j'ai eu confiance en vous... : gardez-moi le secret.

C'est la voix triste et grave qu'il dit :

— Oui, soyez-en sûre... Mais je ne pourrai plus vous voir rire sans penser que vous pleurez aussi...

Il ne lui dit pas qu'il souffre comme elle et que sa souffrance découle de la même source. Tout ce que Rosette vient de lui confier, il se le répète depuis longtemps, depuis qu'il a vu clair en lui et que, un certain soir, son père lui a bien fait comprendre que Rosette, enfant sans nom, n'était pas pour un de Marsat.

Son honnêteté l'empêchait donc de dévoiler à Rosette les sentiments de son cœur pour surprendre le sien à son éclosion. A quoi bon lui dire qu'il l'aimait depuis toujours et qu'en ces années de séparation son souvenir avait hanté ses jours et ses nuits ? Lui dire qu'il avait tout essayé pour l'oublier et goûté vainement aux plaisirs de son âge, puisque, la retrouvant devenue femme, il n'avait pas mis deux secondes à comprendre que, parti en l'aimant, il l'adorait maintenant. Troubler son cœur déjà gros de doute et d'angoisse, alors qu'il sait que tout les sépare ? Est-ce que les convenances, les préjugés mondains ne sont pas toujours là pour les empêcher d'être heureux ?

Lui aussi a les lèvres closes, et il s'en va avec seulement la main tendue, alors que tout son être s'élance vers elle et que son cœur se déchire un peu plus.

.
Rien n'est changé dans les relations très amicales des de Marsat et des de Rully ; on continue les allées et venues journalières entre *les Aigles* et *le Moulinois*.

Bruno et Rosette se retrouvent toujours avec joie et reprennent avec plaisir les jeux sportifs d'antan. La musique aussi est un de leurs passe-temps favoris, et, la baronne aidant, ils forment avec M. de Marsat un ensemble dont la marche docte et sûre est fort appréciée des auditeurs.

Très souvent, c'est pour le docteur que Rosette cherche et joue du nouveau.

— Parrain, le retient-elle en riant quand il passe, écoutez-moi ça.

— Je n'ai pas le temps, tu le sais bien.

— Mais si, venez ; il y en a juste pour quatre minutes et demie.

Elle se met aussitôt au piano, et elle sait bien alors qu'elle le tient.

— Petite fée,... tu fais ce que tu veux de tes jolis doigts.

Et il se sauve, ravi, au fond, de cet instant de délassement.

M. de Marsat, goûtant fort la musique, est, depuis que Bruno est revenu, plus souvent encore l'hôte de la baronne. D'un esprit et d'un caractère tout différents de M. de Rully, il le recherche peu, mais cependant ils sont ensemble en très bons termes. Autant le baron est superficiel et égoïste, autant M. de Marsat est d'une culture approfondie et d'un charitable altruisme. Descendant d'une illustre famille, mais de fortune relativement modeste, il trouve cependant le moyen de faire du bien autour de lui, et son nom, pour les déshérités, n'a rien perdu de sa valeur. A ce nom, il tient par-dessus tout, il le conserve pur entre tous et se révolte à la vue de certaines compromissions, certains trafics dont quelques nobles, aujourd'hui, semblent assez bien s'accommoder. Il préfère son vieux manoir aux plus somptueuses villas, qui rivalisent entre elles pour étaler ce luxe des gens dont le bonheur a besoin des yeux éblouis d'autrui. C'est dans la même note qu'a été élevé Bruno; on lui a toujours dit que, noble, il se devait à l'exemple, et, riche, aux pauvres. Aussi ne s'est-il jamais étonné des sommes énormes qui passent chaque année au budget de la charité, alors que, pour le reste, il voit son père compter.

Et les de Marsat sont heureux; on les envie. C'est que la base de leur bonheur est dans le bien; c'est qu'ils tirent leur félicité de l'estime d'eux-mêmes et que, marchant vers le même idéal, leur mutuelle affection n'a pas connu de heurts. La baronne se délecte toujours dans cet intérieur de paix et de sérénité; mais parfois, en le quittant, une larme mouille sa paupière... Elle aussi, un soir lumineux, avait rêvé le même foyer... Tout cela, hélas! c'était le passé déjà dans le gouffre; mais, pour sa Rosette, la vie s'ouvrait; elle la lui ferait belle autant que cela dépendrait d'elle, car son rôle s'arrêterait quand l'époux de Rosette commencerait le sien...

La camaraderie qui existait entre Bruno et Rosette n'avait jamais fait supposer qu'elle se chan-

gerait en un sentiment plus tendre, car tout le monde savait que Bruno était destiné à une cousine habitant le pays basque. Les de Marsat ne cachaient pas la joie qu'ils en éprouveraient, ce mariage devant unir à nouveau deux noms qui, dans l'arbre généalogique des deux familles, s'étaient souvent rencontrés.

Outre qu'ils se voyaient réciproquement chez eux, Bruno et Rosette se rencontraient souvent dans le monde, car on n'invitait plus la baronne sans Rosette que tous aimaient et qu'on considérait désormais comme sa fille. Celle-ci avait d'ailleurs dans leur cercle un certain succès, tant par sa distinction que par la finesse très remarquée de son esprit. Mais où elle excellait, c'était à la danse, par la souplesse et la grâce naturelles de ses mouvements.

Bruno, d'abord, s'en amusa franchement; mais bientôt, devant la difficulté qu'il y avait pour lui-même à trouver place sur son carnet, il jugea le jeu blessant. Deux danseurs émérites se disputaient littéralement la jeune fille, et, comme c'était à peu près toujours le même élément de voisinage, ils se trouvaient partout où Bruno était lui-même.

Ce soir-là, Rosette avait revêtu une robe de tulle rose que la baronne avait, en vitesse, fait venir de Paris, la couturière d'Envermeu étant tombée gravement malade. Un peu plus osée qu'à l'habitude, l'échancrure du col laissait voir les gracieuses épaules d'un blanc nacré, d'où émergeait le cou, un peu long peut-être, mais d'un galbe exquis. Lorsque Rosette entra, Bruno remarqua la robe nouvelle et en fit aussitôt la sévère critique; mais, en regardant les autres, il dut s'avouer qu'elle était encore parmi les plus convenables. Ah! elle ne fut pas longue à être entourée, la petite robe de tulle rose! Et Bruno qui, d'avance, en lui-même, s'était octroyé la première danse, se vit reporté au deuxième tango, ce qui lui donnait le numéro 7.

— Très bien, dit-il seulement à Rosette; félicitations.

Elle ne sut s'il riait ou raillait, entraînée déjà par son cavalier. Mais, peu après, elle le vit qui « fox-trottait » et semblait s'amuser follement. Sa danseuse était d'ailleurs charmante et fille d'un châtelain des environs, que les dames à « tapis-

serie » fiançaient volontiers avec lui. Fred Mabyle, en dansant avec Rosette, ne perdit pas l'occasion.

— Je crois, dit-il, que Bruno s'en donne, ce soir... Je m'imaginai qu'il n'aimait pas la danse?

— Mais si, il tient toujours fort bien sa place.

— Il est vrai qu'avec une fiancée, ou plutôt sa fiancée, tout doit sembler délicieux, n'est-ce pas?

— Je le pense, tout au moins, dit Rosette en riant.

— Mais vous riez...? Ne trouvez-vous pas ce mariage assorti?

— Mais parfaitement, oui; seulement, vous allez un peu vite, et je puis vous assurer qu'il n'y a rien de fait.

— Comment le savez-vous?

— C'est justement parce que je ne sais rien que cela ne peut être vrai.

— Etes-vous à ce point la confidente de Bruno?

— A ce point.

— Pourtant, tout le monde le dit...

— Oh! il en dit bien d'autres, si vous saviez! fit-elle, un brin moqueuse.

Mais, malgré sa belle insouciance apparente, les mots faisaient leur chemin dans son cœur inquiet.

« Si c'était vrai, pourtant? »

Elle vit le regard de Bruno qui, à la dérobée, la suivait un peu partout.

« Il n'est pas comme d'habitude, s'avéra-t-elle. Est-il vraiment fiancé, et l'aurait-il caché à Mamy... à moi aussi? Oh! ce serait vilain... Après tout, il ne peut le dire si ce n'est pas officiel encore... Et puis, il faut bien qu'un jour cela vienne, je le sais bien! »

Mais voici le tango promis à Bruno. Oh! il n'est pas pressé de venir à elle; la deuxième mesure est commencée déjà... Sa fiancée le regarde peut-être... Enfin, ils se joignent, et les voilà perdus parmi les autres couples. Ils ne se disent d'abord pas un mot, ils ne se sentent plus d'accord. Enfin, Bruno parle le premier :

— C'est pour plaire à tes deux pantins attitrés que tu as revêtu ce chef-d'œuvre?

— Et toi, c'est pour plaire à ta danseuse en bleu que tu as l'air de ne plus me connaître?

Dans leur mutuel désarroi, et les mots jaillissant de source, ils avaient, sans le vouloir, repris le tutoiement de leur adolescence.

— Je te croyais plus sérieuse, Rosette.

— Je te croyais moins cachottier, Bruno.

— Tu devrais, toi, l'être un peu plus,... et ta couturière aussi...

— Comprends pas... Mais, s'il te plaît, en quoi ne suis-je pas sérieuse?

— Mais en t'affichant comme tu le fais.

— Oh! par exemple!

— Je me demande comment tu ne sens pas ça... Mais il n'y en a que pour toi!

Elle voulut prendre la chose en riant, et, s'apercevant la première de leur même erreur, elle rectifia :

— Mais vous devriez être content, Bruno; tout le succès vous en revient... : vous avez été mon premier professeur de danse!

— Oh! cela va bien de rire!

— Dois-je pleurer parce que je danse bien et que je le sais? Vous n'avez pas l'air de trouver non plus que M^{lle} de Chardine danse mal!

— On prend son plaisir où l'on peut...

— Merci pour elle;... ça commence mal.

— Que voulez-vous dire?

— Mais ce que chacun répète; ce n'est un secret pour personne, paraît-il,... que pour nous qui n'avons pas eu l'honneur de la confidence.

— Veux-tu t'expliquer, s'il te plaît? Je n'aime pas les charades.

— On dit que tu es fiancé, tout bonnement.

— Et, toi, c'est tout ce que tu trouves à me dire?

— Mais voyons, Bruno, je ne vous reconnais plus...

— Enfin, je te demande si tu n'as pas autre chose à me dire?

— Je n'ai plus qu'à vous souhaiter d'être heureux...

— Bien... Je vous remercie, Rosette.

Ils se quittèrent sans un mot, et toute la soirée il fut le cavalier servant de la danseuse en bleu. Mais, au moment du retour, comme il allait chercher le vestiaire de sa mère, il croisa, dans un petit salon, Rosette qu'un de ses danseurs aidait à passer son manteau du soir. Et, quand il fut seul, un peu plus loin, avec elle, il lui dit brutalement :

— Je vous adresse aussi mes vœux de bonheur, et aussi sincères que les vôtres,... n'en doutez pas.

Elle voulut braver et faire face encore, mais le trop-plein de son pauvre cœur déborda, et, cachant

d'une main ses yeux où montaient les larmes, de l'autre elle écarta le jeune homme :

— Laisse-moi... Ah ! laisse-moi !

C'était « jour des pauvres » au château, où, tous les mardis, quelques dames se réunissaient pour former ouvroir.

Bruno entra avec quelques livres sous le bras.

— Je vous apporte les excuses de ma mère.

— Pas malade, au moins ?

— Fatiguée seulement ; nous sommes rentrés tard cette nuit.

— Oui, trop tard, et nous aussi. Ta pauvre maman, si elle mène cette vie-là pendant tout ton congé... !

— Je vous assure que, pour ma part, j'y renoncerais volontiers.

— Elle est si heureuse de montrer son bel officier ! Il lui faut rattraper les trois années d'absence.

— Il paraît que c'était très beau, hier, cette soirée ? demanda timidement la femme du percepteur.

— Très réussie, en vérité, dit la baronne. Du reste, chez les du Gardey, c'est toujours très bien.

— Ils sont très riches, n'est-ce pas ?

— Très.

— On dit que M^{lle} Rosette a eu un succès fou ?

— Oh ! Madame..., dit Rosette en rougissant, un petit succès de danseuse. Ce n'est pas une campagne comme cela qui compte double !...

Bruno était debout, adossé à la cheminée, et regardait le plafond avec, sur les lèvres, un sourire de franche ironie.

— C'est vrai, renchérit bien innocemment M^{me} Mabyle, Fred m'a dit qu'il fallait postuler pour avoir son tour, et que ces messieurs du Gardey et Manory, qui sont des danseurs de marque, l'ont décrétée divine. Mais d'ailleurs, Bruno, vous y étiez aussi, vous ?

— Oui, Madame ; mais je suis un trop piètre danseur pour noircir le carnet d'une étoile...

— Je sers le thé, Mamy, n'est-ce pas ? trancha Rosette. Bruno, je mets une tasse pour le piètre danseur ?

— Je ne sais... Suis-je admis chez les dames seules ?

— Certainement, dit la baronne ; mais tu vas

travailler tout de suite pour la gagner, ta tasse de thé!...

— Que dois-je faire? Vous m'effrayez.

— Tiens,... assois-toi là, bien en face de moi; tends les mains comme ceci pour recevoir cet écheveau de laine, et attends... tout simplement.

Docile, il obéit.

— Et vous trouvez que c'est une situation? demanda-t-il au bout d'un instant.

— Mon Dieu,... ça ne dure pas toujours...

— Ça me console un peu!...

A ce moment, Rosette, entrant avec le plateau chargé eut un éclat de rire :

— Je pense à la tête du colonel s'il entrait ici! dit-elle.

— Mais pourquoi? s'écria la petite M^{me} Maury. Pas de hiérarchie pour la charité, et il en deviendrait un autre...

— C'est qu'il y en a beaucoup...? s'inquiéta Bruno.

— A volonté. Mais voyons, plains-toi, c'est déjà fini, et je te rends à la liberté. Tu me rapportes ces livres? As-tu déjà tout lu?

— Tout.

— As-tu aimé *La Becquée*, de Boylesve?

— Oui, beaucoup, c'est nature et bien fouillé.

— En veux-tu d'autres?

— Tout ce que vous aurez;... j'ai besoin de m'abrutir.

La fin de la phrase ne fut entendue que de Rosette, la baronne parlant à l'une et à l'autre, et la jeune fille se rendait compte qu'il avait parlé trop vite, ou plutôt *pensé tout haut* involontairement. Et elle songeait :

« Il n'a plus repensé à l'ouvrage du mardi;... il était venu pour s'excuser, peut-être... Il doit être, au fond, peiné d'avoir été devancé, si toutefois c'est vrai... Et ce doit être vrai, car, hier, il ne s'est pas récrié;... il n'a pas dit oui, mais n'a pas dit non,... tout comme un vrai Normand... Ah! folle Rosette, quel vague espoir flottait donc encore en moi?... »

— Dis donc, Bruno, proposa la baronne quand ces dames furent parties, si tu nous emmenais dire un petit bonjour à ta mère? Nous reviendrons à pied, ce nous sera une promenade avant le dîner. Veux-tu, Rosette?

Elle acquiesça, joyeuse :

— Bonne idée, Mamy!

Elle courut mettre son chapeau et apporta celui de la baronne.

— Sans nous habiller, tu sais, Bruno, dit celle-ci. Veux-tu de nous en voisines? Il n'y a personne chez toi, au moins?

— Personne. Mais je suppose que vous n'avez pas à craindre les comparaisons...

— Très galant...

Ils furent en cinq minutes au *Moulinois*, et, pendant que la baronne et M^{me} de Marsat faisaient quelques remarques sur la soirée de la veille, Rosette et Bruno échangeaient de banales paroles, comme deux étrangers qui se rencontrent pour la première fois.

Soudain, M^{me} de Marsat dit :

— Oh! ma petite Rosette, veux-tu me rendre un service?

— Bien volontiers, Madame, et c'est?

— D'aller demander au jardinier les fleurs qu'il a dû cueillir pour l'église... C'est une vieille habitude : le jour anniversaire de notre mariage, nous faisons dire une messe et décorons l'autel. J'allais y aller, mais je suis si lasse! Et le jardinier ne va pas savoir disposer les vases...

— Mais j'y vais, Madame.

— Tu es gentille... Mais attends, Bruno va t'accompagner,... c'est lourd.

— Je suis très forte, vous savez; et puis... c'est à deux pas.

— Je ne parais pas désirable..., remarqua Bruno.

— Si, si, mon enfant, va avec Rosette; il y en a une vraie brassée.

Les deux jeunes gens, chargés de fleurs, franchissaient les quelques centaines de mètres qui séparaient le *Moulinois* de l'église, en échangeant les plus banaux propos qui soient au monde :

— Il fait vraiment beau, aujourd'hui.

— Oui..., très belle journée.

— La soirée sera délicieuse.

— On sera très bien à la fraîcheur.

— Il faisait un peu chaud hier soir...

— Je n'ai pas trouvé...

— Ah!

— M. de Marsat est à Paris?

— Oui.

— Vous ne l'avez pas accompagné?

— Comme vous le voyez...

— En effet...; c'est bête, ce que je vous demande là...

— Mon Dieu..., pas plus bête que tout ce que nous venons de dire...

— Mais, c'est vrai,... Bruno, moi, je ne sais pas; nous avons l'air tout...

— Tout bêtes aussi? Ah! ça, je vous l'accorde.

— Mais alors, pourquoi?

— Je n'en sais rien non plus... Peut-être nos fiançailles qui ne nous réussissent pas...

— Pourtant, dit-elle avec un joli mouvement de tête, on ne subit pas une fiancée, on la choisit.

— Pas toujours.

— Alors, on n'en prend pas du tout... Moi, le jour où je serai fiancée, c'est bien que je l'aurai voulu.

— Inutile alors de demander si M. Manory est de votre goût!

Elle pouffa de rire.

— M. Manory! Quelle plaisanterie! Qui vous a dit cela?

— Pas besoin qu'on me le dise;... j'ai des yeux!

— Qui voient mal...

— Assez pour comprendre que des amis d'autrefois vous avez fait feu de joie...

— Je laisse les vieux amis à leurs nouvelles amours,... c'est la moindre discrétion.

Alors, il s'arrêta net, jeta la brassée de fleurs qu'il portait sur le muret qui bordait le jardin de l'église, et dit, volontaire, en se croisant les bras :

— Ah ça! qui de nous deux se paye la tête de l'autre?

— Je me le demande. Bruno, on m'a assuré que tu étais fiancé à M^{lle} de Chardine?

— Rosette, on m'a assuré que tu étais fiancée au fils Manory?

— Jamais de la vie!

— Moi non plus! Alors, qu'est-ce que toute cette comédie-là?

— Pardon,... permets, Bruno. C'est toi..., c'est vous qui la jouez tout entière. Hier soir, je vous en ai touché un mot; vous ne m'avez pas répondu et vous ne l'avez plus quittée de la soirée. C'était la réponse, cela!

— Et vous qui vous laissiez faire la cour par des deux étoiles de cinéma...

— Bruno!

— Ou à peu près... On arrive, on demande une danse; on vous répond avec le plus exaspérant sourire : « Pas avant le deuxième tango. » C'est une réponse aussi, ça, ... et c'est charmant pour un ami de toujours, un ami qu'on dit un frère ! Je crois que j'avais l'air franchement remisé... Si vous croyez que je me suis amusé, moi, hier ! Aussi les de Chardine peuvent compter sur moi jeudi !

— Oh ! vous ne viendrez pas ?

— Ah ! non, alors ! Je n'ai pas envie de recommencer la séance.

— Moi, j'irai.

— Naturellement. Ça vous amuse tellement de vous donner en spectacle !... Et on jase, vous ne l'empêcherez pas.

Elle éclata franchement de rire :

— Vous êtes trop drôle ! Est-ce moi qui l'ai inventée, la danse ? Je l'aime, ça, oui ; mais je ne suis pas forcée pour cela d'épouser tous mes danseurs !

Il eut un mouvement d'épaules, et, reprenant sa brassée de fleurs, il poussa la petite barrière.

— Passez, dit-il seulement.

Elle obéit, et, lorsqu'ils eurent franchi le seuil de l'église, elle prit à elle seule toutes les fleurs.

— Attendez-moi ;... j'en ai pour dix minutes au plus.

Il la regardait aller et venir de la sacristie à l'autel, rapporter les vases, disposer les fleurs dans chacun d'eux, et si gracieuse, si svelte, si parfaitement distinguée dans sa robe très simple de linon gris à pois roses. Ah ! quand son cœur déborde d'elle, pourquoi doit-il se taire ? Il raille, il gronde pour cacher sa blessure, mais est-ce assez bête et cruel ce qu'il vient de lui dire ! Puisqu'il sait qu'elle ne peut être sa femme, pourquoi l'empêcher d'être heureuse avec un autre ? Et, cet autre, est-ce à lui de le choisir ? Tant mieux, au contraire, si elle ne soupçonne pas quel sentiment le possède tout entier et le fait tant souffrir... Honnêtement, ne doit-il pas chercher à s'échapper de sa vie ? S'il souffre, lui, tant pis ;... elle d'abord. Et, en fixant le tabernacle qu'éclaire la petite lampe à verre rouge, c'est comme une promesse qu'il se fait...

Aussi, en reprenant le chemin du *Moulinois*, est-ce apparemment très calme qu'il dit :

— Petite Rosette,... c'est fini, les taquineries?

— Mais oui;... d'autant plus que ce n'est qu'un stupide malentendu... Comprenez bien, Bruno, que je ne prétends à rien et que vous êtes bien libre de vos sentiments... J'ai eu seulement de la peine, hier, en apprenant par d'autres... Je me targuais d'être votre confidente.

— Et, moi, j'éprouvai le même froissement quand, à brûle-pourpoint, on lança devant moi : « Le fils Manory, le fiancé de M^{lle} de Rully. » Ah! je t'assure que j'étais assommé.

— Alors?... On ne s'en veut plus? dit-elle gentiment.

— Non, et n'en parlons plus, veux-tu? Ah! tiens,... une chose encore... : je ne peux pas m'habituer à te dire « vous » et à t'entendre prononcer non plus ce mot sec... Pourquoi ce cérémonial entre nous? C'est idiot, après tout. Les convenances? Je m'en moque pas mal; et toi? Et, puisque nous voilà redevenus frère et sœur pour de bon, envoyons le « vous » promener! Si tu le veux bien, tout au moins?...

Elle eut un sourire exquis :

— Je le veux... Et ce sera le signe d'une paix durable... Mais, au point de vue du cœur, Bruno, ne crois jamais ce que je ne t'aurai confié moi-même.

— Toi non plus, Rosette... Et, quand un jour j'aimerai, car enfin ce jour viendra, c'est toi qui, la première, le sauras.

Et, se mentant à qui mieux mieux, ils arrivèrent au *Moulinois*.

— Vous n'avez pas été longtemps, mes enfants, dit M^{me} de Marsat; avez-vous donc couru?

— Du tout, maman, et je pense que, seul, le charme de la conversation a abrégé pour vous les minutes...

— Sans doute. Je te remercie, ma petite Rosette.

— De rien, Madame; j'ai eu plaisir à le faire.

— Et même, ajouta Bruno, nous avons fait à nous deux du bon travail; nous avons décidé que, avec la permission de M^{me} de Rully, nous allions répudier ce « vous », si gênant entre nous. Nous ne pouvons nous y habituer ni l'un ni l'autre. Et, puisqu'il est bien entendu que nous sommes et ne serons jamais qu'un frère et qu'une sœur, il est ridicule de sembler renier l'intimité de notre

enfance. Y voyez-vous inconvénient, ma mère?

— Et vous, Mamy?

— Nullement, dirent ensemble les deux femmes.

— Et, ajouta la baronne, vous vous trompez si souvent tous les deux, mes petits, que cela, à certaines oreilles, pourrait sembler étrange. C'est plus net ainsi. Mais sauvons-nous, ma Rosette... On va nous croire perdues.

— Bruno va vous reconduire.

— Non, merci; nous voulions revenir à pied.

— Il est trop tard, assura Bruno; montez...

Quand il les eut déposées aux *Aigles* et qu'il s'appêtait à repartir, Rosette, gamine, lui cria :

— Iras-tu jeudi chez les de Chardine?

— A une condition...

— Je sais, lança-t-elle en riant, les dents étincelantes : premier tango, premier fox-trot, premier one-step, premier boston, premier tout; c'est inscrit.

L'éclat de rire forcé qui lui répondit se perdit avec le bruit de l'auto qui démarrait.

Rosette entra, encore toute rieuse, et la baronne lui dit :

— Tu t'amuses toujours comme une petite folle avec Bruno.

— C'est vrai, avoua-t-elle. Avec vous et parain, Mamy, il forme d'ailleurs toute ma famille!

— C'est un cœur si droit, ajouta la baronne. Avec lui, pas de détours, pas de malentendu possible.

— Vous dites cela, n'est-ce pas, Mamy, parce que tout à l'heure vous avez bien compris, comme moi, ce que sa délicatesse lui suggérait de bien établir?

— C'est-à-dire...

Mais la jeune fille acheva :

— Ne craignez pas de me chagriner, Mamy... Bruno sait qu'il ne peut m'épouser, et il a voulu me mettre en garde contre un attachement possible. C'est très loyal de sa part, et il fallait qu'il eût le courage de le dire pour que, entre nous, l'amitié demeurât sans dévier... D'ailleurs, pour ma part, j'apprends à regarder l'avenir en face...

Elle se jeta au cou de la baronne :

— Mais j'ai tout en vous, Mamy que j'adore!

M^{me} de Rully la pressa contre elle et caressa les cheveux soyeux :

— Aie confiance, mon enfant chérie; j'ai pour toi de grands projets. Je te veux heureuse...

Puis, plus bas, elle murmura, comme pour elle seule :

— Je veux pour toi tout le bonheur que je n'ai pas eu.

Pendant que, sur le chemin du *Moulinois*, Bruno faisait de l'ironie à ses dépens :

« Etes-vous satisfaits, mes ancêtres? S'il faut à votre bonheur celui de vos descendants, applaudissez. Quant à toi, mon cœur, tu n'as rien à dire si l'on t'étreint, si l'on te brise, si l'on te saigne... Voilà ce qu'on nomme le partage des grands, et c'est pour cela qu'on nous appelle les heureux de ce monde! »

Au *Moulinois*, on avait attendu l'arrivée du train de Paris pour se mettre à table, et le dîner se prolongeait. M. de Marsat énumérait les courses qu'il avait dû faire dans la journée.

— Devez-vous y retourner cette semaine, mon ami?

— Non, Dieu merci; en voilà bien pour une quinzaine.

— Vous n'aimez décidément pas Paris, papa?

— Décidément... Je m'y fatigue trop. Et vous, qu'avez-vous fait de votre journée? Vous êtes-vous un peu reposés? Tu avais triste figure, toi, hier soir, Bruno...

— Il faisait trop chaud.

Ils parlèrent de la réception de la veille; puis, à brûle-pourpoint, M. de Marsat s'exclama :

— Que cette petite Rosette était donc jolie, hier! Tout ce que vous voudrez, et n'en déplaise à de Rully, jamais je ne croirai que cette enfant-là est sortie du peuple.

— Il est vrai, affirma M^{me} de Marsat, qu'elle possède une distinction qu'on dirait innée.

— Et gracieuse! Et puis une finesse d'esprit qui, somme toute, ne s'acquiert pas toujours.

Bruno sentait qu'il devait dire quelque chose.

— C'est pour cela, fit-il négligemment en voyant une bouffée de fumée en l'air, que je me demande si le fils Manory est bien ce qui lui faut...

— Je le crois bon garçon.

— Bien oui, c'est ça : bon garçon; mais...

— Ce n'est pas l'affaire de Rosette, certaine-

ment, dit M^m de Marsat; j'aimerais mieux pour elle Robert de Chardine.

— Evidemment, concéda M. de Marsat, il est plus fin.

— Sans être pour cela un cerveau, je vous assure, ne put s'empêcher de dire Bruno. Et puis les de Chardine tiennent sans doute au nom?

— Pas du tout. Tu sais bien qu'ils ont marié leur fille à un M. Roussel tout court.

— Est-elle heureuse?

— Très.

— C'est un précédent.

— C'est que, continua M^{me} de Marsat, la situation de Rosette est tellement étrange!

— Oui, opina lentement le père, vous le dites : étrange. Je m'étonne parfois de sa gaieté... Insouciance, peut-être.

Bruno n'y tenait plus :

— Je crois, moi, au contraire, que sa gaieté est de l'héroïsme. Elle m'a laissé entendre l'autre jour, je ne sais plus à quel propos que l'ignorance de son passé lui est un lourd fardeau.

— Alors, de Rully avait peut-être raison de la vouloir mettre au rang des subalternes;... elle aurait moins souffert, étant moins raffinée. Car, si jamais elle retrouve sa famille, à quel genre de vie devra-t-elle s'adapter? Mystère.

— Mais, dit M^{me} de Marsat, avec l'esprit de droiture qui est le sien et les fermes qualités d'ordre moral et matériel que lui ont inculquées la baronne et le docteur, elle saura s'adapter dans tout milieu honnête, fût-il très modeste. Qui peut plus, peut moins.

— C'est un paradoxe en l'occurrence, mon amie... Rosette s'adaptera, d'accord, mais péniblement. Alors qu'élevée plus simplement, un milieu moyen lui eût paru sien. Mais, de cela, elle seulement était à souffrir... Tandis que ce qu'il y a d'inquiétant dans son cas, ce sont ses ascendances inconnues. Il peut y avoir une tare ou physique ou morale... Et puis enfin, reste l'abandon de cette famille...

— Qu'en sait-on? rectifia vivement Bruno.

— Rien, évidemment; mais cela paraît incompréhensible qu'une enfant de dix ans qui, par conséquent, a déjà une personnalité, qui est Française et restée en France, ne soit pas réclamée et recon-

nue par un seul membre de sa famille, malgré tout ce qu'on a tenté pour cela!

— Pourtant, elle n'a pas été volontairement abandonnée? On n'essaye pas de perdre une enfant de dix ans; on sait qu'elle se retrouvera. Et son état d'amnésie n'était pas à prévoir, puisque, d'après les docteurs, il était tout récent et déterminé par un choc inouï.

— On a pu en profiter...

— Cela, combattit Bruno, est tout à fait gratuit, avouez-le.

— Bien entendu, concéda M. de Marsat. Et remarquez bien que je ne cherche pas à faire son procès, la pauvre petite; je l'aime infiniment;... mais ce sont là les déductions forcées qu'il s'imposeraient avant de lui demander sa main.

— Sans doute, père; mais convenez qu'avec la certitude qu'elle fut victime d'une de ces catastrophes ignorées dont pourtant la vie est pleine, la situation de Rosette n'a rien de semblable à celle d'un enfant dans ses langes, abandonné volontairement? Et en sa faveur devraient militer la logique, la loyauté des honnêtes gens.

— Cela, oui, je l'admets; mais je t'objecterai encore ceci : l'enfant abandonné volontairement n'a plus rien à espérer de ses parents, mais non plus rien à craindre, et l'état civil que lui donne la loi le libère à tout jamais. Tandis que Rosette peut, du jour au lendemain, être forcée de suivre qui prouvera ses droits sur elle, et c'est là le terrible de son cas. Et plus tard, mariée dans notre monde, la voyez-vous se découvrir tout à coup la fille de..., de qui? Au petit bonheur : aussi bien celle d'un héros que d'un bandit, d'un homme sain ou d'un fou...; que sait-on!

Bruno, devant l'affreuse évidence, restait sans arguments valables.

— En tout cas, dit-il encore, son état d'amnésie n'implique en rien une tare de cerveau, le docteur l'affirme, et ce fut seulement un choc inouï qui la brisa, presque au point d'en mourir... Et, de fait, elle mourut bien à elle-même, puisque, de son passé, rien ne demeure en elle!

— Pauvre petite! soupira M^{me} de Marsat. Le docteur me disait encore hier qu'il n'oublierait jamais l'expression de son regard l'instant — trop fugitif, hélas! — où, dans un état subconscient,

elle étendit les bras en criant : « Oh ! Papa ! Papa chéri ! » A partir de ce moment, dit-il, l'enfant lui devint véritablement sienne. Saura-t-on jamais, après tant d'années !

... Plus il va, plus Bruno souffre de cet amour qu'il doit taire, et il arrive à tellement souffrir de cette dissimulation constante qu'il aspire à la fin de son congé.

Mais un soir, sans s'en douter, M. de Marsat mit un véritable baume sur sa plaie vive :

— Je viens d'assister, dit-il, à une scène, bien qu'elle fût courtoise de part et d'autre, entre M. et M^{me} de Rully. C'était au sujet de Rosette...

Bruno se sentit mal à l'aise, comme chaque fois qu'on parlait devant lui de cette énigme vivante trop chère à son cœur.

— Figurez-vous, continua son père, que la baronne veut adopter légalement Rosette. De Rully refuse de donner son nom, et, à cela, on ne peut le forcer. La baronne ne le lui a pas demandé deux fois. Un nom ? Elle donnera le sien — qui vaut trois fois celui de Rully ! — L'autorisation ? Elle ne reculera devant rien, pas même devant la séparation. Et, comme de Rully est à peu près ruiné, il faisait une tête, sans en avoir l'air !...

— Et, dit Bruno en cachant son trouble de son mieux, qu'apportera de plus à Rosette cet acte solennel ?

— Tu le demandes ! Mais c'est un changement total, la révolution de son existence ! Rosette, devenue M^{lle} Dauray de Grandfeuille d'Omont, n'est plus la Rosette abandonnée à la merci du sort.

— J'entends. Mais cela, au point de vue des ascendances incertaines dont vous parliez l'autre soir, ne change absolument rien.

— Evidemment, mais, avec un nom comme celui-là, on les oubliera plus aisément, je te l'assure, et dans bien des familles. C'est donc son établissement certain dans le seul monde qu'elle connaisse, et si vraiment elle aime Robert de Chardine... Une Dauray de Grandfeuille d'Omont, matin ! Il y a dans l'histoire de la noblesse plusieurs cas d'adoption restés célèbres. Sans compter que...

Bruno ne comptait pas... Il savait seulement qu'un soleil se levait sur son rêve, son cher amour, et, s'il ne s'était pas retenu, il aurait pris son père à bras-le-corps pour le mieux embrasser.

— Sans compter que, disait M. de Marsat, elle sera héritière de toute la fortune de la baronne. Dotée, elle l'aurait été de toute façon; mais seule et légitime héritière, voilà qui porte son avenir à combien de millions! Et ce n'est pas fait pour déplaire aux prétendants actuels.

Ah! comme, de cela, Bruno se moque bien! Mais, pour être l'époux de Rosette, c'est lui qui donnerait bien tout l'or du monde!

M. de Marsat continuait :

— Pour être franc,... je soupçonne les de Chardine d'avoir eu vent de quelque chose, et nous pourrions bien assister un de ces jours à une amusante lutte entre Robert de Chardine et Alain Manory...

Mais, chose curieuse, pas un instant il n'a l'idée que son fils aussi pouvait être un soupirant.

« Ils peuvent se battre et se débattre, je le leur garantis, à ceux-là! Ma Rosette est à moi, bien à moi,... rien qu'à moi! »

— Oh! découvrit subitement M^{me} de Marsat, mais quel coup pour les Mabyle! Fred était un héritier?

— Oui, et, comme vous le dites, c'est pour lui un coup, un sale coup... Mais il est si peu intéressant, ce malheureux! Enfin, voilà la grosse nouvelle. Surtout, n'en parlez pas à Rosette qui ne sait rien encore de tout cela, et s'il faut attendre sa majorité...!

Pas même deux ans! Mais qu'est-ce que deux ans pour Bruno, quand il se voyait vieillir sans sa Rosette bien-aimée! Et la vie lui apparaît soudain comme une suite de jours tissés de tendresse et d'amour.

Le lendemain n'arrivait pas assez vite pour Bruno, et, dès le matin, il partit flâner sur la route des Aigles, dans l'espoir de rencontrer Rosette revenant de ses charités habituelles, car souvent ils s'étaient croisés sur ce même chemin qui menait aussi bien au bourg qu'au *Moulinois*. Mais il fut déçu et dut attendre l'après-midi pour aller carrément aux Aigles. Son père lui ayant demandé le secret, il n'avait pas l'intention de passer outre; mais, devant les candidatures pressenties : de Chardine, Manory et C^{ie}, il trouvait prudent de prendre rang,... et le premier. Autrement dit, il

partait démolir l'édifice fraternel si douloureusement construit.

Il lui semblait être délivré d'un poids écrasant, et, joyeux, il respirait à pleins poumons ce bon air natal; ses yeux s'émerveillaient de la beauté de cette campagne qu'il avait toujours aimée et qui, pourtant, en arrivait comme tout le reste à ne plus rien lui dire.

A peine franchissait-il la porte monumentale des *Aigles* qu'il aperçut la baronne et Rosette assises à l'ombre des grands tilleuls argentés, leur broderie à la main.

— Par ici, Bruno!

— Je vois, j'accours et... je reste.

— Si tu veux, mon petit Bruno, dit gaiement la baronne. Cela nous rappellera le temps, déjà lointain, mon Dieu! où, tout petit, les jours d'orage tu te refusais à quitter *les Aigles*.

— Il paraît que la bravoure ne m'étouffait pas...

— Oh! que tu étais capon! Ta maman consentait à te laisser ici, et c'était, à moi, mes soirs de joie.

— Et je me souviens très bien que vous veniez me voir dix fois dans la nuit...

— Oh! tu dormais comme un petit plomb... On te l'a raconté.

— Peut-être;... pourtant, il me semble vous voir encore, et M. votre père aussi. Ah! j'aurai passé de bons moments aux *Aigles*!

— Et ce n'est pas fini, je l'espère bien.

— Et moi aussi... Mais il était dit qu'aujourd'hui nous devions rappeler nos vieux souvenirs, et je riais tout seul tout à l'heure en songeant à ma rage quand on...

La baronne eut un franc éclat de rire :

— Oh! je sais ce que tu vas dire : ta rage quand, sans respect pour ton saint patron, on t'appelait « petit pruneau »! Tu étais si noir, aussi! Tu dois, en tout cas, me rendre cette justice que je n'usais jamais du terme, moi? Ce qui me valait ta confiance pour te servir de refuge.

— J'aurais voulu tuer ceux qui s'en amusaient.

— Tu n'en fus pas si loin le jour où tu ne voulais pas lâcher le malheureux Fred, et que tu lui tordais littéralement le cou! Ah! tu n'étais pas toujours commode!... On ne te marchait pas sur le pied sans danger!

— Je n'ai guère changé.

— Ne nous effraie pas, dit Rosette en riant; tu vois bien que nous sommes seules.

— Avez-vous donc des intentions belliqueuses?

— On ne sait jamais...

Assez bas pour éviter des oreilles indiscrètes, la baronne demanda :

— A propos de Fred... : as-tu entendu parler de sa dernière frasque?

— Ma foi non. Qu'a-t-il ajouté à son actif?

— Rien de bien nouveau, mais de toujours bien triste : il a joué dimanche aux courses de Rouen, et il a perdu dix-sept mille francs. Alors, sa pauvre mère vend la terre enclavée chez les Manory et que ceux-ci voulaient pour vingt-cinq mille, c'est-à-dire un tiers de moins de sa valeur; aujourd'hui, ils lui en offrent vingt mille, et elle cède pour que cette vente reste à l'amiable. Pauvre femme! le père et le fils arriveront bien à la dépouiller complètement.

— C'est à peu près certain. Mais, remarqua Bruno, dans l'affaire, trouvez-vous les Manory beaucoup plus propres?

— A peine...

— Excuse-moi, Rosette, si je blesse tes sympathies, dit-il en la regardant malicieusement.

— Oh! tu peux y aller, tu sais; je suis meilleure fille que tu n'étais bon garçon, et je ne m'aviserai pas de te tordre le cou pour cela!...

— C'est seulement en disciple de Terpsichore que Rosette sympathise; n'est-ce pas, ma chérie?

— Laissez marcher ce vilain taquin, Mamy; je saurai bien le rattraper...

— Sans courir? hasarda Bruno.

— Peut-être bien...

— En attendant, plaisanta la baronne, cours demander le goûter. Bruno : orangeade, sirop? Il fait chaud pour du thé...

— Orangeade.

Rosette s'éloignait; la baronne la rappela :

— Tâche aussi, chérie, de découvrir M. de Rully; tu sais, il voulait voir Bruno pour un conseil du village.

Et, à peine Rosette hors de la portée de la voix, elle dit :

— Ton père t'a-t-il parlé de sa visite d'hier soir ici?

Bruno rougit jusqu'aux oreilles, et elle vint à son aide :

— Je ne lui avais pas demandé le secret, et je vous sais trop unis pour croire que vous n'en avez pas parlé.

— C'est vrai. Mais vous pouvez compter sur notre discrétion.

— Petit bêta ! Est-ce que cela m'inquiète ! Je veux seulement savoir ce que vous en avez dit, ta mère et toi.

— Nous vous remercions là, Madame, et nous étions tous trois émus. Rosette sait-elle ?

— Non, pas encore ; rien ne presse ; il faut attendre, au contraire, et cela me gêne toujours d'agiter devant elle le mystère de son passé. Certes, il faudra bien son consentement, mais nous avons le temps ! D'ici là, pour toi aussi, mon petit, bien du changement, sans doute. Ton père nous a dit hier sa joie de ta visite chez tes cousins. Tu as beaucoup plu, et la petite est déjà folle de toi, paraît-il. Ta mère doit être bien heureuse aussi, ce mariage devant combler tous leurs vœux.

— Mon père, surtout, le désire beaucoup.

— Et toi aussi, j'espère ?

— Est-ce un piège ou... une charité ? Dois-je vous répondre avec ma raison ou avec mon cœur ?

— A moi ? rien qu'avec ton cœur.

— Eh bien, alors : la cousine ne m'emballe pas du tout, mais pas du tout.

— Tu l'as si peu vue... ! Attends, cela viendra.

— Ça m'étonnerait bien.

— Alors, ton père ?

— Permettez, c'est moi l'intéressé...

— Allons, allons, tout s'arrangera quand tu retourneras au pays basque... Cette fois, tu y laisseras ton cœur.

Il dit, moqueur :

— Vous êtes vraiment trop bonne... Vous vous acquittez à merveille de votre rôle d'alliée...

Il hésitait à lui tout avouer, car, devant son désir de lui voir épouser sa cousine, il était clair qu'elle n'avait jamais pensé à lui pour Rosette. D'ailleurs, depuis toujours mise au courant du désir des de Marsat, sa délicatesse lui interdisait de fonder sur lui le moindre espoir. Ne ferait-il pas mieux de se confier à elle ?

Mais elle évinça toute confiance en disant :

— Moi, pour Rosette, c'est dans la bourgeoisie et non la noblesse que je désire la voir entrer. A tout point de vue, elle y sera mieux, et si, bien qu'adoptée par moi, elle retrouve jamais une famille modeste, elle aura moins à en souffrir. Je crois être dans la sagesse en la dirigeant de ce côté.

« Mais, pensa Bruno, on se ligue contre moi ! Défendons-nous ! Si je restais là, encore ! Mais je vais partir ; Rosette ne me verra que de loin en loin... Non, non, non, monsieur Manory ; en garde ! »

Rosette revenait, tout essoufflée, en disant :

— Baron introuvable... Orangeade arrive.

— Pas toute seule ?

Rosette ne se méprit pas au visage de Bruno, ni à sa voix où perçait l'émotion ; elle le connaissait trop bien pour ne pas avoir aussitôt la certitude qu'on lui cachait quelque chose. Sa Mamy aurait-elle un secret que Bruno connaissait ? Mon Dieu, qu'était-ce ? Aurait-on retrouvé sa famille ? M. de Marsat, hier aussi, lui avait paru changé ;... le baron aussi... Elle se demandait tout cela en servant le goûter, passant les biscuits et les fruits, quand la baronne fut appelée au salon par un avoué de Rouen qui lui apportait les renseignements qu'elle avait désiré avoir.

Rosette n'eut pas le temps de prolonger son anxiété, car aussitôt Bruno lui prit les deux mains :

— Rosette, j'ai menti l'autre jour, ... et toi aussi, n'est-ce pas ?

Elle rougit, et ses yeux furent pleins de surprise.

— Je ne te comprends pas bien ; explique-toi, Bruno.

— En me disant que tu m'aimais comme un frère, étais-tu sincère ? Moi, en t'appelant ma sœur, je mentais, ... je mentais !

Elle dégagea ses mains emprisonnées.

— Oh ! Bruno, tais-toi. C'est mal, ... c'est mal ce que tu fais là... Tu dois me laisser à mon obscurité.

Mais il l'attira tout contre lui :

— Rosette, je t'aime, ... je t'aime depuis toujours. Mais toi ?

Elle se cacha le visage de ses deux mains, et, comme elle restait muette, il eut peur :

— Mais, toi,... c'est donc l'autre que tu aimes? Toi, tu ne mentais pas? Réponds, mais réponds donc!

Elle était toute pâle et elle pleurait.

— C'est bien, dit-il, les dents serrées, la voix sifflante; j'ai compris. Je te laisse à tes amours; tu ne me reverras jamais.

Alors, tout d'une pièce, elle s'abattit sur lui, s'y blottissant comme lorsqu'elle était petite fille et qu'il la défendait contre les jeux brutaux de Fred.

— Bruno! dit-elle seulement.

Mais dans ce seul cri tout son amour s'était révélé, et Bruno en restait tout tremblant. Il la serrait contre lui, elle ne se défendait plus, s'abandonnant à ce trop grand bonheur; et tous deux se taisaient, éblouis du divin rayon qui les éclairait...

Mais *Dicko*, le lévrier de Rosette, qui ne comprenait sans doute pas grand'chose au muet langage du cœur, s'inquiéta du silence et, de ses bonds caressants, rappela aux amoureux qu'ils étaient encore sur la terre.

— Bruno, demanda enfin Rosette, que s'est-il passé? Explique-moi... Je suis aujourd'hui ce que j'étais hier...

— Il s'est passé..., il s'est passé... que je veux que tu saches que je t'aime, voilà tout.

— Bruno, ta cousine!

— Ah! toi aussi! Vous m'avez tous condamné à ma cousine?

— Ton père?

— Ça me regarde.

— Ta mère?

— Je m'en charge.

— Mais, pourtant, rien n'est changé pour moi!

— Peut-être... Mais ne t'occupe pas de ça...

— Et si un jour...

— Je m'en moque.

M^{me} de Rully revenait prendre sa place près d'eux.

— Tu diras à ton père, dit-elle, que je viens de voir M^e Lardet et que je suis très satisfaite de sa visite.

— Comptez sur moi; mais je pense qu'il va me prendre ici en revenant d'Envermeu.

Il vint, en effet, et resta un bon moment aux *Aigles*, causant avec la baronne, pendant que Ro-

sette et Bruno, un peu à l'écart, parlaient de leurs jeunes amours.

A ce moment, Fred Mabye, qui entrait au château, posa sur eux son regard chargé de haine, mais ils ne s'en aperçurent même pas.

Rosette n'avait pas été sans comprendre que quelque chose de grave se passait entre M. et M^{me} de Rully, et, pressentant qu'elle en était la cause, résolut de s'en ouvrir au docteur, bien que cela lui coûtât beaucoup.

— Parrain, lui dit-elle, je devine que je suis un sujet de peine pour Mamy,... et je me dis que je suis de trop dans son ménage...

— Petite folle ! ne répète jamais ce vilain propos. Dis-toi que tu es sa joie, sa seule joie, et qu'elle bénit le jour où elle t'a rencontrée.

— Vous pourriez dire : recueillie !...

— Si tu la vois en ce moment soucieuse, c'est qu'il y a dans ton cas des lacunes qu'il lui est impossible de combler et dont elle craint de te voir souffrir un jour. Mais elle veille...

— Parrain, laissez-moi vous parler à cœur ouvert, voulez-vous ? Je ne suis plus une enfant, et, si j'ai joui pendant des années avec inconscience des jours dorés qu'on me faisait ici, il n'en peut être de même aujourd'hui, et, plus je réfléchis, plus j'ai la certitude que je suis ici contre le gré de... quelqu'un. Et cela me navre de penser que je puis être pour Mamy un sujet de larmes. Hier soir encore, j'ai saisi une allusion indéniable du baron... Je ne connais pas l'état de sa fortune, mais je dois coûter beaucoup d'argent. Or, je pourrais maintenant, avec mon pinceau et mon violon, me tirer seule d'affaire,... et j'aurais dû, peut-être, m'effacer plus tôt...

— Que nous chantes-tu là ! Tu vas voir si je vais te faire tirer les oreilles par la baronne. Quoi ! Mademoiselle veut s'affranchir ? Mademoiselle, pour être à la mode, veut, sans doute, vivre aussi sa vie ?

Elle se redressa sous la raillerie :

— Mademoiselle veut seulement ne pas être une gêne... Mademoiselle ne veut pas voir pleurer celle à qui elle doit tout. Voilà la vérité, parrain, la seule.

— Alors, écoute bien, je vais te la dire aussi,

moi, la vérité. Tu es ici aux seuls dépens de M^{me} de Rully, car il y a belle lurette que la fortune du baron est insuffisante de plus des trois quarts pour assurer la vie qu'il mène. Tout, autant dire, appartient à la baronne : le château, les terres, les bois, comme le reste. Lui possède seulement un petit domaine mal géré en Sologne. Tu vois donc que ce n'est pas à lui que tu coûtes beaucoup...

— Mais il a des droits à la fortune de sa femme; moi, pas. Et puis, il est ici, malgré tout, le maître.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que la baronne a posé ses conditions, c'est quelques semaines seulement après ton... accident. Il sait que tu es ici par la volonté de sa femme, et sois tranquille, il n'essaiera plus de t'en éloigner. Il y perdrait trop gros, je te le garantis.

— Alors, pourquoi ces réticences, ces pointes aigres-douces, cette plus grande froideur avec moi, depuis quelque temps?

Le docteur parut réfléchir, puis dit enfin :

— Je vais te le dire. Après tout, c'est à moi, ton parrain, de t'éclairer sur ce qui trouble ta délicatesse. Eh bien! oui, quelque chose se passe aux Aigles...

— Parrain, vous hésitez... Oh! parlez vite... Ma famille, peut-être?

— Non, petite, rien de ce côté, toujours rien. Mais, écoute-moi bien : tu savais jusqu'ici que ta Mamy était bonne et qu'elle t'aimait, mais tu ne te doutais pas à quel point,... et c'est jusqu'à celui de te donner son nom, ce don qui vient tout de suite après celui du sang. Et voilà le sujet de leur discussion actuelle; le baron ne consent pas à ce que tu prennes son nom, et de cela on ne peut lui faire grief. C'est donc son nom de jeune fille que te donnera la baronne, et, dans deux ans à peine, tu deviendras M^{lle} Dauray de Grandfeuille d'Omout. Et maintenant, juge.

Mais Rosette ne jugeait pas, elle pleurait. Un sentiment d'amour et de reconnaissance gonflait son cœur à tel point que les mots, dans sa gorge, s'arrêtaient.

— Allons, dit le docteur, aussi ému qu'elle, je crois avoir bien fait de te l'apprendre, car, par elle, tu n'aurais pas su toute la grandeur de l'acte. Tu peux lui dire que tu sais tout et que, sans

en avoir été prié, j'ai pourtant cru nécessaire d'intervenir. Ah! tu peux l'aimer, cette noble femme qui légalement va devenir ta mère adoptive, et bénir aussi le jour où tu lui fus confiée!

— Parrain, dit enfin Rosette, je vous remercie de la confiance que vous venez de me témoigner; mais, dites encore : puis-je loyalement tant accepter sans l'agrément de M. de Rully? C'est alors que, à ses yeux, je serai non plus la protégée, mais l'intruse.

Le docteur faillit lâcher qu'il l'avait toujours considérée comme telle, mais affirma seulement :

— Rosette, en ton âme et conscience, tu peux, tu dois accepter... Mais n'oublie jamais celle qui t'aura tout donné : son cœur et son nom.

Un sourire très doux éclairait le visage de Rosette qui semblait se faire à elle-même un serment solennel.

Elle regagnait les Aigles, encore toute bouleversée de la confidence et soulevée d'une joie folle, comprenant maintenant le sens des paroles de Bruno : « Il faut que tu saches que je t'aime. » Ah! il n'avait pas perdu de temps! Alors, il était donc possible qu'un si grand bonheur pût devenir le sien : être la femme de Bruno! Et, quand elle rejoignit la baronne, elle se jeta dans ses bras, riant et pleurant à la fois.

— Mamy,... bien-aimée Mamy! Je sais tout. Merci, oh! merci!

— Qui t'a dit?

— Parrain... Mais ne le grondez pas;... il le fallait parce que j'allais..., je voulais...

— Tu voulais...? dit aussitôt la baronne, inquiète.

— Partir.

.

Bruno n'a plus envie d'avancer son départ; il compte, au contraire, avidement les jours qui l'en séparent. Il laisse son cœur, trop longtemps comprimé, se dilater tout à l'aise et rêver au bonheur devenu accessible. Rosette lui semble plus jolie, plus adorable encore, et, dès qu'il l'aperçoit, il est saisi d'un émoi délicieux dont le charme l'enivre. Tous deux vivent leur rêve dans une telle communion d'amour et de pensée, dans une telle ampleur des plus nobles sentiments, que le monde leur en

semble grandi, les choses plus belles et les gens meilleurs.

Ensemble, ils ont décidé de ne rien dire encore de leur amoureux accord, après que Bruno eut exposé ses raisons de silence à Rosette qui ne voulait rien cacher à sa mère adoptive.

— Comprends, ma Rosette, avait dit Bruno, que nous n'y gagnerons rien et que nous risquons d'y perdre beaucoup.

— Mais pourquoi?

— Parce que nous allons gêner tout le monde : la baronne d'abord, qui, confidente de mes parents, se trouverait mal à l'aise; gêner ma mère aussi, qui n'usera plus avec toi de la même simplicité; enfin toi et moi, gênés dans nos rapports journaliers, obligés de nous observer parce que tous les yeux seront fixés sur nous. Ah! je t'en prie, gardons bien à nous seuls les vingt jours qui me restent à passer ici. Je serai affecté à une garnison de la métropole, c'est certain, mais lointaine, peut-être à l'autre bout de la France, et, si oui, je ne viendrai pas souvent. Laisse-moi y arriver, et je te rendrai la liberté de l'aveu. J'ai seulement déclaré à mon père — cela, ma conscience m'y obligeait — qu'il devait écarter tout projet de mariage avec ma cousine que je ne saurais aimer comme il l'entend.

— Et qu'a-t-il dit?

— Il a bien trop le respect des droits individuels du cœur pour insister de façon tyrannique. Il m'a simplement fait remarquer qu'il avait cru agir en vue de mon bonheur. Je l'en ai remercié, et nous avons parlé d'autre chose. Crois-moi, ne disons rien encore... Laisse-moi conduire notre barque enchantée... Laisse à son gouvernail celui qui t'adore et peut enfin te le dire!

Et, hors la félicité intérieure dont ils sont illuminés, rien ne paraît changé pour eux aux *Aigles* comme au *Moulinois*; ils y ont réciproquement leurs entrées libres, et même, M^{me} de Marsat ayant été souffrante, pria Rosette de venir plus souvent, ce dont M. de Marsat lui-même la remercia affectueusement.

Rosette se reproche bien un peu de dissimuler à sa bienfaitrice le sentiment qui la possède toute, mais c'est Bruno qui l'a demandé... Et déjà, le considérant comme le maître, elle obéit et fait

taire ses scrupules. D'ailleurs, c'est pour peu de temps, et avec quelle joie sortiront de ses lèvres les mots magiques : « Nous nous aimons, Bruno et moi; je serai sa femme dès que votre cœur d'or m'aura donné un nom, votre nom, joyau précieux trois fois sacré pour moi, et que je garderai très pur dans le triple écrin de l'affection, du dévouement et de la reconnaissance. »

Un dîner avait réuni au *Moulinois* les intimes des de Marsat, avant le départ de Bruno, affecté à un régiment de Paris. C'était pour tous une grande joie, vu la facilité du trajet, et M^{me} de Marsat escomptait déjà toutes les permissions qu'il aurait dans l'année. La réunion avait donc été très gaie, sans l'angoissante pensée des longues séparations, et Rosette, priée de chanter quelques-unes de ces vieilles chansons classiques dans lesquelles sa voix, jolie mais faible et sans ampleur, excellait, put sans contrainte charmer tout son monde, tout en substituant son cher Bruno à chacun de ces légendaires amoureux. Mais que Bruno fût tour à tour ou Daphnis ou Léandre, Orphée ou Philémon, Rosette restait pour lui la seule image du bonheur, celle qui depuis neuf ans s'était gravée dans son cœur.

Et, pleins de confiance en l'avenir comme en eux-mêmes, ils s'étaient quittés sans larmes, sous les yeux de leurs parents, avec seulement un serrement de mains qui pourtant, à eux, en disait bien long...

Hélas !

Quelques jours plus tard, la baronne et Rosette étant, comme de coutume, installées sous le bosquet d'où l'on pouvait suivre les allées et venues du château virent entrer un homme vêtu d'un complet à carreaux de nuance verdâtre assez criarde, et coiffé d'une casquette-jockey dans le même goût. La démarche, les pas lourds et allongés, les deux bras ballants, le visage bouffi et coloré à l'excès donnaient à l'ensemble un tel aspect de vulgarité qu'en riant elles dirent ensemble :

— Mais, qui est-ce ?

— Une visite pour l'office, sans doute, conclut la baronne.

Mais l'homme, les ayant aperçues, et probablement peu au courant des usages, avança jusqu'à

elles. Sans se décoiffer, portant seulement sa main à sa casquette, il demanda cependant poliment :

— C'est-y à M^{me} la baronne de Rully que j'ai l'avantage de parler ?

— Elle-même, Monsieur.

Alors, l'homme regarda Rosette de tous ses yeux :

— Ça serait-il possible que ça soye ma fille !

Rosette, devenue plus blanche que sa collerette, fixait la baronne, et toutes deux, terrifiées, n'avaient plus de mots...

Mais, se reprenant vite, la baronne dit en se levant :

— Rentrons d'abord;... nous allons voir ensemble...

Elle prit le bras de Rosette.

— Voulez-vous nous suivre, Monsieur ? reprit-elle plus aimablement, se disant que cet homme, nullement responsable de son vulgaire aspect, pouvait être très respectable, et puis... oh ! mon Dieu ! Elle en frémissait. Elle glissa à Rosette : « Remets-toi, ma petite fille;... il y a erreur, je crois ; nous allons discuter. » Mais la pauvre enfant arriva comme une automate au petit salon où la baronne la fit asseoir en invitant l'homme à prendre un siège.

— Vous disiez donc, Monsieur ? demanda-t-elle aussitôt.

— Ben, je disais que je venais chercher ma fille.

— C'est votre droit, Monsieur ; mais vous comprendrez que, sans autres preuves, je ne puisse...

— Des preuves, c'est pas difficile... Ben, dis, voyons, toi, fille, t'es donc pas contente de retrouver ton papa ? J'croisais que t'allais me sauter dans les bras... J'ai pourtant pas changé pareillement...

La baronne dit doucement :

— Rosette a perdu la mémoire le jour où elle tomba, et ne l'a jamais recouvrée...

— Pensez, nous, continua l'homme, on était si sûrs qu'elle était morte !

— Comment avez-vous attendu aussi longtemps pour vous occuper d'elle ?

— Mais, ma pauv' dame, j'vous le dis : on pouvait-y se figurer qu'elle était encore vivante !

— Mais vous lisiez les journaux... J'ai fait mettre

combien d'annonces dans presque tous ceux de Paris ! Comment ne pas reconnaître votre fille dans ce qu'elles mentionnaient ?

— D'abord, on lit pas les journaux, nous autres, ou faut qu'il y ait un gros crime ou un grand match de boxe.

— Mais, jusqu'au moment où vous perdiez sa trace, qui l'accompagnait ?

— Eh ! nous deux, sa mère, pardi !

— Vous saviez bien, alors, que c'était aux environs de Dieppe qu'elle avait été séparée de vous ?

— Ah ! mais ça, non... Et, pour vous dire comment qu'on a pu la trouver là, ça ! jamais je ne pourrai encaisser ça !

— Pourtant, les faits sont là... C'est pourquoi je crains une erreur.

— Y a pas d'erreur possible ; j'vas vous raconter tout. Et puis rien qu'à la regarder... : elle ressemble à sa mère comme deux gouttes d'eau.

La baronne sentait de plus en plus sa Rosette lui échapper, et son cœur saignait en regardant son pauvre petit visage défait.

— C'est-y, reprit l'homme, que vous ne voulez pas la rendre ?

— Pardon, je n'ai pas dit cela. Les parents de Rosette ont sur elle des droits indiscutables devant lesquels je n'ai qu'à m'incliner, mais je veux avoir toutes les garanties possibles, et vous devez comprendre vous-même...

— Oui, ça, c'est vrai, Madame ; oui, c'est sûr. Mais je peux vous répondre à tout ce que vous désirez.

— Je vous demandais d'abord comment l'enfant était seule dans notre bois.

— Et puis, moi, j'vous disais que j'en savais rien, et puis c'est bien vrai. J'vas vous raconter comment que tout ça s'est fait. Ah ! on en a vu, allez ! D'abord, quand la chose est arrivée, j'étais pas gaillard ; j'venais de me casser deux côtes ; je faisais que de me relever. Vous parlez d'une chute ! la corde avait cédé... Parce que faut vous dire : de mon métier, j'étais acrobate. On est des forains, quoi.

La baronne approuva d'un signe de tête, pendant qu'à ses oreilles retentissait victorieusement moqueuse, la voix du baron : saltimbanque !

— Y a des honnêtes gens partout, pas, Madame ?

— Certainement.

— Et, nous, c'est pas pour dire, mais on n'a jamais été des chapardeurs; pour ça, non.

— Je n'en doute pas; mais continuez, Monsieur.

— Oui. Alorss, j'vous disais... L'été de 1919, on a fait les foires de Normandie. A fin août, on était à celle de Dieppe. On était tout plein contents de se retrouver comme avant, car faut vous dire que j'venais de faire toute la guerre et que j'avais été plus d'une fois en peine de la femme et de la gosse... Ah! j'vous dis que j'en ai vu, ma pauv' dame! Elle, la petite, a s'en faisait pas, du moment qu'on y avait laissé sa *Fanchon* et sa *Lily*...!

La baronne reçut les deux noms en plein cœur : le doute n'était plus possible. Rosette essaya de sourire et demanda d'une voix sans timbre :

— Qui étaient-elles?

— Ben, voyons, c'est pas Dieu possible que tu te rappelles rien de rien comme ça! *Lily*, c'était ta chienne, et *Fanchon* ta guenon.

— Non, dit Rosette en fermant les yeux, je ne sais plus...

— Tu les aimais pourtant assez, bon sang de bon sang! Mais pour que tu reconnaises pas ton père non plus...!

— N'insistez pas, Monsieur, dit doucement la baronne; je vous le répète, Rosette ne se rappelle rien du passé.

— Ben, vous m'avouerez que c'est pas ordinaire?

— Vous devez bien penser que, si elle avait pu dire qui elle était, elle vous aurait été aussitôt rendue...

— C'est un fait..., comme vous dites, Madame. Pour lorss, j'vous disais qu'on faisait Dieppe; on était avec des copains qu'avaient un gosse aussi, un pauvre gamin de dix ans qu'on appelait Dou-dou; ils avaient la même roulotte que nous; on se quittait jamais beaucoup, on se donnait la main pour monter les baraques. On avait bien réussi à Dieppe, on était contents; on repartait pour la foire de Fontaine-le-Dun, quand v'là la *Grise*, not' vieille jument, qui s'met à boiter : un caillou dans la fourchette. On pouvait pas la pousser; alors Gégène me dit comme ça d'y donner la gosse et puis quèques affaires pour nous décharger... « T'en fais pas, qui me dit, nous, on partira que demain;

mais marche toujours, on vous rattrapera; *la Grise* ira pas si vite... » C'est ça qu'on aurait jamais dû faire...; mais quand on sait pas! Et puis, pour bien dire, on n'était pas en peine de la savoir avec les Gégène. Ah! malheur! En arrivant à la mairie d'Offranville pour demander le permis de stationner, le secrétaire, en voyant mes papiers, me dit comme ça qu'il y avait une dépêche pour moi. Ah! celle-là, j'vous le dis, je la lirai toute ma vie... Tenez, quand j'y pense, mon sang ne fait qu'un tour... C'était pour nous dire que Doudou et not' pauvre gosse étaient noyés. Pensez si on a pris le train. J'savais pu quoi faire de la femme, c'était pis qu'une loque. Et puis, une fois à Dieppe, on a su tout notre malheur... : on n'avait même pas retrouvé le corps de la petite. Doudou, le pauv' gosse, la mer l'avait rejeté à la marée du soir; mais fille, malgré toutes les recherches, on l'avait pas revue.

— Et pour cause..., dit la baronne. Mais alors, comment s'expliquer que nous l'ayons trouvée ici?

— Ben, j'suis comme vous, Madame la baronne, j'peux pas comprendre. Alorss, quand vous disiez qu'on s'en était pas occupé, vous voyez qu'on la croyait plus de ce monde?

— C'est étrange, en effet... Mais n'y avait-il pas de témoins à cette noyade?

— Non; on a retrouvé la barque retournée au large, c'est tout. Y a qu'un ouvrier qui les avait vus jouer un peu avant. Autrement c'était trop bonne heure; y a personne sur la plage. On n'a jamais su autre chose. Mais, vous autres aussi, vous avez bien dû lire les journaux, et vous pouvez bien encore vous renseigner à Dieppe... Ah! ma fille! les larmes qu'on a versées, tu le sauras jamais! D'abord, on pensait qu'à mourir.

« Pauvres gens! songeait la baronne, émue; pauvre homme! Sous cette enveloppe rude et vulgaire, un cœur bat qui sait tout aussi bien que nous aimer et souffrir. »

— V'là pourquoi, continua-t-il, j'peux pas vous dire comment qu'elle a pu arriver ici,... pour ça! C'est-y qu'elle n'y était pas, elle, dans la barque, et que ça l'a rendue comme folle de voir ce pauvre petit Doudou périr comme ça,... et qu'elle s'est sauvée pour pas qu'on la gronde?... enfin, j'peux pas comprendre.

— Et comment, demanda la baronne, savez-vous enfin aujourd'hui que Rosette est ici ?

— Alors, là, ma pauv' dame, vous parlez d'un hasard ! J'vous disais donc que j'étais acrobate ; mais, après ma chute et puis not' malheur, j'ai pas pu continuer longtemps, vous savez ; les reins étaient plus assez souples. Ça fait qu'on a pris une loterie ; on fait les foires du Centre ; en ce moment, on est à Neuilly. Ça roule, ça marche ; on sera jamais des richards, mais ça paye son homme, et on doit rien à personne. Mais la mère, rien n'y dit : elle pleure tout le temps...

— Pauvre femme ! dit la baronne, je la plains de tout mon cœur. Il faudra, ma Rosette, le lui faire oublier ;... je t'y aiderai.

Mais Rosette, les yeux baissés et comme rivés au tapis, semblait étrangère à ce que disait son père, bien qu'un rude combat se livrât en elle, et elle s'épouvantait de la sécheresse de son cœur qui la clouait sur place sans l'émouvoir, pas plus du poignant récit dont elle était la triste héroïne que des larmes versées par sa mère. Sa mère ! « Suis-je donc un monstre ? » se demandait-elle, accablée, en songeant à cette « voix du sang » dont Bruno lui avait assuré l'infailible attrait...

La baronne osait à peine la regarder, tant elle avait peur de la voir éclater en sanglots.

— Continuez, Monsieur, dit-elle enfin. Vous disiez donc que, seul, le hasard...

— Ça, vous pouvez le dire. Pour lors, on vivait comme ça, tout en parlant de notre pauv' gosse ; mais, vous me croirez si vous voulez, quand on voyait une fille de son âge, on tournait la tête... Mais v'là que, l'autre jour, la bourgeoise me dit d'aller chercher mes chaussures qu'étaient à ressembler chez le gnaf ; j'y vas en attendant le souper. Mais, en rentrant, comme y avait encore rien de prêt, je m'amuse à lire le journal qu'il m'avait entortillé mes godasses dedans, et v'là que mes yeux se portent sur une annonce... Ah ! vous parlez d'un coup ! Je regarde l'en-tête : *Echo de Paris*, 10 septembre 1919. J'appelle la femme, ... on tremblait tous les deux, on pouvait plus dire un mot. « Manteau drap vert, garni castor, robe damiers beiges et bleus, souliers Richelieu cuir jaune, chaîne gourmette or et médaille or portant : 16 août 1909. » Seulement, « frappée d'amnésie », on

savait pas ce que ça voulait dire. Mais, après : « prononce les noms de Fanchon et de Lily... » on pouvait plus douter. Le manteau, c'était la dame d'un château, près de Blangy, qui avait distribué un paquet d'effets usagés, avant son retour sur Paris; la médaille, c'étaient des cousins à moi qu'étaient assez galéteux, ses parrain et marraine. Ils sont morts tous les deux de la grippe; vous savez, il y a quelques années, elle était pas bonne?...

— Oui; elle fit, en effet, beaucoup de victimes. Et c'est alors seulement ces jours-ci que ce journal vous tomba sous les yeux?

— Avant-hier, oui, ma chère dame. J'ai fait qu'un bond chez le commissaire de police qui m'a dit d'aller à Envermeu où le procès-verbal avait dû être enregistré. Là, j'ai tout su. Le gendarme a été tout à fait convenable et m'a très bien renseigné. « — Je la vois encore, cette petite, qu'il m'a dit, et la jeune dame des *Aigles* qui l'a recueillie aussi; mais attendez; j'ai là le signalement complet. — Mais, que j'y ai dit, comment qu'il faut que je me prenne pour la ravoir? — Mais, qu'il m'a répondu, faut aller au château des *Aigles*. Si l'enfant, une jeune fille maintenant, n'y est plus, on vous indiquera toujours où elle se trouve. Mais je serais bien étonné qu'elle n'y fût plus. — Et c'est sûr qu'on me la rendra? que j'y ai dit encore. » Il m'a dit qu'on pouvait pas, qu'on n'avait pas le droit de me la refuser, mais après des formalités, c'est-à-dire un constat du maire ou même du garde champêtre. Alors, Madame la baronne, vous aurez l'obligeance de me dire où que je pourrai trouver le maire du pays...

— Le maire est ici; c'est M. de Rully lui-même.

— Alors... c'est pas difficile.

Malgré la tranquille assurance du brave homme, la baronne hésitait encore à croire qu'il pût être le père de cette fine et délicieuse enfant dont pas un trait du visage ne rappelait les siens. Quelqu'un entra : c'était le baron.

D'abord interdit de l'aspect du visiteur, il comprit, avant même qu'on la lui expliquât, la qualité de celui-ci, et un sourire narquois, mal dissimulé, n'échappa pas à la baronne dont le cœur saignait d'avance.

Rosette, sans un mot, et d'ailleurs sans voix,

attendait la fin de l'entretien, regardant vaguement autour d'elle les choses familières qu'elle allait quitter.

Enfin, la baronne dit avec effort :

— Monsieur est, paraît-il, le père de Rosette et vient la chercher.

— Dame, pas, Monsieur le baron, vous en feriez autant ?

— Mais bien entendu, mon brave, et nous en sommes heureux pour vous. Rosette,... toi aussi, n'est-ce pas ?

Sous l'ironie cachée, la jeune fille retrouva ses forces avec sa fierté :

— Certes, dit-elle; rien ne m'était plus pénible que cette ignorance de moi-même.

— Alors, demanda la baronne à son mari, vous aussi pensez qu'il ne peut y avoir erreur ?

— Non;... tout concorde.

— Je vois, dit l'homme, que Madame a peine à me croire...

— Mais pas du tout, Monsieur;... seulement, concevez...

— Eh bien ! tenez, Madame, j'vas vous en donner une autre, de preuve, et que vous connaissez peut-être pas seulement vous-même... Vous l'avez-t-y encore, son patelot ?

— Oui; tout ce qu'elle portait a été précieusement conservé.

— Alorss, vous allez voir...

Et s'adressant à Rosette :

— Tu vas peut-être ben te souvenir de ça tout de même, toi, Titine ?

Titine ! le nom cingla Rosette...

— Tenez, Monsieur, Madame, écoutez. Quand on est parti de Dieppe, la gosse s'amusa avec des découpures, vous savez, en couleurs; elle aimait ça, c'était pas croyable. Y en avait une surtout qu'elle voulait pas que les gamins lui prennent; c'était un petit page, tout petit, pas plus haut que ça, habillé en bleu et coiffé d'une toque à plumes; je le vois encore. Elle avait si peur que je lui dis en rigolant de le fourrer dans l'ourlet de son paletot, que les mioches iraient jamais le dénicher là. Ah ! ça n'a pas été long : un coup de ciseaux dans le fil, et j'te fourre le page dans l'ourlet; la mère a refait un point, et allez donc ! On s'est-y depuis souvent parlé de ça ! Aussi vrai

que j'vous le dis, vous pouvez regarder dans son manteau si je vous mens.

Le paquet de vêtements fut apporté, et la baronne, tâtant elle-même le bas du manteau, dit loyalement :

— C'est vrai, Monsieur;... je vous demande pardon.

Le petit page habillé de bleu et coiffé de sa toque à plumes fut retiré de l'ourlet, mais Rosette ne le reconnut pas... Seulement, elle se leva :

— Je suis prête à vous suivre, mon père, dit-elle.

Mais la baronne intervint :

— Voulez-vous donc l'emmenner aujourd'hui..., non ? Je pourrais vous la conduire dans quelques jours...

Et un fol espoir de transaction possible s'emparait d'elle.

— Non... oh ! non, Mamy, trancha Rosette ; non..., tout de suite !

Déjà elle atteignait la porte, et la baronne la suivit ; mais, une fois dans sa chambre, elle s'effondra :

— Mamy ! Mamy !

— Ma petite fille chérie, ne pleure pas ;... tu reviendras...

— Non, jamais, Mamy. Jamais ce ne sera la même chose, et Rosette, devenue Titine, est perdue pour vous.

— Tais-toi..., veux-tu bien ! Rien ne pourra nous désunir, tu seras toujours ma Rosette bien-aimée.

La jeune fille saisit la main de la baronne et la pressa avec ferveur sur ses lèvres décolorées :

— De loin seulement... Et, moi, je serai toujours votre humble chose... Je vous dois tant que je ne puis même essayer de vous remercier. Tant que j'étais à vous, j'espérais, un jour, plus tard,

dans votre vieillesse, sinon m'acquitter, du moins vous prouver ma reconnaissance... Maintenant... !

Mais descendez, Mamy ; ne me retirez pas mon courage. Vous permettez, n'est-ce pas ?... J'emporte le nécessaire pour quelques jours.

— Tout est à toi dans ta chambre, ma chérie... Dis-moi, je pourrais peut-être... ; enfin, j'irai te voir. Ton père a l'air bien bon, ta pauvre mère aussi...

— Oui, dit amèrement Rosette, c'est moi qui

suis moins bonne... Rien ne m'attire vers eux... Oh! Mamy, de quelle boue suis-je pétrie!

— Ne te juge pas, ce sont tes nerfs qui parlent en ce moment...

— Peut-être...

La voix du baron arriva jusqu'à elles :

— Dépêchez-vous; Monsieur veut prendre le train de six heures. La limousine va les conduire à la gare.

— Descendez, Mamy; je vous suis dans un instant. Voudrez-vous dire à mon cher parrain toute la reconnaissance que je lui garde, et aussi que je ne l'oublierai jamais? Vous direz enfin à tous ceux qui furent si bons pour l'enfant trouvée que je garde en moi leur souvenir... Et à Bru...

Elle retint le nom sur ses lèvres, mais la baronne acheva pour elle :

— A Bruno...?

— A Bruno... non... rien... Si... : Vous lui direz seulement que Rosette est morte.

Voici plus d'une heure que Rosette est partie, et la baronne est encore là, assise dans le petit salon, à la place même qu'occupait la jeune fille dont elle revoit le pauvre visage effrayé. Elle a vu le père et la fille monter dans la luxueuse voiture dont le baron leur a fait l'honneur. Rosette s'est retournée pour, de la main, faire un dernier geste d'adieu, après que son regard douloureux eut embrassé tout l'ensemble. Puis le baron, en rentrant, et bien que voyant le désarroi de sa femme, lui a dit pourtant :

— Avais-je raison de vous avertir que vous étiez imprudente? Rendez-moi justice : n'aurait-elle pas moins souffert en partant de l'office que du salon?

— Je ne regrette cependant rien.

— Alors, tout est pour le mieux. Mais, la pauvre enfant, quelle chute!

— Croyez bien qu'elle saura s'adapter à son nouveau milieu. Elle était préparée de longue date à ce qui pouvait arriver...

— Et qui vient d'arriver.

Mais, M. de Rulhy parti, la baronne laissa libre cours à ses larmes. Seule... encore une fois seule! Plus de neuf années durant, elle s'était enivrée de cette douce et factice maternité que la vie, bru-

talé, venait de lui ravir encore. Elle essayait vainement de se ressaisir en considérant le chagrin, pendant ces mêmes années, de ces malheureux parents dont la vulgarité semblait le seul reproche à leur faire. Eux-mêmes, à présent, allaient encore souffrir devant la délicatesse de leur fille qu'ils auraient peut-être, en effet, préféré retrouver à l'atelier qu'au château... Alors, le baron avait raison? Et, croyant faire le bonheur de cette enfant chérie, ne lui a-t-elle assuré qu'une vie d'inutiles regrets? Oh! comme elle aurait besoin qu'on l'aidât en l'instant et qu'une affection sincère l'éclairât sur ses angoissants scrupules!

Et elle sonna aussitôt.

— Qu'on guette le docteur, dit-elle dès que parut la femme de chambre. Il doit être du côté d'Envermeu. On le priera de s'arrêter; je l'attends ici même.

Dès qu'il la vit, les yeux rougis, le visage si bouleversé — et seule! — il comprit qu'un drame intime, et combien douloureux, venait de se passer.

— Rosette...? dit-il seulement.

La baronne s'élança vers lui, les deux mains tendues :

— Mon ami,... oh! mon ami! vous seul pouvez comprendre.

C'était la première fois qu'elle l'appelait ainsi, et il mesurait à cet élan du cœur l'étendue de sa peine. Il dut se maîtriser pour ne pas ouvrir ses bras à cette douce et pitoyable créature brisée par la douleur, et qui cherchait un refuge à sa détresse. Doucement, la guidant de ses mains qui serraient encore les siennes, il la fit asseoir :

— Racontez-moi... Quel genre de monde? Serez-vous heureuse?

Alors, elle laissa tomber le mot si redouté :

— Saltimbanque...; il avait raison.

Et tous deux se taisaient, avec la même vision de Rosette sur les planches...

D'une voix lente et presque sans timbre, la baronne murmura :

— Fanchon, c'était sa guenon... Lily, sa chienne. Et pas un souvenir ne lui est revenu, même en regardant son père de tous ses yeux!

— C'est assez curieux... Très souvent, alors, le voile se déchire...

— Et savez-vous, docteur, quelle horrible pensée

j'ai eue? J'ai été sur le point d'offrir quoi? une fortune à ces gens-là, s'ils voulaient me laisser Rosette!... J'ai à temps compris la monstruosité d'un tel marché... Les larmes ne s'achètent pas...

— Et vous avez eu toutes les garanties possibles, naturellement... Il ne peut y avoir erreur?

— Aucune... Cet homme a même donné une preuve que nous ignorions. Au point de vue légal, c'est le baron qui a tout réglé.

— Et sa mère?

— Elle les attend là-bas, à la foire de Neuilly... Ah! mon ami, mon ami! Ai-je donc fait le malheur de cette enfant? Ah! son dernier baiser!... son adieu et pour moi et pour vous!

Une larme perle au bout des cils du docteur, et tous deux se taisent, ayant pourtant sur les lèvres les mêmes mots douloureux :

— Nous n'avons plus d'enfant!

Le lendemain, Bruno, lisant au cercle son courrier, pâlit si soudainement qu'un camarade lui demanda :

— Etes-vous souffrant, de Marsat?... Non?... Mauvaise nouvelle, alors?

— Oui, dit-il, presque sans le vouloir, atroce...

Le docteur soignait depuis longtemps un pauvre enfant qui se mourait et que la baronne et Rosette gâtaient de mille façons. Le père, aiguilleur, la mère, chef de halte, étaient d'ailleurs des gens très estimables.

Le docteur, sa visite finie, était déjà sur le seuil pour s'en aller, quand la brave femme lui dit tristement :

— Alors, comme ça, Monsieur le docteur, M^{lle} Rosette a retrouvé ses parents? M^{me} la baronne va redevenir bien seule.

— Oui, certes.

— Elle était si gentille! Hier soir, le petit pleurait tout ce qu'il savait en la voyant partir. Car elle est venue l'embrasser, et, pour bien dire, elle pleurait avec lui... Moi, je l'avais déjà bien vu, ce gros monsieur-là, mais je ne pouvais pas me douter que c'était le père de M^{lle} Rosette; elle ne lui ressemble pas du tout, vrai!

— Vous l'avez vu... C'est-à-dire que vous l'avez vu quand il est descendu du train ici même?

— Oui, Monsieur le docteur, mais il était déjà venu.

— Comment ça? Vous faites erreur.

— Non, Monsieur le docteur, sûr... Je ne pourrais pas vous dire si c'est lundi ou mardi, mais, sûr, pour être venu, il est venu. Du reste, c'est bien facile à savoir : il a parlé assez longtemps avec M. Fred Mabyle!

Le docteur sursauta :

— Vous dites?

— Je dis que ce gros monsieur-là a parlé longtemps avec le fils Mabyle, et même qu'à un moment ils n'avaient plus l'air de trop bien s'entendre; mais ils se sont bien quittés quand même. Moi, alors, hier, j'ai pensé qu'en causant ils en étaient venus à parler de M^{lle} Rosette, et qu'il l'avait reconnue pour sa fille. Mais Monsieur le docteur peut demander à M. Fred; le voilà justement qui vient prendre le train.

— Le train pour Paris?

— Oui; il va passer dans onze minutes.

— Onze?

— A moins de retard, mais on n'a rien signalé encore.

— Eh! mais, dit le docteur, aussi négligemment qu'il le put, je partirais bien aussi, moi. J'ai à faire à Paris, et je remets tous les jours. Dites-moi, voulez-vous veiller sur ma voiture jusqu'à ce soir, et faire dire chez moi qu'on ne s'inquiète pas si je reviens tard?

— Mais, dame oui, Monsieur le docteur; la petite va y courir en allant au pain.

— Je compte sur vous, vous me rendrez service.

— Monsieur le docteur nous en a rendu bien d'autres, à nous!

En proie à une agitation extrême qu'il dominait de son mieux, le docteur se dirigea vers l'abri qui faisait piteuse figure de salle d'attente. Le doute, la colère grondaient en lui, et il s'épouvantait de l'impétueuse pensée qui s'implantait dans son cerveau et le poussait à agir sans délai. Pourtant, très maître de lui, il serra la main que lui tendait Fred Mabyle.

— Vous dans le train, docteur? Quelle chose rare! La voie ferrée n'est pas votre domaine.

— Non, en effet, mais je suis appelé d'urgence à Paris.

Et lorsqu'ils y arrivèrent, le docteur dit à Fred :
— Si vous allez du même côté que moi, profitez de mon taxi...

— J'ai rendez-vous boulevard Voltaire; j'accepte volontiers.

Sans défiance, il monta; mais à peine étaient-ils en route que le docteur lui saisit les deux poignets :

— Misérable! misérable! Avoue..., dis-moi où est Rosette.

Fred, apeuré, reculait contre le dossier de la voiture :

— Docteur, c'est une plaisanterie...

— Ah! tu vas le voir, bandit, si c'est une plaisanterie! Avoue, ou je te fais arrêter immédiatement.

— Mais je ne sais rien;... c'est insensé!

Le docteur était effrayant de colère :

— Tu sais..., tu sais où elle est. Parle... ou je t'étrangle.

Alors Fred eut peur et s'abandonna.

— Au coin de la rue de Crussol, balbutia-t-il.

Déjà ils y arrivaient, et le docteur dit au chauffeur de les attendre là.

De long en large, un homme se promenait, les mains derrière le dos, comme un bon badaud qui tue le temps. A la vue du docteur tenant Fred serré, il recula et songea à la fuite, mais le docteur lui saisit le bras :

— Ne tentez rien, ou j'appelle. Rendez-vous et menez-moi immédiatement vers elle.

— Craignez rien..., on ne lui a pas fait de mal.

— Je l'espère bien;... sans cela...!

— C'est ici, dit l'homme un peu plus loin; vous pouvez monter.

— Derrière vous seulement.

Au troisième étage d'un mauvais escalier, l'homme ouvrit une porte crasseuse où des marques de doigts encerclaient la serrure. Avant d'entrer, le docteur appela :

— Rosette!

Un cri lui répondit, un cri surhumain de joie ou de détresse, on n'eût pu le dire, et déjà Rosette, pâle, les yeux creux, le visage défait, était dans ses bras.

— Parrain! Oh! dites-moi..., expliquez-moi...; je deviendrais folle... Où suis-je? Ma mère, je ne l'ai pas vue!

— Ma petite fille, ma Rosette! répétait le docteur en la serrant contre lui, n'aie plus peur;... tu vas revenir, rien n'est changé, tout était mensonge... Ce misérable n'est pas ton père.

Et se tournant vers l'homme resté immobile :

— Expliquez-vous, maintenant.

— Oh! c'est pas difficile. Tout a été arrangé par ce petit abruti-là qui me doit plus de huit mille francs. Il était sûr que, plutôt que de lâcher la petite, la baronne aurait bien offert plus de cinquante mille francs. On devait partager, et, comme ça ne faisait de mal à personne, j'ai marché. Mais la bonne femme, elle, n'a pas marché, et, depuis hier que j'ai la demoiselle, je ne sais plus quoi en faire avec ses questions. « Et pourquoi ma mère n'est-elle pas ici? Pourquoi ne me menez-vous pas à elle? » Et patati, et patata...! Sa mère, c'était pas facile : je suis célibataire. Alors, c'est là que je lui ai dit que je voyais bien qu'elle ne serait pas heureuse avec nous, que sa mère n'était pas mieux que moi, et qu'elle ferait mieux d'écrire à sa baronne que, si elle nous dédommageait, on la lui laisserait. Elle a pris ses grands airs pour me répondre : « J'écirai pour remercier et non pour demander. » Alors, vous voyez ma tête! Mais elle ne peut pas dire que je lui ai manqué en rien...

— Tout s'est bien passé ainsi, Rosette?

— Oui, parrain, c'est exact.

— Ainsi, dit le docteur, contenant mal sa colère, vous avez tout imaginé, tout inventé de cette histoire de saltimbanque!

— Tout, et c'est Fred qui a fait mettre le petit page bleu dans l'ourlet du manteau par une femme de chambre congédiée.

— Vous êtes deux misérables!

— Quelle horreur! soupira Rosette, et quel mal vous m'avez fait!

Adossé au mur, Fred, tremblant, ne disait pas un mot.

— Vous êtes deux canailles, répéta le docteur hors de lui, et pourtant, comme je ne veux pas de scandale autour de cette enfant, et que dénoncer Mabile serait la mort de sa mère, vous jouirez, bien malgré moi, de l'impunité. Mais, vous, Fred, demain même vous vous engagerez, et non pour la métropole : pour les colonies.

— Mon père ne le voudra pas.

— Il choisira cela ou la Cour d'Assises. Allez, maintenant; vous êtes libre jusqu'à demain.

Dans le taxi qui les emportait vers les Aigles, Rosette, tout contre son parrain, disait :

— Comment vous remercier jamais, parrain!

— Tais-toi;... tu restes ma fille, je suis bien payé.

— Oh! vous revenir!... retrouver Mamy, re-vivre avec elle comme autrefois!

— Cet autrefois d'hier, dit-il gaiement. Allons, chasse cet horrible souvenir;... ne pense plus qu'à la joie de ta Mamy, tout à l'heure.

Elle ferma les yeux pour mieux évoquer l'instant béni du revoir; mais, brisée par les émotions de la journée, elle s'endormit doucement sur l'épaule du docteur. Et lui, regardant ce doux et fin visage, disait :

— Jolie petite créature de mystère, qui es-tu? Le saura-t-on jamais?

Il était près de neuf heures quand, sans y prêter attention, M. et M^{me} de Rully entendirent stopper une auto dans la cour. « Quelque livraison tardive pour la cuisine », pensa le baron. Quant à la baronne, rien, depuis le départ de Rosette, ne semblait l'intéresser. De ses yeux tristes, elle regardait obstinément la porte du petit salon qu'avait franchie Rosette pour faire, dans le château, ses derniers pas. Le repas avait été à peu près silencieux; ils avaient seulement échangé quelques réflexions sur les événements politiques qu'une séance orageuse de la Chambre avait dénoncés, à la confusion d'un groupe parlementaire d'ailleurs indésirable. M. de Rully allait reprendre sa lecture et la baronne sa broderie, que, depuis la veille, elle avançait de deux points à l'heure, quand la porte s'ouvrit et qu'une voix chérie lança un cri triomphal :

— Mamy!

La baronne, tremblante, eut à peine le temps de se lever que déjà Rosette se suspendait à son cou.

— Mamy, c'est moi! Mamy,... et vous aussi, Monsieur, voulez-vous encore une fois recueillir la pauvre Rosette?

— Ma chérie! que se passe-t-il?

— Oh! Mamy, si vous saviez! C'est parrain qui m'a sauvée.

Le docteur, resté dans l'ombre de la portière pour regarder cette scène touchante, s'avança.

— Je ne comprends absolument rien, dit le baron en lui tendant la main. Est-ce un vaudeville?

Mais le docteur restait grave :

— Un vaudeville, en tout cas, bien triste et aussi misérable que celui qui osa l'imaginer.

— Que voulez-vous dire? clamèrent en même temps M. et M^{me} de Rully.

On sentait que le docteur voulait cingler quelqu'un des mots qu'il allait prononcer :

— Tout était faux de ce que cet homme vous a dit hier. Il n'avait pas d'ailleurs les pièces d'identité nécessaires pour accomplir cet acte de reconnaissance, et il a profité de votre confiance, Monsieur le baron.

— Alors, demanda vivement la baronne, Rosette n'est pas sa fille?

— Dieu en soit loué, Madame! Rosette est seulement la victime d'un bandit que, seule, la pitié pour sa mère m'empêche de livrer à la justice.

— Qui? dit assez rudement le baron qu'un soupçon effleurait.

Et le docteur lança le nom avec la haine et la colère dont il frémissait encore :

— Fred Mabyle!

Le baron reçut le choc en pleine face, mais songea aussitôt qu'il devait faire bonne contenance pour ne pas paraître atteint de la coquinerie de ce jeune parent dont il avait toujours excusé les fredaines, et qui, aujourd'hui, le couvrait de ridicule.

— C'est incroyable, dit-il. Docteur, êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez?

— Je n'agis jamais sans preuve, Monsieur, et j'ai sur moi de quoi le faire arrêter sur l'heure. Mais, je vous le répète, par pitié pour sa malheureuse mère, je l'ai mis d'une autre façon hors de nuire. Pour Rosette aussi, je ne veux pas porter plainte...

— Vous avez bien fait, dit le baron, un peu gêné. Il vaut certes mieux que tout ceci s'arrange entre nous, et si vous êtes de mon avis — la chose n'a pas dû beaucoup transpirer depuis hier, — nous dirons à ceux qui pourtant la savent qu'elle n'était qu'une erreur bien vite reconnue.

— Oui, acquiesça la baronne, c'est préférable à

tout point de vue. Les de Marsat sont seuls à le savoir, vous le leur avez dit hier soir.

— A eux, on ne peut cacher la vérité, dit le docteur; ils sont à la hauteur d'un secret... Quant à la garde-barrière, je m'en charge. Car il serait bien regrettable que, dans la commune, on sût que M. le Maire s'est fait rouler par un gamin.

Dire ce que furent, pour la baronne et sa pupille, les jours qui suivirent ce retour inespéré ne serait pas chose facile, mais ces deux cœurs qui se valaient en jouirent pleinement, presque religieusement.

— Mamy, disait Rosette, nous ne pourrions plus nous quitter, n'est-ce pas ?

— Non, ma chérie, tu le dis. Et comme je m'en veux, si tu savais, de n'avoir rien flairé, de n'avoir pas compris que cet homme mentait. Et moi qui le plaignais, qui n'osais même pas lui proposer un marché, seule chose pourtant qui importait pour lui. Oh ! les misérables !

— Mamy, il était impossible de ne pas le croire : il donnait de telles preuves ! Et voyez combien, au contraire, vous avez bien fait de ne lui rien proposer...

— Pourquoi ?

— Mais parce que, à l'heure actuelle, nous n'aurions aucune preuve de leur mensonge, et que, pour tout le monde, je serais et resterais la fille de ces gens qui, pour de l'or, m'auraient vendue. Oh ! ce Fred ! que lui ai-je donc fait, et comment put-il ourdir contre moi un tel complot !

— C'est un monstre, ... le mot n'est pas trop fort. Sa pauvre mère n'a pas fini de pleurer... Mais n'en parlons plus, ma chérie, tu as déjà trop souffert, et allons jusqu'au *Moulinois*.

— Ils ont su aussitôt ? ... demanda Rosette en rougissant.

— Et ils sont venus immédiatement m'apporter leur sympathie, me sachant bien malheureuse. Ils étaient très émus eux-mêmes, car on t'aime au *Moulinois* comme aux *Aigles*.

— On y fut toujours si bon pour moi ! Mais s'ils pouvaient tous savoir quel bonheur est le mien d'être encore Rosette, et... seulement Rosette ! Mamy, c'est mal, peut-être, ce que je vais vous dire : eh bien ! j'ai peur maintenant de retrouver

les miens... La vérité est peut-être pis encore...!

— Non, je n'y croirai jamais. Et puis ne pensons qu'au court présent, car bien peu de mois nous séparent de ton adoption (1).

La reconnaissance de Rosette passa dans ses yeux :

— Mamy!... bien-aimée Mamy! Pourrai-je jamais vous dire à quel point je vous aime!

— Chérie,... je le sais bien, va! Mais, allons, en route pour le *Moulinois*!

Le cœur de Rosette bondissait de joie dans sa poitrine. Oh! rentrer dans la demeure de Bruno d'où vingt-quatre heures durant elle s'était volontairement bannie!...

— Madame descend tout de suite, dit la femme de chambre; mais, comme il fait un peu frais, Madame prendra le thé dans le petit salon.

— C'est bien, Francine; ne nous annoncez pas, nous voulons surprendre...

Discrète, Francine se retira, et elles furent bien vite à la porte vitrée qui séparait le petit salon du hall. Et que virent-elles? Un homme assis, appuyé sur un guéridon, la tête enfouie dans ses bras repliés, dans la position des enfants qui s'endorment à table. C'était Bruno, accouru, entre deux trains, pour connaître plus amplement, et dans tous ses détails, l'horrible chose qui ruinait à jamais son bonheur. Et il était là, broyé, anéanti, profitant de cet instant de solitude pour laisser libre cours à sa douleur, car il venait d'user ses nerfs en écoutant sa mère lui raconter la scène de la veille, telle qu'elle la tenait de la baronne elle-même. Rien, en lui, n'avait transpiré du déchirement de son âme, et bien qu'il se soit montré affectueusement désolé, pour la baronne comme pour Rosette, d'un changement de vie aussi décevant qu'inattendu, M^{me} de Marsat ne se doutait pas que chacune de ses paroles lacérait le cœur de son enfant. C'est ainsi que, des lèvres maternelles, Bruno avait appris les derniers mots adressés à lui par Rosette : « Vous lui direz seulement que Rosette est morte. » Il avait reçu, impassible en apparence, ce significatif et atroce adieu; mais aussitôt sa mère, appelée au dehors, sortie de la pièce, il avait laissé saigner son cœur et pleurer ses yeux.

(1) L'adoptant doit avoir quarante ans.

Comme la veille, Rosette, triomphante, lança un cri d'allégresse :

— Bruno!

Il se leva tout d'une pièce, les mains en avant.

— Eh bien! dit la baronne, voilà ce qui s'appelle surprendre son monde! Ma parole, tu dormais!

— Presque... Je... j'ai très peu dormi cette nuit.

— Ça se voit.

Rosette, indiciblement émue, restait silencieuse, sachant trop qu'elle était la cause de cette grande douleur cachée et jouissant pourtant, au fond d'elle-même, de cette unique pensée : « Comme il m'aime! »

Enfin, Bruno se ressaisit et dit en essayant de sourire :

— Je ne m'attendais pas à te revoir aujourd'hui.

— Elle nous a tous surpris, et, Dieu soit béni, Bruno, elle nous restera.

Il levait sur elles, tour à tour, son regard resté malgré lui douloureux; alors, Rosette, avec le charme et la grâce qui étaient en elle, dit doucement :

— Rien n'est changé, Bruno... Je suis encore Rosette.

— Alors,... qu'est-ce à dire?

M^{me} de Marsat entraît :

— Oh! quelle surprise! Rosette déjà revenue près de nous! C'est gentil...

— Et revenue pour longtemps, j'espère, Madame...

Prestement, elles racontèrent l'affreuse machination, l'intuition du docteur, son intervention spontanée et fructueuse qui délivrait Rosette et mettait à sa merci ce misérable Fred, bandit manqué de grands chemins.

— Et vous allez, dit Bruno hors de lui, le laisser libre après cela?

— Le baron — pas fier du tout, entre nous — et le docteur sont partis ce matin, après avoir donné rendez-vous à M. Mabyle et à Fred à Envermeu, et vous savez que le docteur n'est pas homme à reculer. Il exigera ce qu'il a décidé.

— En attendant que je lui casse la figure, à ce Fred maudit!

— Non, Bruno; aie, comme nous, pitié de sa pauvre mère...

— Taisons-nous... : la voici.

C'était en effet M^{me} Mabye, le visage bouleversé, qui, d'une voix étranglée par les larmes, raconta le coup de tête de son fils.

— Engagé...! et pour les colonies! Oh! c'est affreux!

— Non, pas affreux, chère amie, dit doucement M^{me} de Marsat, mais salulaire, au contraire, pour lui.

— Vous aussi! Le docteur ose me dire que c'est ce que mon pauvre enfant aura fait de mieux dans sa vie. Ah! quel vide autour de moi! Au moins, Bruno, promettez-moi de le recommander;... vous devez bien avoir, où qu'il aille, quelque camarade de promotion?

— Je... je chercherai.

— Je vous en prie... Car vous savez, au fond, c'est un très bon enfant, incapable de faire du mal à une mouche!...

M^{me} de Marsat regarda l'heure :

— Servez-nous le thé, mes petits... Bruno, tu es vraiment forcé de reprendre le train de six heures?

— Absolument; je n'avais que quelques heures à moi, et encore les dois-je à la complaisance d'un camarade.

— Les regrettes-tu, ces heures? demanda très bas Rosette, tout en lui passant les tasses. Oh! Bruno, si cela avait été vrai! C'en était fini de nous... Et pourtant, si un jour prochain...

— Tais-toi,... tais-toi; j'ai trop souffert déjà.

Alors, ils continuèrent leur service, se disant seulement à voix basse, chaque fois qu'ils se rencontraient : « Ma Rosette bien-aimée! » « Mon Bruno chéri! » Et cela avait chaque fois, pour eux, la saveur d'une nouveauté... Mais l'heure du départ arriva.

— Vous n'oubliez pas Fred, n'est-ce pas, Bruno? implora M^{me} Mabye.

— Certes non, affirma Bruno sincère.

— Je ne te reconduis pas jusqu'à la grille, mon enfant, dit M^{me} de Marsat; j'ai eu froid, tout à l'heure.

— Non, je vous en prie... Embrassez mon père et dites-lui combien j'ai regretté son absence.

— Oui, mon petit; mais va, il est tard... L'auto est là, je pense?

— Oui, dit Rosette, et, moi, j'y vais, jusqu'à la grille.

Ce dont Bruno profita pour, en passant dans le vestibule assombri, lui voler un baiser.

— Tu ne pleures plus, mon Bruno?

— Non;... et, vois-tu,... ou Rosette ou Titine, je t'adore.

Quelque temps encore après cette alerte, la vie coula bien douce et pleine d'heureux rêves aux *Aigles* comme au *Moulinois*. Outre que Bruno avait une permission de vingt-quatre heures chaque quinzaine, il s'échappait quelquefois en semaine entre deux trains. Puis la baronne, pour la première fois après bien des années, parla d'aller passer deux mois à Paris. Ne fallait-il pas que Rosette connût les beautés de la capitale et profitât un peu des plaisirs qu'elle offre l'hiver? Elle se doutait bien que le projet serait accueilli très joyeusement.

La jeune fille, en effet, se montra follement heureuse de cette décision, et sa joie trouva en Bruno un écho très sincère. Presque tous les jours, soit chez la baronne, soit au théâtre ou chez des amis communs, ils se retrouvaient. Plusieurs fois, un nuage venait bien mettre un peu de noir sur le bleu de leur ciel, mais c'était la vilaine jalousie de Bruno la seule coupable. Car, quoiqu'il fût, au fond, très flatté du succès que remportait Rosette dans le monde parisien, il prit bientôt ombrage du cercle dont elle était le centre. Plusieurs de ses camarades, cependant présentés par lui, n'échappaient pas à sa mauvaise humeur lorsqu'il en parlait avec Rosette qui s'amusait du jeu.

— Mon pauvre Bruno, disait-elle en riant, tu m'épouvantes... Tous les hommes sont menteurs, dangereux, pervers, et tu nous avais présenté tes amis comme des jeunes gens des mieux élevés et presque des saints!

Bruno mordait sa lèvre inférieure et boudait.

— Tu ne dis rien, tu boudes? Parce que tu sais que j'ai raison.

Son mutisme ne pouvait durer bien longtemps.

— Non, tu n'as pas raison;... tu t'amuses à m'affoler.

— Oh! t'affoler! Comme il t'en faut peut...!

— Ah! tu trouves? Hier encore, crois-tu que ça me faisait plaisir de t'entendre — et de te voir, surtout! — chanter ce duo avec ce petit crétin de

de Blanac? Il avait l'air d'un serin, malgré les sourires encourageants que tu lui décochais.

— Que veux-tu, nous étions, lui et moi, dans la note de cette vieille chanson...

— C'est assez idiot, cette rage de faire revivre toutes ces vieilles polissonneries surnoises. Avec ce système-là, on se permet de tout dire... Car il t'a dit quelque chose, après?

— Et tu n'as pas entendu? C'est dommage, le compliment était fort bien tourné...

— Mieux que sa personne, alors...

— Bruno, ne sois pas méchant, ça ne te va pas du tout. Je t'assure que ce pauvre jeune homme pourrait chanter pendant vingt-cinq ans, et moi lui sourire pendant trente, qu'il n'en serait rien de plus entre nous.

— Vrai? bien vrai? Tu n'aimeras jamais que moi?

— Jamais que toi.

— Vois-tu, ma Rosette chérie, j'ai besoin que tu me le redises souvent... J'ai si peur de te perdre!... Tu es trop jolie aussi!

Et, la brouille passée, le serrement de mains de l'adieu n'en était que plus délicieusement prolongé.

La baronne, elle, se réjouissait franchement des sympathies que suscitait Rosette, sans soupçonner que le cœur de la jeune fille était si totalement engagé déjà. L'étroite affection que se portaient les deux femmes se resserrait chaque jour davantage, plus Rosette avançait en âge; la baronne en faisait une amie, presque une confidente, et la jeune fille n'ignorait plus la pauvreté du ménage de Rully en tant qu'amour. Oh! comme elle se promettait de réparer, dans la mesure de ses moyens, l'injustice du sort qui, de cette femme pourtant unique en grâce et en charité, avait fait une isolée de la vie, une épouse sans foyer.

Mais tout à coup, telle la foudre qui brûle, anéantit, la rafale s'abattit sur les *Aigles*, balayant tout sur son passage : beaux projets de reconnaissance et doux rêves d'amour.

Revenues au château, la baronne et Rosette avaient repris leur chère vie de campagne, quand un jour, sur la route, et sans abri possible, elles furent prises par un gros orage suivi d'une pluie diluvienne.

— Nous en serons quittes pour un bon rhume, dit, le soir, la baronne; je le sens déjà qui monte.

— Pour vous j'en ai peur, Mamy; vous aviez tellement chaud! Ce n'est pourtant pas le moment d'être malade... Parrain est parti, maintenant.

— Oui, il y a une heure. Ces dames vont trouver ces quatre jours bien longs.

— Restera-t-il quatre jours?

— Pense donc qu'il lui faut voyager toute la nuit! Et puis, après l'enterrement de son oncle, les affaires chez le notaire, etc., etc... Il ne peut être ici que dans quatre grands jours, et s'il fait vite, encore!

— Le confrère de X... qui le remplace a l'air très bien?

— Oui, mais je n'ai pas la même confiance en lui. Je l'ai vu pour plusieurs malades : il tourne, tergiverse beaucoup, manque de décision.

— Si vous le voulez bien, Mamy, j'irai demain passer l'après-midi avec ces dames, puisque vous allez à Paris? M^{lle} Elise va tant s'ennuyer sans son frère!

— Pauvre fille! Quelle existence, aussi!

— Et croyez-vous que, pour parrain, c'en fut une plus gaie?

— Oh! lui!... c'est un être d'élite tout fait de tendresse et d'abnégation; une âme de choix que Dieu seul peut juger à sa valeur.

— Il leur a tout sacrifié, c'est vrai... Car, enfin, il aurait pu se marier, être heureux comme les autres...

— Il aurait pu..., oui, murmura la baronne, il aurait pu être heureux...

Rosette la regarda :

— Vous dites cela d'étrange façon, Mamy?... Souvent, moi, je me suis demandé si, dans sa jeunesse, il n'y avait pas eu quelque jour triste... Il semble si bien fait pour la famille!

— Je sais, dit la baronne très calme, qu'il y eut, en effet, dans sa vie, un tournant malheureux;... qu'il avait ébauché un très beau roman dont la mort et la ruine de son père, l'infirmité de sa sœur, ont déchiré les dernières pages...

— Et dont il garde certainement un souvenir douloureux?

— Peut-être... Mais, dans le sacerdoce de sa profession, il a trouvé aliment pour dépenser les

trésors de son cœur et, s'il en eut besoin, en apaiser aussi les révoltes... Mais il est tard, ma petite fille, cette course folle m'a fatiguée, et si je veux prendre demain le premier train...

Mais elle ne partit pas; la nuit avait été mauvaise pour elle, le rhume annoncé grossissait, et, son voyage n'étant pas indispensable, elle se rendit à la prière de Rosette qui la conjurait de rester.

— Et vous ne sortirez pas, vous resterez dans votre chambre.

— C'est toi qui commandes ?

— C'est moi ; et je ne vous quitterai pas, pour être sûre d'être obéie.

— Tu devais aller chez M^{lle} Elise.

— Je n'irai pas, vous avant tout, Mamy.

Vers le soir, Rosette constata que la baronne était fiévreuse, avec les pommettes rouges, les mains brûlantes. Elle en fit part au baron qui ne s'inquiétait jamais beaucoup, mais qui, pourtant, trouva comme elle qu'il serait prudent de demander le docteur.

— Non, non, disait M^{me} de Rully; si c'était le nôtre, oui; mais celui-là va passer une heure à nous énumérer toutes les maladies que je pourrais avoir. Attendons à demain, voyons, je me sens bien moi-même !

Mais Rosette se fit si cajoleuse que la baronne céda.

Le docteur de X..., arrivé peu après, ne trouva rien d'inquiétant.

— La grippe, dit-il en s'en allant; le pays en est plein. Ce ne sera rien;... quelques cachets, deux ou trois jours de lit, et il n'y paraîtra plus.

Rosette, rassurée, laissa reposer la malade, que, pourtant, elle ne quitta que sur sa demande formelle; et, dans la nuit, elle revint s'informer.

— Je vais très bien, ma chérie; va dormir toi-même, je t'en prie.

Cependant, vers trois heures du matin, elle se sentit prise d'un malaise, d'une angoisse indéfinissable, et elle prit peur. Elle essaya de se raisonner, de se persuader que la grippe donnait de ces heures de fièvre et de lassitude, et qu'elle ne pouvait y échapper. Mais la respiration qui devenait pénible, l'oppression qui augmentait, lui faisaient craindre autre chose, et elle voulut faire face au danger. Mon Dieu ! si elle allait mourir ? Qui

sait ! Dieu ne nous a dit ni le jour ni l'heure... Oh ! non, ce serait trop affreux de partir sans avoir assuré le sort de Rosette, sans que la chère enfant pût porter le nom qu'elle voulait lui donner. « Mon Dieu ! laissez-moi vivre ! » Elle répétait cette prière tout comme autrefois, à la mort de son pauvre petit, elle disait : « Mon Dieu ! prenez-moi ! » Elle sentait battre démesurément ses artères et se demanda s'il ne serait pas plus prudent d'appeler pour demander du secours. Puis une idée lui vint : prendre un cachet et ne réveiller personne. L'effet du précédent était passé ; il fallait en reprendre un autre, et voilà tout, ce qu'elle fit, la boîte étant à portée de sa main.

Alors, peu à peu, elle sentit un calme bienfaisant l'envahir ; mais, s'il apaisait son être physique, son angoisse morale demeurerait, et la même question se posait devant ses yeux agrandis par la fièvre : « Que deviendrait Rosette si tu mourais demain ? » Elle ne résista plus et pensa que, devrait-elle là user ses dernières forces, il lui fallait écrire ses suprêmes volontés, assurer au moins l'avenir matériel de Rosette. Et, sa fortune, elle va la lui laisser à peu près toute. Mais, cette richesse, ne sera-t-elle pas funeste à l'isolée que deviendrait la jeune fille privée de sa mère adoptive ? A tout cela, il faut parer, et si, demain, elle doit rire de sa terreur, tant mieux !

Elle se leva, grelottante, prit dans son bureau trois feuilles de papier, trois enveloppes, son stylo, et se recoucha, sentant bien qu'elle n'aurait pas la force d'écrire hors de son lit. S'arrêtant dix, vingt, trente fois, s'accordant, en se remettant sur le dos, quelques minutes de répit, puis reprenant courageusement la phrase inachevée, la vaillante femme arriva à écrire les trois lettres décisives... Maintenant, les adresses... Oh ! il est temps, elle n'en peut plus... « Maître Sylvestre, notaire à Dieppe... » « Docteur Baray... » Puis la troisième, enfin : « Pour ma Rosette bien-aimée. A lire seulement le jour de ses vingt ans... » Encore un effort pour les cacheter, puis elle les met toutes trois dans son buvard, le referme, le pose en évidence sur sa table de chevet,... en cas... ! Car c'est demain le jour de M. le Curé ; c'est à lui qu'elle confiera les trois missives... Maintenant, elle est plus tranquille, et si telle est la volonté de Dieu de la rap-

peler à Lui...! Pourtant, comme il lui restait à faire, et comme la vie de Rosette va changer! Adoptée, elle pouvait épouser Bruno..., car, à Paris, elle a bien compris de quelle affection ces deux enfants s'aimaient. Sans nom, c'est une impossibilité; Bruno le savait bien, et Rosette aussi, et c'est seulement depuis qu'ils connaissent le projet d'adoption qu'ils ont laissé parler leur cœur... Tout cet édifice de bonheur qui croulerait d'un seul coup! C'est qu'alors, telle ne serait pas la volonté de Dieu; et la malade s'apaise en relisant par la pensée ce qu'elle vient d'écrire au docteur... Ah! lui! toujours lui! Quand son cœur de jeune fille connut l'amour : lui; quand son cœur de femme qui a pleuré, qui a souffert, va s'éteindre : lui. Elle sait qu'il accomplira ce qu'elle demande, qu'elle peut compter sur lui; mais pourtant comme elle voudrait le revoir, cet ami fidèle, pour lui confier de vive voix sa Rosette, ou, mieux : leur Rosette chérie! Mais il est loin et ne reviendra que le surlendemain...

Cependant, plus le jour approche, mieux elle se sent;... comme elle a bien fait de ne réveiller personne!... Dès qu'elle se relèvera, dans quelques jours sûrement, elle refera chez le notaire son testament;... c'est lui qui lui avait conseillé d'attendre l'adoption; c'est imprudent... Elle ira aussi à Paris presser M^e Honoré... Ah! qu'elle a hâte que tout soit réglé! Elle ne voudrait pas revivre une autre nuit d'inquiétude comme celle-ci!...

Il ne fait que petit jour quand Rosette, tourmentée, vient à pas de loup voir si sa chère malade dort.

— Je vais mieux, ma chérie.

Rosette reconnaît à peine la voix...

— Vous avez dormi, Mamy?

— Pas toute la nuit... Mais pourquoi déjà levée?

— Pour vous voir plus vite...; je vais vous donner votre cachet.

— Je l'ai pris; cela m'a calmée.

— Si vous saviez, Mamy, combien je voudrais que parrain fût ici!

— Moi aussi... Mais, rassure-toi, quand il reviendra, je ne penserai plus à rien; je te le répète : je me sens mieux; je vais même dormir un peu. Embrasse-moi, chérie. Et surtout, après la messe, dis bien à M. le Curé qu'il peut venir comme à

l'habitude; c'est toi qui feras les honneurs de la table.

— Je puis vraiment vous quitter pour la messe, Mamy?

— Je le veux, ma chérie,... et je vais dormir.

Mais quand, une heure après, Rosette revint, la baronne ne la reconnut pas... Pas plus qu'elle ne reconnut le baron appelé par la jeune fille affolée. Il mit cela sur le compte des cachets renouvelés trop tôt, mais, néanmoins, fit demander le docteur.

Après auscultation, celui-ci, effrayé des progrès de la congestion, dut avouer que l'état s'était aggravé avec une rapidité déconcertante et qu'il désirait l'avis d'un confrère.

Dès cet instant, Rosette perdit tout espoir.

On manda un docteur de Dieppe qui arriva aussitôt et dont le diagnostic fut formel : la baronne était perdue.

Elle ne reprit d'ailleurs pas connaissance, et si elle parlait encore, c'était à des êtres imaginaires qu'elle croyait voir près d'elle. C'est ainsi qu'elle appelait son enfant : « Christian,... mon cher petit, mon petit ange... » Le voyait-elle vraiment? Dieu envoyait-Il son petit serviteur chercher l'âme de sa mère? Alors que nous échappent les formes du réel, les âmes de ceux qui nous ont aimés reviennent-elles flotter autour de nous pour nous aider au terrible passage? Mystère à ajouter à tant d'autres.

Rosette restait à genoux près du lit, gardant dans ses mains celle de la baronne, la portant à tout moment à ses lèvres et répétant, suppliante :

— Mamy, entendez-moi... Mamy! Mamy tant aimée!

Vers la fin du jour, M. le Curé apporta l'Extrême-Onction, et comme si la malade n'attendait que ce suprême viatique, elle rendit aussitôt sa belle âme à Dieu.

Le baron, atterré, ne pouvait croire à cette mort foudroyante, et il en était si désespéré que, pour la première fois, il embrassa Rosette que les sanglots soulevaient.

Tout le village, on peut dire, vint saluer la dépouille mortelle de cette femme de bien à qui, dans un ordre ou dans l'autre, tous devaient, car son cœur et sa bourse étaient ouverts à tous. Ro-

sette, avec une pieuse et infinie coquetterie, l'avait parée de fleurs et revêtue de sa dernière robe de bal. On l'eût prise ainsi pour une morte de vingt ans.

Le docteur arriva comme on allait la mettre en bière; il joignit les mains comme devant les saintes qu'on prie, contemplant douloureusement les traits si beaux encore de celle qu'il avait aimée d'un si pur et fidèle amour.

Et tout comme la sœur de Lazare à Jésus, Rosette, désespérée, disait :

— Parrain! oh! parrain! si vous aviez été là, elle vivrait encore!

Elle pleurait, appuyée contre lui, brisée de douleur, de rage impuissante contre l'heure qui s'avancait... Ah! ce visage si joli, si fin, si bon, qui bientôt va disparaître à jamais, voilé par le suaire, muré par l'étroit cercueil!

— Oh! Mamy! Mamy!!!

Déjà on entend sur le gravier des allées le pas des hommes qui viennent faire l'horrible besogne...

— Le baron? demanda le docteur.

— Il est à Envermeu pour le convoi; il lui a dit adieu avant de partir. Il n'a jamais pu, paraît-il, assister à pareille chose,... et il savait que, moi, je serais là.

— Je reste avec toi.

La vieille femme de chambre de la baronne vint aussi réclamer sa place.

— Oui, venez, ma bonne Florence... Elle vous aimait aussi.

Puis Rosette ouvrit le bureau de la morte et en retira un tout petit coffret de nacre incrusté d'or.

— Que fais-tu? dit le docteur.

— Mamy, bien des fois, m'a montré ce tout petit coffret, ce vrai bijou que j'admirais toujours, et disait : « Il contient, sais-tu, mes plus chers souvenirs, ceux que je veux, avec moi, emporter. Quand je mourrai, tu l'ouvriras; tu mettras ce qu'il contient entre mes mains, avec mon chapelet, et tu le garderas,... dernier souvenir de ta Mamy. »

— C'est vrai, dit Florence; M^{me} la baronne me le disait encore il y a bien peu de temps : « Le coffret pour Mademoiselle, mais ce qu'il contient avec moi; n'est-ce pas, Florence? » Et, moi, je disais : « Ce n'est pas sur une vieille comme moi que Madame la baronne peut compter. » Elle disait :

« Qu'en sait-on ! » Pour moi, elle avait l'idée qu'elle mourrait jeune... Ah ! pauvre Madame !

— Aidez-moi, parrain, dit Rosette dont les doigts tremblants n'arrivaient pas à faire jouer la clef minuscule. Oh ! ces hommes qui montent !...

Du coffret ouvert, Rosette retira trois objets : une toute petite miniature, portrait d'homme.

— Son père, dit le docteur.

Puis une boucle de cheveux blonds entre deux verres cerclés d'or.

— De son enfant, murmura encore le docteur.

Rosette, maintenant, tenait dans sa main le dernier objet : une petite oriflamme de soie bleue, jaunie par le temps, mais où se lisaient encore très bien ces mots écrits par la morte : « Rome. — Séville ? »

— Souvenir de son père, sans doute, dit Rosette ; elle l'aimait tant !

Mais le docteur ne répondit pas ; il n'avait plus de voix...

Maintenant, tout est fini : la baronne repose depuis le matin dans le petit cimetière qui entoure l'église des Aigles, où les Dauray de Grandfeuille d'Omont ont une sépulture vieille de quatre siècles.

Seule dans la grande salle à manger, Rosette attend le baron qui s'entretient avec M^e Sylvestre dans la pièce à côté. Elle ne sait seulement plus si elle est encore capable de penser à quelque chose de stable, car la journée a été si effroyable que tout repasse en son cerveau meurtri comme les images brouillées d'un cinéma d'occasion.

Ce qu'elle sait bien, cependant, c'est qu'elle a perdu la meilleure des mères, la plus tendre des amies : c'est qu'elle est seule désormais dans la vie ; c'est qu'elle reste l'enfant du hasard, et que son beau rêve d'amour est à jamais brisé. Pour s'en convaincre, il suffisait, ce matin, de voir le visage de Bruno... Lui aussi sait bien que la morte a tout emporté, et que leur cher amour gît avec elle au fond d'un cercueil.

Pourtant, Rosette n'a plus les révoltes de la veille ; sa foi l'incline sous la main de Dieu, et elle s'en remet à Lui de ce qu'il adviendra d'elle. Car elle ne sait même pas de quoi sera fait demain...

Ce matin, le cœur en morceaux devant cette

tombe ouverte, elle disait au docteur : « Je n'ai plus que vous au monde. » Et ce soir, seule dans cette grande pièce assombrie, elle comprend mieux encore combien elle disait vrai. Seule, toute seule... ! D'où vient-elle ? Qui est-elle ? Ah ! combien, privée de la tendresse toujours en éveil de sa Mamy, ce mystère devenait plus angoissant encore !

Le baron rentrait, la cherchait des yeux dans l'ombre :

— Tu n'y vois plus...

— Je pensais;... je ne m'apercevais pas que le jour baisse; je vais sonner pour le dîner.

— Si tu veux. Ah ! ma pauvre Rosette, qui nous eût dit il y a seulement quatre jours... !

L'un en face de l'autre, ils mangent du bout des dents, en échangeant quelques remarques sur la cérémonie et les assistants; on sent que le chagrin du baron s'est trouvé allégé du rôle en vue qui fut le sien toute la journée. Le défilé d'une bonne partie du « faubourg », les condoléances attristées de ceux qui le pensaient désespéré, les réflexions que suscitait son veuvage, tout cela l'avait assez occupé pour rendre ce jour très supportable. Rien en lui, d'ailleurs, ne pouvait s'incruster très profondément, et sa nature égoïste ne devait guère souffrir d'un malheur qui le laissait libre de jouir de la vie à sa guise et sans frein.

Plusieurs fois, pendant le dîner, alors que Rosette avait les yeux pensivement fixés ailleurs, il la regarda à la dérobée, semblant hésiter à lui parler. Enfin, comme elle allait se retirer, il lui dit :

— M^e Sylvestre, naturellement, ne sait rien encore des dispositions qu'a pu prendre M^{me} de Rully en vue de sa succession... Il viendra demain, et nous chercherons ensemble quelque indication dans ses papiers... Et, à ce propos, connaîtrais-tu, par hasard, l'adresse d'une de ses cousines, très éloignée, c'est vrai, mais qu'il faut quand même prévenir... : M^{me} de Saury ? Elle en parlait assez souvent, et je n'ai même pas pu lui envoyer un faire-part...

— Je ne me souviens plus très bien. C'est dans le Dauphiné, je crois... Mais Mamy avait dans la pochette de son buvard une liste d'adresses pour ses correspondances habituelles. Voulez-vous que j'aille vous la chercher, Monsieur ?

— S'il te plaît,... et dès demain je m'excuserai.

Il la suivit singulièrement des yeux et parut l'attendre avec anxiété. Elle revint, le visage bouleversé :

— Oh ! Monsieur ! voyez,... voyez ce que je viens de trouver dans son buvard... Alors, elle s'est vue mourir !

Tremblante, et tout en larmes, elle posa devant lui les deux lettres qu'elle tenait à la main, et le baron les prit, semblant aussi étonné qu'elle. Quand, au bout d'un bon moment, la crise de larmes de Rosette fut un peu calmée, il essaya de dire :

— Il y a longtemps, peut-être, qu'elles sont écrites...

— Elle ne les aurait pas laissées là... Elle se servait tous les jours de son buvard ; il était ouvert à tous... Non, je vous le dis, elle s'est sentie mal, elle a souffert sans le dire,... elle savait ! Et ces lettres sont le dernier cri de son âme. Quand j'aurai vingt ans ! Des mois encore sans rien savoir... !

— Mais celle adressée au docteur ne fixe pas de date ; on la lui remettra demain même, et, par lui, nous saurons. C'est assez curieux, et... il n'y avait que ces deux lettres ?

— Que cela, et la liste que vous désiriez.

La lettre entre les mains, Rosette, silencieuse, dévorait des yeux la chère écriture toute tremblée par les affres de la mort, pendant que le baron la regardait encore d'étrange façon.

— Tu dois être fatiguée, dit-il. Tu as assumé une grosse charge aujourd'hui, et tu t'es montrée, je dois te le dire et t'en remercier, une maîtresse de maison accomplie ;... mais il faut maintenant te reposer... Et, moi, j'y vais aussi, d'ailleurs...

Ils se quittèrent dans le hall comme à l'habitude, et Rosette regagna sa chambre où n'entrerait plus celle qui l'y avait amenée un jour, pauvre chose sans pensée, paquet tombé en route, que son noble et charitable cœur avait ramassé.

Le lendemain matin, au moment où le baron allait se rendre chez le docteur, celui-ci arrivait au château.

— J'allais chez vous, docteur.

Il le fit entrer dans le petit salon où la baronne recevait les intimes, et le docteur, avec cette douloureuse certitude qu'il ne la reverrait jamais plus,

assise là, dans cet immense fauteuil au dossier armorié, où sa sveltesse semblait se perdre, et avec, sur les lèvres, ce sourire plein de charme qui accueillait de façon unique, sentit son cœur se serrer à tel point qu'il ne savait plus par quels mots débiter l'entretien, pour expliquer sa visite matinale. Ah! quel trouble en lui depuis deux jours! Depuis qu'une lumière éclairait sa vie..., triste lumière, pourtant, qui n'avait pu briller qu'après de chers yeux éteints.

— Monsieur, dit-il enfin, vous vous doutez que je viens au sujet de Rosette?

— Un peu. Je comptais moi-même vous en parler, mais vous devez comprendre la délicatesse du sujet et l'embarras de ma situation?

— Jusqu'à un certain point. Mais je pense que nous nous entendrons très bien.

— Alors, parlez, docteur, et je verrai si nous pouvons nous mettre d'accord.

— Je vous dirai premièrement que, en tant que parrain, je me reconnais, au point de vue religieux, un certain droit sur Rosette.

— Parfaitement.

— D'un autre côté, c'est à vous qu'elle a été confiée par l'autorité civile. Il nous faut donc bien nous entendre à ce sujet, afin que, agissant tous deux loyalement, nous n'ayons, ni l'un ni l'autre, un regret dans l'avenir.

Le baron, à ces mots, parut gêné; mais le docteur continua :

— Mon plus cher désir serait que Rosette vînt habiter chez moi, où ma mère et ma sœur l'attendent, cœur et bras ouverts.

— Aurait-ce été, à votre avis, docteur, celui de ma femme?

— Je crois sincèrement que M^{me} de Rully aurait vu pour vous la presque impossibilité d'abriter Rosette encore bien longtemps... Vous êtes trop jeune encore pour vous imposer, sans vous gêner, des charges de paternité.

— Mais vous-même, docteur?

— Oh! moi, ce n'est pas la même chose... Moi..., je ne sais seulement plus si j'ai jamais été jeune et si je le suis encore... Nous sommes pourtant à peu près du même âge? Mais, entre ma mère et ma sœur, Rosette n'a pas à s'en occuper.

— Je comprends fort bien que, pour ces dames

Baray comme pour Rosette, la chose serait très souhaitable; mais que pensera-t-on de moi? N'aurai-je pas l'air d'abandonner cette malheureuse enfant, ou plutôt de m'en débarrasser?

— Tout le monde, j'en suis sûr, comprendrait la délicatesse de votre situation et trouverait tout naturel qu'ayant perdu sa marraine, elle revînt à son parrain.

— Oui..., peut-être. Mais je dois encore vous prévenir que, jusqu'ici, nous ignorons tout des dispositions qu'a pu prendre M^{me} de Rully... M^e Sylvestre n'a rien entre les mains.

Le docteur sursauta :

— Pensez-vous, Monsieur, qu'un seul instant j'aie pu m'arrêter à la question d'argent? Faites-moi plus d'honneur, je vous en prie.

Le baron, gêné, s'excusa :

— Vous m'avez mal compris, docteur... Je mettais seulement les choses au point, et en toute loyauté, comme nous en convenions tout à l'heure. Aussi bien, tout ce que nous disons là est vain, mais je devais vous laisser parler... Voici qui va nous mettre d'accord et trancher la question : hier soir, Rosette a trouvé dans le buvard de ma pauvre femme deux lettres d'elle, adressées, l'une à vous...

— A moi?

— Oui, à vous; l'autre à Rosette, mais à lire seulement le jour où elle atteindra ses vingt ans. Sans nul doute, la teneur de cette lettre à vous adressée doit décider du sort de Rosette, car vous comme moi, n'est-ce pas, ne saurions aller contre les dernières volontés de celle qui l'aima tant. J'ai toute confiance en vous.

A ce moment, le valet de chambre annonça M^e Sylvestre, et, comme le docteur se retirait, le baron dit au notaire :

— Ma pauvre femme a laissé deux lettres qu'hier seulement nous avons trouvées.

— Et rien à mon adresse, à moi? Non? C'est étrange,... étrange. Nous allons chercher ensemble;... mais si, docteur, vous avez une indication quelconque, je compte sur vous.

Le docteur affirma d'un signe de tête et dit au baron que, dans n'importe quel cas, il reviendrait un peu plus tard, ayant aussi besoin de voir Rosette.

Et il partit, emportant son précieux dépôt.

Lorsque, quelques heures plus tard, il revint au château, il avait les traits tirés, les yeux rougis... Que contenait donc la lettre qu'il venait de lire? Tant de choses, en quelques lignes, qu'il en était encore bouleversé.

Le baron, qui s'était attardé avec le notaire, achevait de prendre le café avec Rosette.

— Je m'excuse, dit le docteur.

— Du tout, c'est nous qui sommes en retard.

Rosette, toute pâle dans sa robe noire montante, semblait avoir, en un jour, vieilli de plusieurs années. Elle sourit tristement, avança un siège; elle ne pouvait parler, tant son chagrin l'étreignait, et le docteur comprenait si bien son état d'âme qu'il trouvait inutiles et bien puérils aussi les mots de réconfort qu'il aurait pu lui dire. Le baron, le premier, rompit le silence :

— Nous avons fait ce matin, avec M^e Sylvestre, bien triste besogne... et infructueuse aussi, car nous n'avons rien trouvé pouvant nous servir.

Et comme le notaire, le docteur, lui aussi, dit lentement :

— C'est étrange.

— Auriez-vous quelques précisions à nous apporter, docteur? Ah! quel soulagement ce serait!

— Je n'avais pas qualité pour apprendre de M^{me} de Rully ce qui regarda seul un notaire. Cependant, dans la lettre que vous m'avez remise ce matin, elle parle de deux autres lettres que ses forces défaillantes l'ont obligée d'écourter, ce qui, avec la mienne, fait trois... Et vous n'en avez trouvé que deux?

— Deux. Tu es bien sûre, Rosette, qu'il n'y en avait que deux?

— Certaine. D'ailleurs, si, par mégarde, j'en avais laissé tomber une, nous l'aurions trouvée ce matin, puisque vous et moi seulement, Monsieur, sommes allés ensemble dans la chambre de Mamy.

— C'est vrai.

— Et personne, vous êtes sûrs, n'y était entré avant vous?

— Personne. Et quand bien même, docteur, cette lettre nous aurait été remise;... elle n'a d'intérêt que pour nous.

— Je vais aller voir encore dans les deux poches



du buvard, dit Rosette. Mais non, je l'aurais vue hier comme les deux autres. Enfin, j'y vais...

— C'est que, dit le docteur quand elle fut partie, M^{me} de Rully m'informe justement qu'elle vient d'assurer, et au delà, l'avenir de Rosette.

— Je m'en doutais bien, et c'est pourquoi tout ceci me semble très mystérieux.

— M^{me} de Rully n'a vu personne à qui elle aurait pu remettre cette lettre?

— Personne, puisque, hélas! quand Rosette est revenue de la messe, elle avait déjà perdu connaissance... Mais, docteur, croyez bien que, sachant le désir de ma femme, je m'arrangerai avec M^e Sylvestre pour que Rosette...

— De cela, Monsieur, je ne veux rien savoir... Je vous demande seulement de me laisser Rosette, puisque c'est à moi, d'ailleurs, que M^{me} de Rully la confie dans sa lettre que je tiens, s'il le désire, à la disposition du notaire.

— Vous plaisantez, docteur; votre parole suffit. Rosette revenait, tenant en main le buvard armorié de la baronne.

— Voyez, dit-elle, rien...; quelques feuilles de papier blanc, deux cartes de visites...

— Il y a vraiment des destinées, dit le baron d'une voix tragique et tremblante, des fatalités...!

— Et quelquefois pis..., dit froidement le docteur.

Et il y eut dans la pièce un silence écrasant...

— Rosette, dit enfin le baron, ton parrain est venu spontanément ce matin déjà, et revient maintenant, fort des dernières volontés de ta marraine qui te confie à lui. Mais je veux que tu saches bien que, si tu quittes mon toit pour le sien, ce n'est pas que je l'aie désiré, et que, en te laissant partir, je ne fais qu'obéir.

Mais Rosette s'est redressée et fait « non » de la tête.

— Quoi?... disent ensemble les deux hommes.

— Je vous remercie de tout mon cœur, parrain, mais je ne puis accepter.

— Et tes raisons?

— Elles sont bien simples : je ne serai pas plus longtemps la « charge » de quelqu'un... J'ai, grâce à celle que je pleurerai toujours, les moyens de me suffire à moi-même. Je sais à Paris une maison de famille — sorte de couvent — où je puis me retirer pour y vivre de mon travail;

je donnerai des leçons de musique et de peinture.

— Non, dit le docteur, tu ne feras pas cela, non seulement parce que je ne le veux pas, mais encore parce que tu obéiras au désir de ta chère morte,... et elle veut que mon foyer soit le tien. Avant même de connaître cette lettre suprême, ma mère et ma sœur préparaient ta chambre. Tu vas venir t'y installer comme l'enfant de la maison, et si tu y es trop malheureuse, eh bien ! quand tu auras vingt et un ans, tu iras, si tu veux, t'enfermer dans ton couvent. Mais, jusque-là, tu es ma proie.

Rosette pleure, et le docteur continue :

— Que crains-tu donc ? Que crois-tu donc que sera ta vie ?

— Je sais que vous chercherez à me la faire très douce, parrain ; mais tant recevoir ! Lorsque Mamy vous a demandé cela...

Elle n'ose achever. Car elle a bien compris que la disparition de la lettre annule les volontés exprimées dans celle du docteur. Mais celui-ci, qui saisit le délicat sentiment de la jeune fille, tend les bras vers elle :

— Rosette ! voici le premier chagrin que tu me fais. Ne suis-je pas plus pour toi, après tant d'années d'affection ?

Alors, elle ne résiste plus, elle se jette dans les bras si magnaniment ouverts et qui sont maintenant le seul refuge, le seul soutien, le seul foyer de Rosette deux fois orpheline.

On ne retrouva pas la lettre... Mais, trois jours après les funérailles de la baronne, d'une Etude de Paris, un télégramme parvint à M^e Sylvestre : « Apprends seulement, par *Echo Paris*, mort baronne Rully. Possède testament 1914. »

M^e Sylvestre courut à Paris, après en avoir averti le baron qui, fébrilement, attendit son retour. Ce fut comme un coup de massue qu'il reçut le soir même : la baronne laissait son immense fortune à différentes œuvres, mais la plus grosse partie restait pour la fondation, au château des *Aigles* même, d'un hôpital pour enfants pauvres et infirmes. Ceci en souvenir de son fils mort dont cette maison devrait prendre le nom. Un codicille laissait seulement à M. de Rully, sa vie durant, une rente de trente mille francs, jugée par elle suffisante pour qu'il vécût honnêtement dans sa

propriété de Sologne, ainsi qu'il en manifestait souvent l'intention.

A défaut d'un écrit plus récent, ce testament prévalut. Trente mille francs de rentes par les temps qui courent, c'était, pour le baron, à peu près la misère.

— Ah ! certes, avoua M^e Sylvestre, c'est bien peu aujourd'hui. Et c'est pourquoi il est si regrettable que cette troisième lettre n'ait pas été écrite, car je puis vous dire quelles étaient, il y a un mois seulement, les intentions formelles de M^{me} de Rully : sa fortune à M^{me} Rosette, avec cependant des dons à plusieurs orphelinats, et pour vous, Monsieur, cent mille francs de rentes votre vie durant.

Peut-être alors le baron eut-il horreur d'un homme qu'il n'estimait déjà plus et qu'avec obsession il revoyait à tout moment du jour et de la nuit... Un homme qui, avec la certitude qu'elle le dépouillait, jetait, dans l'âtre flambant, la lettre d'une morte.

Depuis trois semaines déjà, Rosette est l'enfant choyée de la famille Baray. Elle s'est installée dans la jolie chambre rose et blanche que, suivant les indications du docteur, un tapissier a décorée de façon à peu près identique à celle qu'elle occupait aux *Aigles*.

D'accord avec le baron, le notaire lui avait dit de choisir, parmi les meubles ou bijoux de la baronne, un souvenir à son goût, et elle avait demandé le bureau qu'affectionnait particulièrement M^{me} de Rully, et qui lui servait chaque jour. Que de douces heures passées là ! la baronne accoudée sur ce bureau, suspendant ses comptes ou sa correspondance, et Rosette, en face, brochant ou lisant sur le divan bas... A présent, le bureau est dans la chambre de Rosette, et il lui semble qu'un peu de sa Mamy y est matériellement entré avec lui. A ce meuble deux fois précieux, et par sa valeur intrinsèque et par le souvenir qu'il recèle, le baron a désiré ajouter un bijou, et il a prié M^e Sylvestre d'user de son pouvoir dispensateur. Et c'est ainsi que Rosette a reçu aussi la bague, un très beau solitaire, que portait tous les jours la baronne. Hors ça et les quelques centaines de francs de sa bourse de jeune fille, Rosette ne possède rien.

Quand elle a reparlé de son désir de travailler,

le docteur et ces dames Baray lui ont fermé la bouche; mais elle tient bon, et déjà elle correspond avec une maison d'éditions d'art pour laquelle elle enluminera des missels.

Autant que le lui permet son chagrin, elle est heureuse au milieu de ces trois êtres qui l'aiment et qu'elle aime. Là, vraiment, elle a retrouvé un foyer et s'y sent en parfaite harmonie avec la dernière pensée de la mère qu'elle pleure. Elle n'a pas revu Bruno depuis le jour de l'enterrement, mais à tout moment repasse devant ses yeux, non pas l'élégante silhouette du Bruno des heureux jours de Paris, et qu'elle reconnaissait de si loin, mais l'ombre de ce Bruno-là... Elle le revoit à travers son épais voile de deuil, marchant à côté de son père comme un automate, l'esprit et le cœur ailleurs. Comme les autres, il s'est approché, s'est incliné, a serré sa main, mais, dans ce geste machinal, elle ne l'a pas retrouvé. Il est vrai qu'elle-même, et volontairement, s'est rendue distante, et que sa réserve, à lui, n'était que délicatesse et correction. Aura-t-elle besoin de faire une exécution? Non... Lui, comme elle, sait et comprend que tout est fini pour eux, et ils ne se diront rien. Victimes de la fatalité, ils la subiront en silence. Elle sait qu'elle ne l'oubliera pas et que toujours son cœur sera plein de lui; mais elle sait aussi qu'il ne pourra en être de même pour lui. Bruno, fils unique, se doit à son nom, à sa descendance, ambition bien légitime d'un homme honnête et sain. Alors, un jour viendra où Rosette verra Bruno — elle se demande, pourtant, si cela sera possible! — regarder amoureusement un autre visage, serrer une autre main... Cependant cela adviendra, et elle s'y prépare d'avance, demandant seulement à Dieu de l'aider à cacher sa peine, puisque c'est par sa volonté qu'ils sont désunis.

Mais un autre dieu, « le petit malin », lui souffle à l'oreille les mots prononcés par Bruno : « Ou Rosette ou Titine, je t'adore... » Non,... non, pas cela; elle ne veut plus y penser;... non, c'est fini,... fini.

Elle a reçu M^{me} de Marsat qui, maternelle et bonne, est venue la voir plusieurs fois. Par elle, elle a su que Bruno, pour rendre service à un camarade, avait dû abandonner sa dernière permission, mais qu'on l'attendait dimanche, ou même samedi soir.

Ils se rencontrèrent sur la route, comme Rosette revenait du cimetière; le jour tombait, et toute la campagne autour d'eux semblait en deuil aussi.

— Permits-tu, dit Bruno, que je t'accompagne jusque chez toi? Il va faire nuit bientôt...

— Je ne suis pas peureuse, mais je te remercie et, oui,... si tu veux, marchons ensemble.

— Marcher ensemble!... C'est mon seul rêve, tu le sais bien.

— J'ai eu un mot malheureux;... excuse-moi.

— Pourquoi : malheureux? Qu'as-tu pensé de moi? Que crois-tu donc? Oh! Rosette! as-tu douté de moi?

Allons! l'heure des illusions est passée; celle de la vérité vient de sonner;... c'est à elle d'avoir de la raison pour deux, et elle appelle Mamy à son aide.

— Non, Bruno, dit-elle doucement, non, je n'ai pas douté de toi. Je sais que si je te demandais de tenir tes engagements aujourd'hui même, tu n'hésiterais pas un seul instant. Mais à quoi bon nous leurrer tous les deux plus longtemps? Bruno, tu sais comme moi que la mort de Mamy nous a pour jamais séparés...

Il avait baissé la tête, attendant le coup, mais il se redressa dès qu'elle eut fini de parler.

— Eh bien! non, je n'abdiquerai pas, moi. Ce que tu étais hier, tu l'es encore aujourd'hui.

— Mais savons-nous ce que je puis être demain?

— Tu seras toujours « toi », comprends-tu? Toi que j'aime...

— Avec qui à mes côtés? Ah! je me souviens de cette nuit d'épouvante avec cet homme qui, après tout, pouvait aussi bien être mon père... Non, Bruno, tu ne peux plus, sans briser des chaînes sacrées, donner ton nom à celle qui n'en a pas, à celle qui doit tout à la charité... Tu vois, je mets ma misère à jour devant toi;... tiens-m'en compte et n'insiste pas... Plus tard, tu me remercieras.

— Laisse-moi essayer, tenter près de mon père une démarche franche et loyale...

— Pourquoi faire naître entre vous, si unis jusqu'ici, un différend très pénible dont tu connais d'avance l'issue? Tes parents, tes admirables parents qui ne vivent que par toi, ne le méritent pas. Je te l'avais dit une fois jadis... ; tu dois me

laisser à mon obscurité. Il est probable que c'est bien là mon lot, puisque Dieu n'a pas permis à Mamy de m'en faire sortir... Vois-tu, nous avons bâti sur le sable... Bruno, promets-moi que tu vas chercher à m'oublier,... que tu feras ta vie comme si nous n'avions jamais été que frère et sœur, ce que, hélas ! nous aurions dû rester toujours.

— Ah ! tu en parles à ton aise, toi ! Oublier,... oublier ! Si tu crois cela si facile, c'est que tu ne m'as pas aimé la moitié de ce que je t'aime.

— Oh ! Bruno !

— Alors ? Penses-tu toi-même oublier à volonté ?

Elle dit, la voix plus grave :

— Moi, Bruno, je puis ne pas vouloir oublier, j'en ai le droit ;... je ne me dois à personne. Mais si je savais que, pour n'être plus une entrave dans ta vie, je doive la première...

— Assez, assez ! Tais-toi, tu me rendrais fou...

Ils arrivaient à la maison du docteur.

— Tu n'entres pas ?

— Non.

— Tu m'en veux ? Il fallait pourtant, vois-tu, que ces choses fussent dites pour que nous puissions nous retrouver et nous revoir sans contrainte, comme deux bons camarades.

Elle lui souriait gentiment, essayant d'atténuer les dures paroles que son honnêteté, sa droiture exigeaient impérieusement d'elle. Et lui la fixait d'un regard douloureux qui semblait s'attacher désespérément à ce visage aimé. Elle lui tendit la main :

— Puisque tu ne veux pas entrer, il faut nous quitter... Et c'est promis, Bruno ?

— Non. Laisse-moi tenter et, s'il le faut, lutter.

— Pour rien. Car ce n'est pas seulement avec tes parents qu'il faudrait lutter, mais avec tout. Avec tes principes, d'abord, quoi que tu en dises, avec tes camarades, avec tes chefs, avec tout, enfin.

Il ne répondait pas, sachant trop qu'elle avait raison ; mais il souffrait tant qu'il s'exaspérait de la voir aussi maîtresse d'elle-même pour dire ces mots cruels et tranchants qui décidaient de leur vie.

— C'est bien, dit-il enfin, la voix âpre et sifflante, et si même tu désires ne plus entendre parler de moi... ?

Elle ferma les yeux pour refouler les larmes qu'elle y sentait monter.

— Ne m'accable pas, dit-elle.

Mais il continuait, provocant :

— C'est ta liberté que tu cherches,... ta parole que tu veux reprendre?

A ce propos injuste, elle eut comme un haut-le-corps, mais elle sut encore une fois se contenir, et c'est plus calme et plus grave encore qu'elle répondit :

— Ce n'est pas ma parole que je reprends, Bruno; c'est seulement la tienne que je te rends... On n'épouse pas Rosette, et c'est tout.

Il n'y avait pourtant que dix jours de cela, et Rosette aurait bien juré que des mois déjà s'étaient écoulés depuis qu'entre elle et Bruno tout avait été dit.

De sa peine immense, de sa souffrance intime, rien n'a transpiré au dehors; mais, seule dans le silence de sa jolie chambre rose et blanche, elle a bien pleuré.

Déjà, elle a commencé le travail qu'on lui a envoyé de Paris, et sous son pinceau délicat prennent couleur des scènes de la vie évangélique ou des temps primitifs. La minutie, l'attention qu'il lui faut y apporter, absorbent avantageusement sa pensée, et elle s'y complait. Elle a bien essayé de lire aussi, mais a bientôt repoussé toute lecture profane; elle a trouvé qu'il n'est pas besoin pour elle de connaître le roman des autres. Celui qu'elle vit depuis bientôt dix ans lui suffit...

Aujourd'hui, au déjeuner, le docteur lui a dit que M^{me} de Marsat, reprise de ses rhumatismes et obligée de garder la chambre, s'ennuyait à mourir et qu'elle serait bien heureuse que Rosette, en sa faveur, voulût bien faire infraction aux rigueurs de son deuil en lui rendant une petite visite. Et, dans l'après-midi, le docteur déposa Rosette à la porte du *Moulinois*.

— Que tu es bonne, ma chère petite! Je sais bien qu'une vieille femme comme moi n'est guère une distraction pour toi, déjà si éprouvée; mais je suis si mal à mon aise et... si tourmentée, si tu savais! J'ai comme un pressentiment.

— Mais de quoi, Madame?

— Ah! est-ce qu'on le sait, seulement! Mais, vois-tu, il y a des choses qu'on voit,... qu'on sent venir.

— C'est votre état douloureux, certainement, qui vaut cela à vos nerfs.

— Peut-être. Et j'ai été tellement secouée de la mort de cette pauvre amie!

Elles pleurèrent ensemble.

— Ma pauvre enfant, dit M^{me} de Marsat, que vas-tu penser de moi? Je te fais venir pour augmenter ta peine.

— Au contraire, Madame, vous l'allégez... Les larmes sont si lourdes à garder!

— C'est bien vrai... Mais c'est de toi, de ta nouvelle vie que nous devrions parler; voyons, t'y fais-tu?

— Je serais bien la plus ingrate des créatures s'il en était autrement, car je vis au milieu de trois cœurs d'or. Je voudrais seulement leur être plus utile, mais parrain ne le permet pas.

— Il me disait ce matin que c'était bien contre sa volonté que tu avais pris ce travail de peinture...

— Pour cela, non, je n'ai pas cédé. Et j'ai bien fait, c'est vraiment très intéressant.

— Tu me montreras cela.

— Volontiers. Mais parrain m'a dit que vous souffriez des yeux : voulez-vous que je vous fasse aujourd'hui un peu de lecture?

— Une autre fois... Aujourd'hui, je te le disais, j'ai en moi une angoisse,... un sentiment inexprimable... Ah! tiens, pourquoi te le cacher?... C'est Bruno qui nous inquiète...

— Est-il malade? demanda vivement Rosette.

— Non,... et j'aimerais presque mieux cela. Oh! non, c'est mal ce que je dis là,... et si mon mari m'entendait!... Non, il n'est pas malade, mais nous avons reçu de lui, hier, une lettre singulière et pleine de sous-entendus : les affaires du Maroc se compliquent,... son colonel paraît désireux de voir des volontaires dans son régiment,... il nous expliquera mieux dimanche... Tout cela n'est pas clair pour qui connaît son caractère net, tout d'une pièce,... et combien batailleur aussi!

— Alors, dit Rosette qui avait peur de trop bien comprendre, vous craignez que...?

— Je crains qu'il ne soit engagé déjà. Son père y est parti, mais le retiendra-t-il? Ils sont aussi « militaires » l'un que l'autre!

Elles se turent, chacune laissant sa pensée s'en-

voler vers le même être aimé. Puis M^{me} de Marsat, avide, s'informa :

— A toi qu'il aime comme une sœur, n'a-t-il rien dit de ses projets ?

— Rien... Nous nous sommes très peu vus.

— A-t-il un chagrin qu'il nous aurait caché ? Mais non, je ne vois pas... Ou alors une amourette qui tourne mal et dont il ferait une catastrophe ? Ce ne pourrait être qu'à Paris... ; tu n'as eu vent de rien lors de votre dernier voyage ? Tu peux me le dire ; je serai discrète. Je viens de voir dans l'*Echo de Paris* les fiançailles de la petite de Chardine... : ne serait-ce pas elle que Bruno... ?

— Oh ! sûrement non, Madame. Il y a plusieurs mois déjà que Bruno s'en doutait, car elle épouse un de ses camarades.

— Que veux-tu, je me creuse la tête depuis hier. Ah ! que j'ai hâte de voir revenir son père !

— À quelle heure ?

— Mais dans un instant. Attends-le, je t'en prie ; l'auto te remettra chez toi. Seule, je vais encore me forger un tas d'idées.

Elles essayèrent de parler d'autre chose, mais chacune, l'oreille aux écoutes, croyait à tout moment entendre stopper l'auto.

— Eh bien ? dit la mère, anxieuse, dès que parut M. de Marsat.

— Eh bien ! ma chère amie, malgré les larmes que vous allez verser, moi, je vous dis : je suis fier de mon fils.

— Ah ! n'ajoutez rien ;... j'ai compris... : je savais !

Elle était tout oppressée, et Rosette, non moins émue, s'approcha d'elle :

— Madame... !

— Je vous en prie, dit doucement M. de Marsat, remettez-vous, ma chère amie. Le coup fut dur aussi pour moi, mais le cœur doit se taire quand le devoir commande.

— Il n'était pas forcé ;... il revient à peine de Syrie ! Ce n'était pas à lui de marcher.

— Non, il n'était pas forcé, évidemment ; mais Bruno a pensé que, lorsqu'un chef demande des volontaires, un de Marsat n'a pas le droit de faire la sourde oreille.

— C'est bien lourd à porter, parfois, un nom !

— C'est plus lourd encore quand on n'en a pas, dit tristement Rosette.

M. de Marsat lui sourit :

— Nous avons tous notre croix, ma chère enfant. Mais, en ce qui concerne Bruno, je serais consterné qu'on fit un malheur de ce qui ne peut que nous honorer et favoriser son avenir. Pensez qu'avant trois mois, il passera à l'état-major, aide de camp du général Marin.

« Au moins, pensa Rosette, je ne lui aurai pas porté malheur jusqu'au bout... Mais comme il faut qu'il souffre pour ne pas reculer devant ce coup de tête qu'il sait si douloureux pour sa mère! »

— Voyons, Rosette, dit M. de Marsat, toi qui connais Bruno comme nous, ne le retrouves-tu pas bien là?

— Tout entier... Et je comprends votre fierté, Monsieur.

— Mais pas mes larmes? demanda tristement la mère.

« Ces larmes dont je suis la cause », s'accusait intérieurement Rosette. Alors, elle ne résista pas à l'élan de son cœur qui la poussa presque à genoux près du fauteuil de M^{me} de Marsat :

— Si, Madame; mais vous les verserez seulement quand nous serons seules, voulez-vous? Nous nous comprendrons si bien! Mais je crois, ajouta-t-elle avec son joli sourire triste, que c'est le rôle des femmes de dire au soldat : « Va! » et à elles-mêmes : « Pleure si tu veux, mais cache tes larmes. »

M. de Marsat lui tendit la main :

— C'est bien, Rosette; c'est parler en Française. Je ne sais qui tu épouseras, mais tu es bien faite pour être la femme d'un soldat.

Oh!... l'ironie de ces mots!

Et un soir tout proche, un triste soir, par un triste temps, Bruno est venu, Bruno a dit adieu, Bruno est parti.

Dans le vestibule, en entrant chez le docteur, Bruno s'est croisé avec Rosette qui peut à peine contenir son ardente souffrance à la veille de ce départ qui conduit peut-être son Bruno à la mort; car, de plus en plus, le conflit marocain s'aggrave.

— Oh! Bruno! comment as-tu fait cela! dit-elle.

— Pour t'obéir... « On n'épouse pas Rosette, et

c'est tout », m'as-tu dit, et c'était ton dernier mot. Seulement, comme on ne peut pas oublier Rosette, ... on est toujours libre d'aller se faire tuer. C'est tout.

On entendait les pas traînants et le bruit des béquilles de M^{lle} Elise... D'ailleurs Rosette, angoissée, n'aurait pu dire un mot.

— Comme c'est gentil à vous, monsieur Bruno, de venir nous dire au revoir ! Nous allons bien prier pour vous. Alors, encore deux ans d'absence ? C'est bien dur pour votre mère, mais la vie d'un soldat... ! M. votre père, lui, supporte mieux ça, naturellement.

Les pauvres dames pouvaient parler longtemps ainsi : Bruno n'entendait pas... Il répondit pourtant quelques mots au hasard, possédé seulement de cette unique et douloureuse pensée : « Je vois peut-être Rosette pour la dernière fois. » Et il veut s'emplir le cœur et les yeux de son image chérie.

Quand il prend congé, il baise avec ferveur la petite main glacée, ... et, comme il l'avait dit tout à l'heure, c'est tout...

Le traintrain de la vie de province continue pour Rosette; les jours s'ajoutent aux jours, faisant très proche maintenant son vingtième anniversaire qui lui permettra de lire la lettre de sa Mamy qu'elle pleure comme au premier instant. Ses journées sont réglées comme un papier à musique, car, d'obligations mondaines, elle n'en a plus, avec son deuil, d'abord, et ensuite parce qu'elle comprend bien que, sans la baronne, elle n'est plus rien pour les indifférents. Sauf ses fréquentes visites à M^{me} de Marsat qui l'en a suppliée, et ses petites tournées de charité, Rosette passe tout son temps près de ces dames Baray, pinceau ou aiguille à la main, causant gentiment des choses insignifiantes où se complait l'infirme, mais aspirant toujours au retour du docteur. Avec lui seulement, son esprit cultivé retrouve aliment, se détend, et son parrain lui sait gré des efforts constants qu'elle doit faire tout le jour pour s'intéresser aux propos oiseux de sa pauvre sœur qu'il aime tendrement, mais dont, depuis son terrible accident, il sait la pâleur intellectuelle.

Depuis quelque temps, Rosette remarque que son parrain a changé; assez souvent, elle l'a surpris

les yeux fixés sur elle, et comme pleins d'anxiété. Plusieurs fois aussi, en lui parlant de la hâte qu'elle avait de lire ce message d'outre-tombe, elle l'a vu pâlir et détourner son regard, comme cherchant à se dérober. Sait-il donc ce qu'elle contient, cette lettre ? Et ce qu'elle dicte, est-il donc si difficile de l'accomplir ? Puis elle se rassure... Que peut-on lui demander de plus ? Elle aimait Mamy, elle est morte ; elle aimait Bruno, il est parti ; elle l'a donné... Et, comme elle n'a plus rien à espérer, elle n'a plus guère à craindre non plus. Son seul espoir, sa constante prière, c'est que Bruno revienne vivant, et, pour achever le sacrifice, elle ajoute : « Qu'il m'oublie et puisse être heureux. » Pour elle, elle ne demande pas l'oubli ; elle sait qu'elle l'aimera toujours, et que les mots d'amour qu'il lui disait dans l'heureux temps resteront les seuls qu'elle devait entendre. Elle suit avidement dans les journaux l'épopée marocaine, et rien ne lui est inconnu de cette partie de l'Afrique du Nord ; elle en connaît la carte à fond et pourrait la refaire les yeux fermés. Elle aspire aux nouvelles de Bruno, et c'est elle, parfois, qui lit à M^{me} de Marsat, souffrant de rhumatismes dans les yeux, les lettres de l'absent. Lettres bizarres, écrites entre deux alertes, parfois gaies, pleines de récits intéressants émaillés de fines remarques dues au tour original de son esprit très personnel ; parfois brèves, et avec une pointe de mélancolie mal dissimulée. De lui, il parle rarement et répond en deux mots aux mille questions dont se préoccupe la sollicitude maternelle.

Une ou deux fois, c'est Rosette qui a écrit pour sa mère, en l'absence de M. de Marsat et le courrier pressant. Bruno a reconnu l'écriture, a prié seulement de remercier la charitable secrétaire. Un jour pourtant, l'unique fois jusqu'ici, il a écrit le nom de Rosette : « Dites, je vous prie, à Rosette, que j'ai rencontré à Marrakech mon camarade Sylvain — elle l'a vu l'hiver dernier à Paris, — engagé d'un coup de tête à la suite d'une grosse déception. Il est gros et gras, gai comme pinson, et courtise la fille d'un consul. Il paraît que le cas n'est pas rare et que, mieux encore que l'absence et le temps, le soleil d'Afrique est un grand guérisseur. » Seule, Rosette a compris ce que cette dernière phrase contient de doute et d'ironie : « il

paraît », disait Bruno. Lui n'est pas guéri encore ; pourtant il cherche à lui faire pressentir que cela ne tardera pas. Alors, pour ne pas le revoir à son retour, ne devrait-elle pas, honnêtement, s'effacer plus complètement, quitter le pays, sa terre natale, à lui, où tout le ramènera toujours ? Elle, après tout, qu'est-elle ? Un oiseau de hasard et de passage...

C'est aujourd'hui que Rosette à vingt ans. M^e Sylvestre est venu lui-même lui remettre la lettre tant attendue, en présence du docteur. Et quand, tout à l'heure, celui-ci a quitté la jeune fille, il lui a dit, visiblement ému :

— Tu vas donc connaître la dernière pensée de celle qui, pendant près de dix ans, fut ta mère... Cependant, comprends bien que ce qu'elle exprime n'est qu'un désir, un conseil, et non une volonté.

Il a souri un peu tristement, lui a tendu seulement la main, au lieu de l'embrasser comme il en avait l'habitude. Elle l'a regardé, un peu étonnée, mais, dans sa hâte de lire sa lettre, s'est enfuie sans faire de réflexion. Et le docteur s'en va, l'œil inquiet, le dos pesant comme un homme dont la destinée va se jouer... Dans son cerveau, la lettre de la baronne à lui destinée s'est tellement imprimée, il l'a relue tant de fois qu'il la sait par cœur, et, en ce moment, pourtant, il la relit encore. Et voici ce qu'elle disait :

Bien près de la mort, peut-être, c'est à vous que vont mes dernières pensées, c'est à vous que je veux confier l'enfant qui me fut si chère. A cette heure dernière où les mots n'ont plus que la valeur du souvenir, je voudrais pouvoir vider mon cœur et vous dire tout ce qu'il a contenu de tristesse ; mais je dois abréger : je viens d'écrire deux autres lettres, et je n'en puis plus. Puisse Dieu me laisser terminer celle-ci ! Ah ! mon ami, mon fidèle ami, la destinée, en ne nous permettant pas d'être heureux l'un par l'autre, a fait de ma vie une pitoyable erreur ; de la vôtre, un triste isolement, et, cela, c'était l'irréparable. Une joie très pure, dans la suite, est venue luire comme une douce lumière sur nos deux mornes existences : Rosette. Sur elle, vous et moi avons déversé le trop-plein de nos cœurs gonflés de tendresse inutilisée ; elle devint pour moi ma raison de vivre, et, pour nous deux, celle de notre joie. Ce que j'avais rêvé pour elle, vous le savez ; mais Dieu ne l'a pas voulu, et j'ai l'immense chagrin, en mon-

rant, de la laisser dans l'obscurité où je l'ai prise. Quel sera son avenir? Qui, dans le monde où je l'ai placée, osera l'épouser? Pécuniairement, je viens, en quelques lignes, d'assurer, et au delà, son avenir : Rosette sera très riche, mais son étrange situation ne s'en trouvera pas modifiée : elle restera l'enfant du mystère. Dans ce monde d'aujourd'hui, léger, jonisseur et souvent sans scrupules, cette fortune ne lui sera-t-elle pas funeste? De quel aigrefin pourrait devenir la proie cette petite créature de tendresse et de droiture qu'est Rosette! Un seul être au monde, tout en la méritant, peut être assez généreux pour lui donner son cœur et son nom sans jamais lui parler de son passé... Et cet être d'élite, mon ami, c'est vous. C'est à vous que je donne Rosette, ma fille de l'esprit, mon reflet.

Vous l'aimiez comme une fille, direz-vous? Non, mon ami; à votre insu, vous l'aimez d'amour. Elle a comblé en vous le vide de votre âme : enfant, vous l'aimiez en père; femme, vous l'aimerez en époux.

Votre âge? Vous avez quarante ans et n'en paraissiez pas trente; vous avez en vous toute la jeunesse qui n'a pu fleurir et qui ne demande qu'à s'épanouir.

Vous vous demanderez encore si elle n'a pas déjà fait un autre rêve? Hélas! qui de nous n'en fait pas...! Peut-être, à Paris, cet hiver, une ébauche d'idylle dont, après moi, il ne peut rien demeurer.

Aimez-la donc sans scrupule, et dites-vous bien, ô mon fidèle ami, que cette dernière et douce pensée est la joie suprême d'un cœur à qui vous fûtes bien cher.

Puis, en post-scriptum, elle avait ajouté :

Rosette ne lira la lettre que je viens de lui écrire que le jour de ses vingt ans. Elle décidera alors de son sort; mais, jusque-là, je désire ardemment que ces dames Baray et vous lui ouvriez votre porte, et à tous les trois : merci!

Lorsque, au lendemain de la mort de la baronne, il avait lu pour la première fois ces lignes affolantes, le docteur avait tressauté comme devant un obstacle subit qu'on ne saurait franchir. Puis, peu à peu, au contact journalier de Rosette, avec la vie en commun, ayant sans cesse sous les yeux son visage douloureux, apprenant d'elle, par des allusions involontairement échappées, qu'elle souffrait plus encore qu'avant de son étrange situation, il s'était habitué à l'idée qu'il pourrait, en effet, lui donner le bonheur. Si Rosette était entrée en possession de la fortune de la baronne, il eût beaucoup hésité, voire même reculé, peut-être, à sa

tisfaire le vœu de la morte. Mais Rosette dépouillée de tout devenait plus accessible à sa délicatesse.

Pourtant, bien que le désirant, il appréhende le « tout à l'heure », quand il va rentrer à la maison. Que doit penser Rosette? Quel visage lui trouvera-t-il? Oh! comme il va bien lui souligner toutes les objections qu'elle est en droit de faire! A ce cœur de vingt ans, il veut éviter de douloureux retours... Le voilà qui a fini sa dernière visite, et dans dix minutes il sera chez lui... Il se prépare à l'émotion du revoir... Elle aura les yeux rouges, sûrement, mais ce ne sera pas une preuve que le projet lui est odieux, car, ce matin déjà, quand elle eut en main la lettre devenue sa propriété, mais dont elle ne connaissait pas encore la teneur, elle avait les yeux pleins de larmes.

Bientôt, au tournant de la rue, il aperçoit sa maison où, si Dieu le permet, il peut fonder un foyer... Dans le jardin, Rosette l'attend; il lui sait gré d'avoir compris qu'ils devaient se revoir sans témoins. Elle est émue et gênée aussi, mais, des deux, c'est tout de même elle la plus brave.

— Parrain, dit-elle, saviez-vous?

— Oui;... depuis sa mort.

— Et...?

— J'attendais,... comme j'attendrai encore, car il te faut du temps pour bien réfléchir.

— Je crains, parrain, que ce que vous demande Mamy ne soit pour vous un trop grand sacrifice...

— Ah! petite fille! quel mot prononces-tu là! C'est toi qui le fais, si tu m'acceptes tel que je suis,... avec ma condition modeste et mes quarante ans tout proches...

— Ne changez pas les rôles, parrain; je considère que c'est vous qui donnez et moi qui reçois. J'étais sans asile : vous m'avez ouvert votre porte; sans nom : vous ne craignez pas de m'offrir le vôtre. Comment le pourrais-je oublier!

— Ah! voilà justement ce que je craignais. Ne parle pas, ne parle jamais de reconnaissance, Rosette; il ne faut en rien la faire entrer dans la réponse que je ne te demande pas aujourd'hui...

— C'est ce que je voulais moi-même vous prier de m'accorder : un peu de temps seulement pour... m'habituer à l'idée que...

— Que...?

— Que je devrai vous aimer autrement...

M^{me} Baray, à la fenêtre, les apercevant, les appela :
— Voyons, mes enfants, le rôti sera comme de la savate!...

— Voilà, mère, voilà...

Et, en franchissant le seuil du vestibule, le docteur dit à la hâte :

— Tu réfléchiras sérieusement, Rosette, et tu prendras conseil de M. le Curé, du notaire; c'est nécessaire, et, cela, je l'exige.

Elle fit signe qu'il serait obéi, et ils passèrent dans la salle à manger où les attendaient les deux femmes, sans se douter qu'à l'instant même se jouaient deux destinées.

Rosette n'a pas été longue à donner sa réponse. Outre qu'avant même d'ouvrir cette lettre suprême elle s'était juré d'y obéir aveuglément, elle s'accrocha à cette solution inattendue qui mettrait fin, pour Bruno et pour elle, à leur douloureuse erreur. Elle a seulement demandé au docteur de respecter ces pénibles mois de deuil, ce qu'il désirait aussi, et ils convinrent de tenir secrètes encore des fiançailles nées d'une mort aussi récente.

— C'est bien en toute liberté, n'est-ce pas, Rosette? a demandé le docteur. Tu ne t'y crois pas obligée?

— C'est en toute liberté, parrain.

— N'as-tu pas de regrets? Tu avais, je l'ai ouï dire, ébauché un autre rêve...

— J'avais bâti sur le sable;... il n'en reste rien.

Tout à l'émotion de l'heure, il ne s'aperçut pas que la voix de Rosette, pour dire ces mots tranchants, avait faibli un peu... Il lui tendit les deux mains, elle y mit les siennes, disant, douce et gentille :

— Je suis votre fiancée.

Il la baisa au front avec une ferveur presque religieuse, comme un homme qui, ayant tout perdu, vient de retrouver tout. Mais elle se souvenait d'un autre baiser,... un jour,... dans le hall du *Mou-linois*...

— Si vous y consentez, parrain, dit-elle, je n'aurai pas d'autre bague de fiançailles que celle de Mamy... Ainsi, entre nous, son souvenir sera tangible aussi, et ce me sera une douceur. Je la porterai désormais tous les jours ici.

Ainsi, pour tous, et même pour M^{me} et M^{lle} Ba-

ray, leur accord demeure secret, et rien ne paraît changé dans la maison. Pourtant, quelqu'un y souffre en silence, et c'est la pauvre petite fiancée. Mon Dieu, comme il est facile de se croire à la hauteur du sacrifice et difficile de s'y maintenir ! Rosette en fait chaque jour davantage la triste expérience. Elle a cru sincèrement, en mettant entre Bruno et elle un tel engagement, s'affranchir et l'affranchir. Et voilà qu'au contraire, loin d'en être libérée, le souvenir de l'absent la poursuit, l'obsède, l'accable. Jusqu'alors, y songeant sans contrainte, elle ne s'était pas rendu compte qu'il était son unique pensée et que tout, ou à peu près, l'y ramenait malgré elle. Mais à présent qu'engagée avec un autre, elle lui doit d'éloigner ce trop cher souvenir, elle reste épouvantée de son impuissance. Ah ! Bruno avait raison : on n'oublie pas comme on le veut... Pourtant, elle y travaille avec toute sa droiture et la conscience de la parole donnée, mais bien en vain. Sans cesse, entre son fiancé et elle, passe l'image de Bruno, tantôt ironique et dédaigneux, tantôt triste et lamentable comme un spectre. Elle se raccroche alors à l'idée que, lorsque Bruno saura tout, elle s'en trouvera comme allégée. Car deux raisons l'ont poussée invinciblement à faire ce qu'elle a fait : la première, sa tendresse pour celle qu'elle appellera toujours sa mère, et le respect, l'obéissance à ses dernières volontés ; la seconde, et non la moins impérieuse, sa conviction qu'en mettant entre eux l'irréparable, c'est le bonheur de Bruno qu'elle assure pour l'avenir. Quand, dans deux ans, il reviendra, Rosette, devenue M^{me} Baray, ne sera plus rien pour lui. Alors Bruno, guéri de son premier amour, en verra reflourir un autre et poursuivra sa brillante carrière sans savoir jamais que, dans le silence de son obscurité, la pauvre Rosette lui a fait le plus douloureux des sacrifices. Ses fiançailles avec le docteur seront officielles dans trois mois ; mais, pour faire aboutir son plan, elle se confiera à M^{me} de Marsat afin que Bruno en soit averti le plus tôt possible. Après, oui, elle le sent, elle se trouvera libérée et soulagée d'un grand poids. Mais chaque fois qu'arrivée au *Moulinois* avec la ferme intention de parler, elle veut en ouvrir la bouche, quelque chose d'indéfinissable, une force obscure, mais irrésistible, a clos

ses lèvres... Et elle revient, ramenant avec elle son secret plus lourd que jamais.

Le docteur ne peut rien savoir de tout cela, car elle a encore assez de force pour, devant lui, paraître heureuse. Et lui l'est tellement ! Pourtant, un soir, il l'a trouvée toute pâle et le lui a dit. Non, ce n'est rien ; elle s'est fatiguée seulement un peu, dans la journée, à faire le rangement de la bibliothèque... Mais cette vie en double partie l'épuise, elle le sent bien, et elle va demander à son fiancé d'avancer les choses. Quand le blessé qui redoute l'opération est amputé, bien qu'il ne soit plus qu'un infirme, il se trouve heureux. Ainsi en sera-t-il d'elle-même quand le fait sera accompli.

Mais le soir même, le docteur, entrant dans le studio qu'elle s'était aménagé, la trouva à demi renversée sur son siège et sans connaissance. Il l'enleva comme une plume et la porta sur son lit, l'appelant, la suppliant :

— Rosette, ma petite bien-aimée, mon enfant chérie !

— Qu'a-t-elle eu ? demanda-t-il à M^{me} Baray qui accourait.

— Je ne sais... Nous étions, elle et moi, bien en train de bavarder quand Elise m'a appelée... Elle riait même parce que j'avais mis mon châle à l'envers, ainsi tu vois...

Déjà Rosette se soulevait et regardait autour d'elle.

— Ah ! je me souviens..., murmura-t-elle.

— Tu te souviens... de quoi ? fit le docteur, anxieux.

— J'ai eu... je... un étourdissement, je crois, et tout a chaviré autour de moi.

Ses traits gardaient encore la rigidité douloureuse de cette demi-mort, et ses yeux, agrandis d'un cercle noir, semblaient voir par delà les murs quelque terrifiante image... Mais sous l'effet stimulant du cordial que lui fit prendre le docteur, elle reprit promptement entière possession d'elle-même et assura que c'était fini, qu'elle se sentait tout à fait bien.

Mais une heure plus tard, quelqu'un, entrant dans sa chambre, l'eût vue, hagarde et désespérée, serrant dans ses doigts crispés le journal du jour et relisant, pour la trentième fois peut-être, les mêmes terribles lignes :

Une colonne française en reconnaissance a été surprise par une embuscade de dissidents. Après une vive riposte du détachement français, l'ennemi a dû fuir, laissant sur le terrain morts et blessés. De notre côté, nous avons eu un mort et trois blessés, dont le lieutenant de Marsat ramené déjà dans le coma à l'ambulance arrière.

Le lendemain, comme une trainée de poudre, se répandit le bruit de la mort de Bruno. Le docteur, trop occupé, n'avait pas toujours le temps de lire le journal, et le plus souvent partait après avoir seulement jeté les yeux sur l'article de fond et les questions politiques. Ce fut donc en rentrant à midi qu'aux trois femmes qui l'attendaient, travaillant et causant comme à leur habitude, il apprit — ou crut apprendre! — la triste nouvelle. M^{me} Baray et sa fille s'exclamaient devant un tel malheur, et Rosette, forcée de cacher son désespoir, n'essaya pas de dissimuler sa peine. Quoi de plus naturel qu'elle pleurât ce bon camarade d'enfance qui se disait un frère? Personne ne pouvait s'en étonner, connaissant le degré d'intimité existant entre les de Marsat et les de Rully.

— Je vais y courir aussitôt mes consultations terminées, dit le docteur. Pauvres gens!

— J'irai, moi aussi, dit Rosette.

Pendant qu'au dedans d'elle-même, une voix lui crie qui la torture : « C'est toi qui les as conduits là;... ce sont tes victimes... »

Elle arriva toute tremblante au *Moulinois*. M^{me} de Marsat est là, seule, l'air égaré, la voix sans timbre, et Rosette se jette dans les bras qu'elle lui tend :

— Bruno! mon Bruno! si beau, si fort, si bon, mon Bruno enfin, ils me l'ont tué!... Tiens,... lis cette dépêche mal transmise et arrivée seulement hier, comme M. de Marsat lisait la terrible chose dans le journal. Oh! quelle horreur, mon Dieu!

Mais Rosette a un cri de joie :

— Blessé gravement... Mais, Madame, il peut vivre!

— Non...; cela, c'est pour préparer la famille... Mais lis les journaux... Dans le coma..., comprends-tu? le coma..., la fin. Oh! mon pauvre petit, tout seul là-bas!

— M. de Marsat...? demande Rosette, surprise de ne pas le voir là.

— Il a couru dès le premier train au Ministère de la Guerre pour... ah! pour savoir quoi! que tout est fini...

Mais elles entendent l'auto qui le ramène, et, tremblantes, clouées sur place, elles n'ont d'yeux que pour la porte qui va s'ouvrir.

Vieilli de dix ans après cette journée de cruelle attente, M. de Marsat, dès le seuil, lance deux mots seulement : « Il vit! » Et elles les reçoivent avec le même cri.

— Il vit, répéta-t-il. Le ministre, qui voulut me voir, a lui-même demandé par voie spéciale de sûres nouvelles, et voici la réponse par câblogramme : « Repris connaissance après opération satisfaisante. État très grave, mais non désespéré. »

Et Rosette s'en revient, lasse à mourir, mais le cœur et la tête pleins de ces mots lumineux : il vit,... il vit,... il vit!

Le docteur n'avait rien soupçonné et continuait son rêve de bonheur; les forces inutilisées de son être physique, et les espoirs refoulés, étouffés de ses rêves de jeunesse se réveillaient en lui avec une intensité qui lui faisait se demander à lui-même s'il était bien certain qu'il n'eût plus vingt ans. Dans sa douce petite fiancée, il retrouvait chaque jour davantage une ressemblance très marquée avec la chère morte et ne s'en étonnait qu'à demi, car dix ans de vie commune entre deux êtres qui s'aiment, se comprennent, s'imprègnent pour ainsi dire l'un de l'autre, créent non seulement l'affinité des âmes, mais arrivent à leur donner une ressemblance physique, bien que des liens de parenté soient inexistants. C'est ainsi que Rosette avait une façon de sourire, de parler, d'approuver ou d'envoyer un trait d'esprit, tellement identique à celle de la baronne, que le docteur en restait parfois tout remué. Ses gestes avaient la même grâce, comme ses réparties la même finesse, et, en entendant Rosette exprimer tel ou tel sentiment, juger tel ou tel fait, elle lui semblait incarner la morte. « Rosette, mon reflet », avait-elle très justement dit dans cette dernière lettre... Ah! sa Rosette deux fois chère, de quelle double tendresse l'aime-t-il! Si elle lui a loyalement demandé du temps pour s'habituer à l'idée de « l'aimer autrement », cela ne prouve

que la droiture de son esprit et de son cœur, et il attend dans une douce quiétude. Si à son œil de praticien n'échappent pas certaines pâleurs, certaines expressions tristes de son visage, il en accuse seulement son récent et profond chagrin.

Comment, d'ailleurs, eût-il soupçonné la vérité? Rosette est restée aussi maîtresse d'elle-même à l'annonce de la mort de Bruno qu'à celle de sa guérison. Et si parfois encore il songe malgré lui que Rosette, elle aussi, a un jour entendu la « voix tendre », il relit les lignes écrites par la baronne : « Cet hiver, à Paris, une ébauche d'idylle dont, après moi, il ne peut rien demeurer. » Puis, c'est Rosette elle-même lui avouant : « J'avais bâti sur le sable;... il n'en reste rien. » Et sa loyauté, vis-à-vis de ce jeune cœur, se rassure aussitôt. « A Paris », donc Bruno n'est pas en cause.

Aussi est-ce sans défiance aucune qu'il lance un soir en rentrant :

— Grosse surprise et grande joie au *Moulinois*...
Le lieutenant vient d'arriver.

— Bruno est là!

C'est comme un cri qui jaillit de Rosette, mais ces dames Baray, tout aussi vite, le répètent avec elle.

— Oui, continue le docteur, il les a surpris à trois heures. On m'a fait guetter sur la route pour que je le voie aussitôt. Il n'est pas brillant.

— Est-il encore en danger? demande M^{me} Baray.

— Peut-être...

— Qu'était, au juste, sa blessure, parrain?

— Une balle dans le ventre, une autre au poulmon. Ah! il a eu de la chance, il s'en fallait de peu!

— Guérira-t-il complètement?

— Je ne l'ai pas examiné à fond; il est trop fatigué. Il assure qu'il était très bien en partant...

— Est-il très changé? s'informe la bonne Elise.

— A peine reconnaissable.

Bruno, alité par prudence, avait fait une très bonne traversée et revenait tout heureux de la joie qu'il allait donner autour de lui. Et puis il est bien difficile à un cœur de vingt-six ans de ne pas rêver!... Qui sait? Son père, qui s'est vu à deux doigts d'une vieillesse isolée, n'a-t-il pu, devant le néant des choses d'ici-bas, perdre de ses

préjugés ? Sa mère, elle, lui serait bientôt acquise ; de cela il est sûr. Rosette lui avait dit encore : « C'est avec tout que tu devrais lutter, aussi bien avec tes chefs et tes camarades qu'avec tes propres principes. » Eh bien ! c'est un saut à faire, voilà tout. On en parlerait quelque temps, voire même seulement quelques jours, jusqu'à ce qu'un autre « scandale » vînt effacer celui-là et le précipiter dans le royaume des oublis. Cela se voit tous les jours et ne serait pas nouveau.

D'abord, il lui faudra vaincre la résistance de Rosette ; mais si son père consentait à faire lui-même les premiers pas... ? Comme les flots qui le bercent dans son étroite couchette, lui berce aussi son rêve. Ah ! tenir encore sa Rosette enlacée comme un jour sous la tonnelle ! Lui dire encore qu'il l'adore, qu'il n'a jamais pu l'oublier un seul jour, pas même une seule minute, et que la distance qu'il avait mise entre eux n'avait servi à rien pour lui !

Il s'était parfois, au début de sa campagne, reproché ce coup de tête — et d'orgueil — qui avait fait pleurer sa mère. Cependant, à présent que, depuis ses blessures, il possédait la joie d'avoir utilement servi son pays, il ne pouvait rien regretter. « Nous sommes menés, pensait-il, oui, nous sommes menés par la main de Dieu, n'en déplaise à ceux qui le nient. Quand nous ne pouvons nous échapper à nous-même comme je l'ai fait, c'est par son ordre mystérieux, mais immuable. »

Ah ! ce retour, de quelle splendeur peut-il éclairer son rêve !

Il a plus hâte d'arriver à mesure qu'il avance, et déjà il jouit de la surprise qu'il va faire et des visages émus de ses parents qui lui sont deux fois plus chers depuis qu'il les a fait pleurer.

Du paquebot, il a sauté, deux heures après, dans l'express Marseille-Paris, où il partage avec un autre officier en convalescence un wagon-lit retenu pour eux. A Lyon, dans la nuit, l'officier est descendu ; un autre est remonté ; mais Bruno, qui veut dormir, attendra le jour pour faire ses politesses, et c'est seulement près de Melun, dernière station avant Paris, que se réveillent les deux jeunes gens.

— Comment, c'est vous, de Marsat !

— Et vous, d'Humery !

— Ah! ça, par exemple, c'est fantastique! Il faut dire que vous ne me paraissiez pas, cette nuit, disposé à lier connaissance... J'ai vu seulement des cheveux noirs émerger d'une couverture; cela ne suffit pas pour reconnaître un homme. Mais je suis bien heureux de vous revoir et de vous féliciter, de Marsat;... vous avez honoré le régiment.

— Oh! n'exagérez pas...

— Si, si, parfaitement, je sais tout;... j'ai vu, il y a une huitaine, le colonel Salvy qui en revient. Et tout à fait remis? Ça n'a pas été rigolo, hein?

— Pas tout à fait...

— Et quoi, au juste?

— Ventre et poumon...; d'où laparotomie d'abord, extraction de la balle au poumon après.

— Sale blague.

— Mais, vous le voyez, dame Nature, avec laquelle je ne me suis jamais brouillé, s'est montrée bonne fille... Et j'ai eu aussi, et surtout, un excellent chirurgien.

— Sapristi, déjà Fontainebleau! Dans huit minutes, Melun. Oh! je suis furieux de ne pas vous avoir reconnu plus tôt!

— Moi aussi. Bonne garnison, Melun?

— Pays délicieux, avec la forêt de Fontainebleau à sa porte, mais surtout par sa proximité avec Paris, et pour un fiancé...

— Bah!

— Ce n'est pas encore officiel; mais quand on revient de si loin on a le droit de tout savoir.

— Vous êtes très gentil... Et la fiancée est un ange, naturellement?

— Vous l'avez dit... Non, ne blaguez pas, Marsat; quand ça vous arrivera, vous en serez tout surpris vous-même, vous verrez... Moi, j'en suis fou.

— Je vous félicite à mon tour, d'Humery, et bien sincèrement. C'est pour bientôt?

— Quelques mois encore. Nous nous sommes connus seulement à Paris cet hiver, et ce fut presque le coup de foudre. Je ne vous dis pas qu'elle soit d'une éclatante beauté, mais elle est extrêmement distinguée, avec un charme assez rare et un sourire, oh! un sourire...!

— Hum! dit Bruno en riant, vous m'avez l'air joliment emballé pour attendre des mois, vous!

— Je suis bien forcé d'attendre le retour de mon frère; vous savez qu'il est dans la marine de l'Etat?

Oh ! sans cela ! Et d'autant plus que j'ai, outre l'impatience du bonheur, celle de la voir sortir de son isolement... Elle a eu jusqu'ici une vie assez triste ; je vous conterai tout cela... Nom d'un chien ! Melun ! plus le temps. J'aurais pourtant voulu... Attendez que je vous montre au moins sa photo...

A la hâte, il tendit son portefeuille ouvert... Et si le lieutenant d'Humery n'avait pas été aussi affairé à plier bagage, il aurait été effrayé du visage devenu livide de son camarade, de ses yeux étrangement fixes, de ses lèvres toutes blanches.

— Délicieuse, dit pourtant Bruno avec effort, en lui rendant le portefeuille ; je vous adresse tous mes compliments.

L'autre, malgré sa précipitation à descendre du train presque en marche, perçut le changement de sa voix :

— Ça ne va pas ? Voulez-vous que je reste ?

— Du tout, merci... C'est le train, en stoppant brusquement, qui m'a chaviré... Je ne suis pas très solide encore.

— Alors, au revoir, Marsat ; à bientôt, sans doute, et toujours vôtre.

Ils eurent à peine le temps de se serrer la main que déjà le train s'ébranlait.

Alors Bruno, resté seul, s'affala sur sa couchette, enfouissant sa tête sous la couverture pour étouffer ses cris de douleur et de rage :

— Oh ! Rosette, Rosette ! perfide et déloyale Rosette !

Comment Bruno, conduit bien plus par l'instinct que par la volonté, s'est-il traîné jusqu'au *Moulinois* ? Il n'en sait rien. Pourtant il y est arrivé et y retrouve l'air natal que là-bas, dans la brousse, sous le brûlant soleil africain, il aurait donné dix ans de sa vie pour respirer une heure. Mais, de tout ce qu'il avait follement rêvé de revoir, rien ne l'émeut ; tout lui semble avoir diminué de valeur, et il se demande s'il ne faut pas parfois plus de courage pour vivre que pour mourir. Non pas qu'il songe au suicide : sa foi religieuse et sa tendresse pour ses parents lui interdisent de s'y arrêter, ne fût-ce qu'un instant ; mais il est las d'avance des jours, des mois, des années... A moins que... Le chirurgien lui a dit en le quittant : « Pas de fatigues ni d'émotions trop vives avant cicatri-

sation complète du poumon. » Or, après le « coup » de Melun et avant d'arriver à Paris, il avait déjà teinté un mouchoir de sang. A Dieu vat ! C'est de là, peut-être, que viendra la délivrance.

Là-bas, au Maroc, il s'était lié avec un sous-lieutenant encore tout éploré de la mort de sa fiancée, enlevée en quelques jours d'une grippe infectieuse, et il se rappelle les crises de désespoir de ce jeune homme, et ses efforts, à lui, pour le soustraire à ce déchirant et parfois inquiétant chagrin. Et maintenant Bruno se dit que sa peine, à lui, est mille fois moins supportable. Rosette morte, il l'aurait pleurée sans cesser de la chérir ; il aurait attendu, fidèle à son souvenir, le suprême rendez-vous. Mais Rosette piétinant ses serments, Rosette profitant du changement de sa situation pour l'évincer, lui, l'ami de toujours, voilà qui n'était pas supportable. Quand il lui avait offert de lutter, elle s'y était fermement opposée, et pourtant, elle avait consenti à ce que d'Humery luttât, car, à lui aussi, on a dû faire des objections. Il est vrai que, n'ayant plus ses parents, il prend seul ses décisions. Mais pour lui aussi il y a les préjugés mondains et l'opinion de ses chefs et de ses camarades. Eh bien ! il a passé par-dessus, voilà tout, et, pour l'amour de lui, Rosette a cédé. Ah ! fragilité des affections humaines, vanité des choses d'ici-bas !

Mais, à son tour, et pour une légitime revanche, ne peut-il aussi, lui, faire sa vie d'un autre côté et ne pas donner à l'infidèle la joie — toutes les femmes sont cruelles — de se voir aimée malgré tout ? Pour rien au monde, il ne lui fera de reproches, oh ! non, pas cela, pas s'abaisser ainsi ! Au contraire, il sera gai, paraîtra n'avoir rien retenu du passé. Pauvre Bruno ! il comptait avec l'orgueil, mais sa loyauté remontait bien vite à la surface. Offrir son nom à une pure jeune fille qui, elle, serait sincère et l'aimerait, alors qu'il aurait le cœur plein d'une autre ! Non, pas ce désaveu de lui-même. Oh ! il sait bien que c'est là monnaie courante au temps présent ; mais, Dieu merci, il y a encore des hommes pour qui le respect d'eux-mêmes n'est pas un vain mot, et il est de ceux-là. Non, il attendra sa guérison, celle de son cœur si douloureux pour l'instant, tantôt balotté par l'orgueil ou l'amour, tantôt par la rancune ou la clémence. Est-ce que d'autres aussi n'ont

pas eu de ces grandes amours, des amours qui, devant être éternelles, n'ont eu que la durée des roses ! Ils se sont guéris, pourtant, ceux-là ! Ici, Bruno s'arrête, parce que la vie lui semble alors si décevante qu'il se demande si elle vaut la peine d'être vécue ou, tout au moins, regrettée quand on la perd. Ah ! sans ses parents, comme il en ferait bon marché, de la vie ! Il connaît maintenant les bons endroits où l'on peut mourir utilement en servant son pays.

Voici déjà trois jours que, revenu au *Moulinois*, il ressasse ce tumulte de pensées du matin au soir et du soir au matin, car il ne dort guère, le pauvre Bruno. Outre son désarroi moral, ses misères physiques ne sont pas finies ; le crachement de sang de Melun n'a pas arrangé les choses. Le docteur, qui l'a examiné à fond, n'a pas caché que de grands ménagements sont à prendre. Certes, la guérison peut être espérée, mais il faut l'aider, et le sujet ne semble pas d'une docilité remarquable. Mais la mère est là qui veille :

— Soyez sans crainte, docteur ; malade, il est redevenu un tout petit que je saurai bien faire obéir.

Bruno sourit, et, honteux au fond de lui-même de répondre si mal à cette absolue tendresse maternelle, consent à se laisser dorloter. « Pauvre maman, je lui dois bien ça ! »

Un matin, M^{me} de Marsat dit au docteur :

— Comment se fait-il que nous n'ayons pas encore vu Rosette ? Est-elle souffrante ? Non ? Alors, elle nous oublie ? Pourtant, un peu de jeunesse ferait du bien, ici. Elle m'a été d'un si grand secours, la chère petite ! Si dévouée, si prévenante, si patiente aussi pour l'insupportable rabâcheuse que j'étais devenue !

Bruno serre les mâchoires et ne dit pas un mot.

— Non, Madame, répond tranquillement le docteur, Rosette n'est pas oublieuse, soyez-en certaine, mais elle attend probablement votre permission et... la mienne. Elle sait que je n'aime pas qu'on fatigue mes malades.

— Oh ! mais Rosette ne peut être une fatigue pour Bruno ; elle est de la maison. N'est-ce pas, chéri ?

— Evidemment... Mais je ne sais si la vue et la société d'un garçon grincheux, crachant et tous-

sant au fond d'un grand fauteuil, sont choses bien alléchantes pour une fille de son âge...?

— Rosette n'a pas d'âge pour des amis qui souffrent, dit encore le docteur avec une sorte de ferveur; elle n'est que douceur et charité.

« Et perfidie », pense Bruno sans le dire.

— Aussi, nous l'attendons; vous le lui direz, n'est-ce pas, docteur?

— Comptez sur moi, Madame, et je crois pouvoir dire : comptez sur elle.

Et, le docteur parti, Bruno demande négligemment, car il s'étonne que personne encore ne lui ait soufflé mot des fiançailles de Rosette :

— Alors, Rosette est toujours chez les Baray?

— Toujours. Où veux-tu qu'elle aille, la pauvre enfant?

— Il n'est pas question de mariage pour elle?

— Pas que je sache.

— Pourtant, cet hiver, à Paris, elle était assez entourée...

— Avec la baronne derrière elle, oui, naturellement ; mais maintenant, sans passé, sans fortune...

— Elle est jolie...

— Ça n'a pas cours en banque...

— Si celui qui l'aimerait possédait pour deux?

— C'est plutôt rare à l'heure actuelle, et comme, d'un autre côté, elle ne saurait épouser n'importe qui...!

Bruno a ce qu'il voulait : personne ne sait. Ah! d'Humery garde moins bien qu'elle un secret... Viendra-t-elle cet après-midi? D'avance, il s'étudie, se compose un visage; il sera gai, reprendra les propos badins, les innocentes taquineries de jadis. Pour rien au monde, il ne faut lui laisser soupçonner qu'il l'aime encore. Ah! non, pas cette inutile humiliation. Mais comme son cœur bat quand, vers quatre heures, M^{me} de Marsat, assise près de la fenêtre, lui annonce gaiement :

— Ah! voilà Rosette. Je suis sûre que tu vas être content de la revoir. C'est gentil, elle ne s'est pas fait attendre.

Rosette n'est pas moins émue que Bruno, et c'est toute tremblante qu'elle monte l'escalier.

« A peine reconnaissable », a dit son parrain, Mon Dieu, il ne faut pas se trahir... Mais Bruno coupe court à son embarras, car, dès qu'il l'aper-

çoit — oh ! si jolie encore sous ce deuil sévère ! — il lui dit en riant :

— Avance, si tu n'as pas peur des revenants.

— J'ai trop prié pour le revoir ici, Bruno, pour avoir peur de ce revenant-là !

— Tu es vraiment trop bonne.

Déjà, il sent que, s'il ne s'observe pas sévèrement, sa rancœur va remonter en flots d'ironie, et ce, pendant que Rosette se demande si son cœur ne va pas éclater de pitié devant le ravage de ce visage aimé.

Heureusement, M^{me} de Marsat est entre eux.

— Oui, tu peux le dire, ma petite Rosette : avons-nous, ou, plutôt, as-tu prié ! Car, moi, je ne le pouvais plus.

— Et voyez, Madame, que Dieu est bon. Alors, Bruno, te voici presque rétabli ?

— Presque. On me le dit, toujours.

— Quelle confiance ! Tu dois bien le sentir toi-même ?

— Oh ! tu sais, ce sont toujours les sujets intéressés les moins bien informés.

— Oui, je sais, dit-elle en riant. En tout cas, si M. Paradoxe est malade, j'entends qu'il n'est pas mort.

— Ça n'a pas été de sa faute...

Elle ne sait trop comment il faut interpréter ces derniers mots, car l'expression du regard, le ton de la voix sont étranges, quasi douloureux, quasi moqueurs, et achèvent de la dérouter. Lui en veut-il, ou est-il simplement devenu indifférent, parlant pour dire quelque chose et par politesse, comme on le fait les trois quarts du temps pour les visites banales qu'on supporte, mais qu'on ne désire pas ? Elle s'arrête à cette dernière hypothèse et se rappelle à l'appui ce que Bruno lui faisait dire deux mois plus tôt de son camarade Sylvain, guéri de son mal d'amour par le brûlant soleil marocain. Ce camarade auquel il avait donné le premier nom venu, c'était lui... Rosette devrait s'en réjouir, puisque c'est elle qui a voulu ce qui est et que, fiancée elle-même au plus loyal des hommes, tout ce qui n'est pas lui doit disparaître. Mon Dieu ! comme le cœur est parfois rebelle, et qu'il est donc difficile à la volonté la plus honnête de le faire plier à son gré ! Mais de sa peine, à elle, il ne faut pas faire cas : depuis des mois, elle sait

que le bonheur n'est pas fait pour elle et qu'elle doit se contenter de celui qu'elle donnera. Allons, tout est bien ainsi.

Et la conversation ne fait qu'y gagner, car, pour les âmes bien trempées qui savent regarder la douleur en face, le soupçon est quelquefois plus pénible que la certitude.

Rosette questionne Bruno sur le caractère, les mœurs, les coutumes des Marocains; il répond sans nulle gêne, avec sa verve amusante d'antan, et sa mère, qui le retrouve enfin, le regarde, admirative.

— T'es-tu remise à la musique? demande-t-elle soudain à la jeune fille.

— Non, Madame; je n'en ai pas eu le courage encore... sans elle!

Puis se retournant, gracieuse et gentille :

— Mais si cela te fait plaisir, Bruno, veux-tu que je te joue quelque chose?

Sa mère ne le laisse pas répondre :

— Oui,... oui, Rosette; cela fera du bien à lui comme à toi. Il serait regrettable qu'en ne pratiquant plus tu perdisse un aussi joli talent. Tiens, mets-toi bien vite à mon vieux clavecin;... tu aimais tant jouer dessus, autrefois!

— Que veux-tu, Bruno?

— Ce que tu voudras.

Mais dès les premières notes du *Clair de Lune*, dans Werther, Bruno murmura malgré lui :

— Ah! tu te souviens encore...!

— Ce n'est pas tellement lointain, tu sais, dit-elle.

— Oh! si...; c'est le lointain d'un passé qui ne revivra jamais.

Elle ne répondit pas, et les notes continuèrent à pleurer sous ses doigts, en parfaite harmonie avec son intime mélancolie.

— Quel joli jeu tu as! Je te le répète, mon enfant, il faut t'y remettre. Et, certes, tu n'es pas en accord avec ce que penserait ta chère Mamy.

— Vous croyez, Madame?

— J'en suis sûre.

— Alors, je vous obéirai.

Et s'adressant à Bruno :

— Cela t'a fatigué?

Car il avait les yeux fermés et la tête appuyée sur le dossier de son grand fauteuil.

— Non, du tout, et... je te remercie, au contraire.

Comme Rosette allait prendre congé, M^{me} de Marsat voulut la retenir.

— Non, Madame, je vous assure que cela m'est impossible; il me faut être à la poste avant cinq heures; j'ai promis.

— Petite entêtée! Ainsi, malgré ton parrain, tu continues à travailler?

— Mettez-vous un instant à ma place, Madame... Et puis ce travail m'a été et m'est encore d'un grand secours... Avec lui, on oublie un peu, par moment.

Bruno tourne vivement la tête, et son regard est moqueur. Ah! s'il était seul avec elle, se retiendrait-il de lui crier qu'elle n'est plus que fourberie et duplicité?... Travailler? Comment d'Humery le permet-il? Oublier? Certes, la mort de sa mère adoptive lui fut un coup atroce, mais ce n'est pas ce chagrin-là que, d'habitude, on désire oublier... On se complaît, au contraire, au souvenir des morts aimés. Alors, cherche-t-elle à lui faire croire qu'elle a souffert de la rupture imposée par elle? Ah! ce serait un comble! Mais il s'entêtera, il ne lui parlera de rien, ne lui lancera pas la moindre allusion, pas plus aujourd'hui que demain, car il va la voir tous les jours, maintenant, ou plutôt la subir... Il en entend à l'instant même la confirmation :

— Alors, reviens demain, mais pas pour une heure seulement. Apporte ton ouvrage, nous tirerons l'aiguille ensemble avant le thé, et tu nous feras après un peu de musique. Préviens chez toi.

Mais Rosette se réserve :

— Pas demain,... cela m'est impossible; et puis Bruno a besoin de repos...

— Mais de gaieté aussi! Nous t'attendrons après-demain; n'oublie pas ta musique... Et puis vous rappellerez vos vieux souvenirs..., n'est-ce pas, Bruno?

— Mais oui... Ah! oui, ce sera délicieux...

Pendant que, crispé intérieurement, il se dit à lui-même : « Ma pauvre maman! ma pauvre maman...! Quel à-propos! »

Prise entre M^{me} de Marsat, qui la suppliait de les venir voir, et le docteur qui lui conseillait de ne pas le lui refuser, Rosette, abdiquant son intime fierté devant l'attitude hostile de Bruno, s'armait

de courage et prenait à peu près tous les deux ou trois jours le chemin du *Moulinois*. Il lui fallait alors passer devant *les Aigles* où se poursuivaient les travaux, commencés dès le départ de M. de Rully, pour l'installation d'un hôpital, tel que l'avait testé la baronne.

Quelle émotion toujours pour Rosette, devant cette demeure où s'étaient écoulées dix années de son existence avec sa chère Mamy ! Pas une pièce de la maison, pas un coin du parc où, dans son esprit, elle ne retrouve quelque souvenir. Et, bien que cela lui soit pénible de penser qu'elle n'y revivra jamais, elle a hâte de voir les enfants malades y habiter. Car c'est affreux cet aspect d'abandon, avec ces trous noirs que font ces portes et ces fenêtres ouvertes à tout vent ! Toujours, en passant là, elle se signe discrètement, mais pas une fois elle n'a de ressentiment contre celui qui, d'un geste odieux, l'a dépouillée de tout. De cela, elle et son parrain en ont la preuve morale, car ils ont retrouvé, sur le buvard de la baronne, la trace très lisible de l'adresse du notaire...

« Que Dieu lui pardonne ! » a dit seulement Rosette. Et c'était bien plus pour les volontés violées de sa bienfaitrice que pour son propre dénuement.

Souvent, elle rencontre en chemin M. de Marsat qui, très actif, va, çà et là, surveiller ses biens ou quelques travaux agricoles. Toujours aussi courtois que paternel, il fait avec elle un bout de route, lui contant les progrès de la guérison de Bruno depuis sa dernière visite et la remerciant toujours de les aider à lui faire supporter ce temps d'épreuve. Ce tantôt, il lui apprend même que Bruno a décroché son violon et qu'ils vont pouvoir refaire un peu d'ensemble.

— Je reviendrai vers cinq heures, ajoute-t-il. Je tiendrai l'orgue, toi le piano, Bruno le violon... Ah ! que cela va me sembler bon ! A tout à l'heure, donc.

Bruno, dont le retour est connu maintenant, reçoit pas mal de visites, et, de ce fait, les rapports et la conversation entre lui et Rosette s'en trouvent moins guindés. Une pointe d'ironie que, de temps à autre, il ne peut se retenir de lancer et qu'elle feint de ne pas comprendre en est la seule fausse note.

— Je ne te demande pas de tes nouvelles, dit ce

jour-là Rosette; je sais que tu as décroché ton violon, et c'est tellement bon signe...

— Dans quel journal as-tu vu ça?

Elle dit plaisamment :

— Je suis bien trop discrète pour trahir personne.

Après un rire qui sonnait faux, il répliqua vivement :

— Tu devrais bien passer un peu de discrétion à ceux qui n'en ont vraiment pas assez.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire, fit-elle, étonnée.

— Ça ne fait rien,... ça n'a aucune importance.

Mais elle le connaissait trop pour ne pas avoir saisi que c'était encore une flèche à son endroit, et elle n'insista pas. D'ailleurs, un vieil ami de la famille entraît, et la conversation prit un tour général qui soulagea Rosette, car elle trouvait Bruno plus nerveux encore que de coutume. Et cela confirmait ce que le docteur avait dit au déjeuner, c'est-à-dire que, si Bruno était hors de danger au point de vue blessures, il était manifestement sur le chemin de la neurasthénie, ce qui semblait bizarre, avec le caractère gai et énergique qu'on lui connaissait. Et c'est pourquoi Rosette, qui aspirait pourtant à la netteté d'une situation depuis trop longtemps équivoque, jugea plus sage de retarder encore l'annonce de ses fiançailles.

Vers quatre heures, M^{me} de Marsat fut appelée d'urgence en bas.

— Si je ne suis pas remontée à temps, je te laisse le soin de lui donner sa potion, Rosette; à quatre heures un quart, juste.

— C'est très important, dit Bruno; fais bien attention qu'il ne soit ni quatorze ni seize... Et puis, franchement, je peux prendre ça tout seul.

— D'ailleurs, mes petits enfants, je reviens tout de suite...

Mais pour la première fois depuis le retour de Bruno, « les petits enfants » se trouvaient seuls... D'abord silencieux, avec chacun, pourtant, l'idée de parler, ils firent tous deux de louables efforts.

— Ton père reviendra à cinq heures.

— Oui, je sais.

— Il voudrait faire un instant d'ensemble; il ne faut pas le lui refuser?

— Mais je n'en ai nullement l'intention; j'aime beaucoup ça... Et j'ai même envie de musique

gaie, endiablée, moi, aujourd'hui. Depuis quelques jours que je vais vraiment mieux, ah! ce que la vie me semble bonne et belle! Et je m'en promets du plaisir!

— Oh! je suis bien heureuse, Bruno, de t'entendre dire cela. Alors, je vais préparer tout... Que veux-tu jouer d'abord? Qu'appelles-tu : musique endiablée?

— Eh bien!... est-ce que je sais, moi...! N'importe quoi : les scies à la mode..., les danses modernes; tiens,... ça te rappellera les soirées de Paris et les camarades.

— Ah! dit-elle tristement, elles sont loin, les soirées de Paris... Quant aux camarades...!

Bruno se tait, mais les ongles de ses doigts repliés entrent dans la paume de ses mains... Entendre cela!

Encore un long moment de silence gêné; puis, instinctivement et ensemble, ils se regardent... Alors Bruno, qui souffre trop, n'y tient plus :

— J'ai appris tes fiançailles;... je te félicite.

C'est comme un coup que reçoit Rosette, et elle en reste interdite et toute pâle. Mais il continue :

— Si je ne t'ai pas félicitée plus tôt, c'est que j'attendais... Je... je croyais que tu nous apprendrais toi-même... Enfin, j'attendais...

Alors, très douce, elle s'excuse presque :

— Ce n'est pas officiel...

— Pourtant, je le sais...

— Je me demande qui a pu...

Mais il ne la laisse pas achever; il ne se contient plus et veut déverser sa douleur avec sa rage :

— Je te répète que je te félicite. Tu as un talent remarquable et des aptitudes certaines pour la diplomatie, la comédie. Ainsi, c'est pendant que tu roucoulais avec de Blanac, que tu tournais à perdre haleine avec de Chardine, et que tu m'assurais de ta fidélité, que tu bâtissais ta maison ailleurs?... Elle a un cri d'indignation :

— Oh! Bruno! comment peux-tu dire!

— Mais c'est l'évidence,... tu ne peux le nier?

— Non; tu es méchant et injuste;... je ne suis pas capable d'une telle lâcheté, tu le sais bien. C'est seulement après la mort de Mamy, et sur sa prière, sa volonté dernière, que je l'ai bâtie, cette maison...

— Oh! mais remarque que je ne t'en veux nullement; tu n'as pas besoin de te chercher des

excuses, de donner une raison à ta conduite... Tu m'avais adroitement rendu ma parole, tu as repris la tienne, tu en étais bien libre,... tu es libre. « On n'épouse pas Rosette », m'avais-tu dit... Tu as changé d'avis, voilà tout, et pour l'autre tu as fait taire tes scrupules et ses préjugés; enfin, tout s'est arrangé...

— Est-ce la même chose, voyons, Bruno?

— Et pourquoi non, je te prie?

— Mais tu dois bien le comprendre toi-même...

— Oh! quant à ça, pas du tout. Mais, je t'en conjure, restons-en là... Je te le répète : tu es libre. D'ailleurs, vois... : je n'en ai parlé à personne, pas même à ma mère. Et ne crains rien, tu peux compter sur ma discrétion, à moi... A toi non plus, je n'en reparlerai pas, seulement je tenais à te dire... ce que je viens de te dire... Et aussi pour te rassurer tout à fait sur moi si, par hasard, tu avais un semblant de remords...

— Un remords! Dis un regret; j'ai agi loyalement.

Il est haletant et doit se reprendre pour la mieux cingler des derniers mots :

— Mettons un regret si tu veux; nous n'en sommes plus là! Je voulais enfin te dire que tu peux, sans regard en arrière, être tout à ton bonheur et en parler sans crainte devant moi. Comme je le suis de mes blessures, je suis guéri de toi. C'est tout..., comme tu m'as dit un jour.

Elle reste debout, les yeux baissés, les mains croisées comme si elle priait... Peut-être demandait-elle à Dieu la force de se taire... Elle est si touchante ainsi qu'elle donne l'impression, non d'une habile comédienne, mais bien de ce qu'elle est : une triste et douce vaincue de la vie. Et Bruno doit faire appel à sa fierté profondément blessée pour ne pas tomber à genoux devant elle et, vaincu lui-même, lui crier : « Pardonne-moi,... oublions tout, quoi que tu aies fait... Je ne suis qu'un malheureux qui souffre et qui t'adore encore. »

Mais, la première, Rosette rompt l'écrasant silence.

— C'est l'heure de ta potion...

Et, comme elle atteint la cuillère et la fiole, M^{me} de Marsat rentre en coup de vent :

— Ah! c'est gentil, ça;... j'avais peur qu'en bavardant...

— Parrain, demanda Rosette le lendemain, est-

ce par vous que Bruno a appris nos fiançailles ?

— Jamais de la vie !

— Pourtant...

Mais il s'en défend :

— Comment peux-tu penser, Rosette, que, même au lieutenant de Marsat que je crois cependant capable de garder le secret, j'en parlerais le premier ! C'est à toi que cela appartient, et seulement le jour où, comme nous l'avons convenu, tu me diras d'abord — si jamais tu peux me le dire — que tu t'es habituée à « m'aimer autrement ».

Elle voudrait pouvoir lui assurer que c'est fait, qu'elle est prête à devenir sa femme ; mais sa conscience lui commande de se taire encore. Il n'insiste pas et continue :

— Nous avons parlé de la fin de ton deuil, nous avons le temps encore, et tu dois avouer que je ne t'ai pas importunée?... J'attends. Mais comment, alors, en aurais-je parlé à âme qui vive !

— Alors, c'est singulier.

— Il a voulu plaisanter, te taquiner, et, toi, tu as « marché ». Ou il a vu ta bague...

— Non, je ne la porte qu'ici.

— Alors, crois-moi : c'est une gaminerie.

— Peut-être..., finit-elle par dire sans y croire.

— Mais s'il t'en reparle, dit le docteur, demande-lui alors de qui il le tient ; il serait curieux et utile de le savoir.

Mais Rosette va espacer ses visites au *Moulinois* ; elle a maintenant la certitude qu'elles sont néfastes aux nerfs malades de Bruno par la contrainte qu'elles leur imposent. Et, pour elle aussi, la situation devient trop pénible près de lui, avec ce regard indéfinissable qui se pose sur elle et la suit partout.

A cause de M^{me} de Marsat, si bonne et si affectueuse, elle ne peut rompre d'un seul coup, mais, peu à peu, elle s'effacera, jusqu'au jour où, ses fiançailles devenues officielles et Bruno reparti, le champ, pour elle, redeviendra libre.

Quelques jours déjà avaient passé sur leur dernier et douloureux entretien, quand un après-midi, chez le docteur, on annonça M^{me} de Marsat et son fils. C'était la première sortie de Bruno, et ils venaient remercier, non seulement le docteur, mais ces dames aussi qui avaient été toutes trois si bonnes.

Après quelques instants de conversation, M^{me} de Marsat dit à Rosette :

— Tu vas nous montrer le missel dont j'avais vu les premières pages;... c'était si joli !

— Vous devriez la gronder, Madame, au lieu de l'encourager, intervint le docteur. Ce travail, croyez-le bien, n'est que le fruit d'une désobéissance.

— Je le sais bien, mon pauvre docteur; mais puisqu'elle ne veut rien entendre, la douce petite mule !

— Il le faudra, pourtant... Regardez-moi, aujourd'hui, cette petite figure de papier mâché ! Tu as veillé encore, hier ?

— Non, parrain, je vous assure; je ne fais cela qu'en m'amusant, et je vais très vite. N'est-ce pas, mademoiselle Elise ?

— Oh ! oui. Je n'en reviens jamais quand une page est finie.

— Bien entendu, dit le docteur en riant : demandez à mon compagnon si je suis un larron... Je serai, un de ces jours, forcé de me fâcher tout rouge.

— Ça ne vous irait pas du tout, parrain. N'est-ce pas, Madame ?

Bruno n'aurait pu répéter un mot de ce qui se disait autour de lui, car, en écoutant au début les détails de cette pâle vie de jeune fille qui, depuis plusieurs mois, était celle de Rosette, un souvenir venait de surgir en lui, et la voix de d'Humery résonnait à ses oreilles : « J'ai hâte de l'arracher à son isolement; sa vie fut jusqu'ici assez triste. » Mieux que lui, Bruno la connaît, la vie de sa fiancée ! Et comment même lui expliquera-t-il son silence quand il le reverra ? Car, normalement, dès la photographie regardée, il devait lui dire qu'il la connaissait, qu'il était son ami d'enfance... Et combien étrange aussi le silence qu'avait gardé Rosette ? Certes, ils n'avaient pas été sans parler de leurs relations mutuelles; pourquoi, alors, ne pas lui avoir dit qu'elle était l'intime d'un de ses camarades ? Pour lui, l'excuse est bonne : d'Humery se souviendra de sa bousculade pour descendre du train déjà en marche et du malaise subit remarqué par lui. Mais pour Rosette ? Quelle puissance de dissimulation est donc la sienne ? De qui descend-elle, après tout, et quels atavismes se jouent en elle ?

Rosette, qui le regardait à la dérobée, le sentait totalement absent et se rendait compte qu'en lui aucun mot ne portait. Et, pour lui éviter un réveil humiliant, elle lui passa doucement quelques feuillets du missel en question.

— Très joli, dit-il, oh ! vraiment très joli. Quelle finesse de touche !

C'était la vérité, il était sincère, mais surtout reconnaissant de cet à-propos qui le tirait de sa rêverie, vraiment pas de saison en pleine visite.

— Explique-moi ces deux médaillons, veux-tu ? demanda-t-il avec intérêt. Dans celui-ci, je pense que c'est le jeune Tobie et son papa... Dans l'autre, Jacob, son échelle et les anges ; mais sur ce feuillet, ici, cette grande bonne femme toute blanche ?...

— Mais, voyons, c'est la femme de Loth ! Tu vois, lui dans le lointain qui s'en va avec ses deux filles...

— Ah ! je n'ai pas d'excuse ! car c'est une famille qui m'a fait assez pleurer dans ma jeunesse ! Je trouvais ça lamentable. Et dans ce losange, là ?...

— C'est Esther devant Assuérus... Plus bas, Samson... Tu n'as pas l'air très ferré sur les scènes bibliques ?

— J'ai bien pu en oublier quelques-unes, à ma confusion, cependant, car elles se renouvellent chaque jour, et dans tous les mondes. Si les armes, le mode de trahison ou de vengeance ont changé, les passions, les ambitions et les duperies sont restées les mêmes, et il y aura toujours des Achab et des pauvres Naboth, des Dalila et des pauvres Samson !

— Et c'est bien là pourquoi, ajouta le docteur, la Bible demeure le « livre des livres ».

— Eh bien ! moi, opina la pauvre demoiselle Elise, ça ne m'intéresse pas beaucoup ; Rosette a essayé de m'en lire un peu, mais ça m'endort...

— C'est très aride, en effet, concéda charitablement M^{me} de Marsat, refrénant comme les autres une formidable envie de rire, et Rosette ferait mieux de venir puiser dans ma bibliothèque quelque chose de plus distrayant, car je suis sûre que celle du docteur ne doit pas être non plus très folichonne ?

Un des feuillets de parchemin tomba, et, ensemble, Rosette et Bruno essayèrent de le rattraper. C'est alors que les yeux du jeune homme

furent attirés par l'éclat du diamant que portait Rosette au doigt.

— Merveilleuse, ta bague, lui glissa-t-il; compliments.

Elle s'en voulut de son oubli.

— C'est un double souvenir, murmura-t-elle seulement.

— Ah!...

Il ne questionna pas, bien qu'il se demandât ce qu'elle avait bien pu vouloir dire : double souvenir. Et avec quel charme dit-elle les moindres choses ! Mais comment est-il assez misérable, lui, pour le subir encore, ce charme ! Il se disait tout cela en revenant au *Moulinois*, dépouillant toute dignité pour s'avouer, à sa honte, que, malgré sa trahison, il l'aimait tout comme jadis ; qu'elle le possédait tout entier et que son cœur, plein d'elle, resterait un éternel blessé. Découragé, n'essayant même plus de gouverner sa pensée, il y laissait les mots s'assembler à leur gré. Et c'est ainsi que, par la force de l'habitude, ceux qu'il avait tant et tant redits dans ses moments de désespoir, de révolte, revinrent d'eux-mêmes à ses lèvres et qu'il les répéta plusieurs fois machinalement : « Qui es-tu, ô ma Rosette ? » Puis, reprenant soudain conscience de lui-même, il eut un pauvre sourire et murmura : « A quoi bon, maintenant ! Bruno, tu as perdu !... »

Et, sur ses rêves évanouis, il pleura comme un enfant.

Quelques jours plus tard, comme Rosette venait du bourg, elle croisa Bruno qui s'y rendait. Assez guindés tous deux, ils échangèrent les formules usuelles de politesse; puis Bruno dit :

— Je vais te conduire un peu plus loin; voici la sortie de l'usine.

— Je te remercie, mais il n'y a pas de danger...

Il n'avait jamais perdu tout à fait avec elle l'habitude de parler un peu en maître, comme dans leur jeunesse, au temps où, à ses yeux de petite fille, il était un personnage de haute importance.

— Qu'il y ait du danger ou non m'est égal... Si j'ai, pour toi, perdu tout mon prestige, du moins la galanterie française me reste encore.

Ils se remirent en marche, parlant d'abord de choses assez banales; puis, après un moment de silence, Rosette, s'armant de courage, dit doucement :

— Bruno, voudrais-tu me dire par qui tu as appris... mes fiançailles?

— Ah! fit-il, moqueur, cela t'intrigue? Au fond, je te comprends. Eh bien! c'est par ton fiancé lui-même;... tu vois que j'étais bien informé...

— Mon fiancé lui-même?

— Mais oui, je te répète à volonté : ton fiancé lui-même.

— Bruno, ce n'est pas possible.

— Comment, pas possible? Fais-moi au moins l'honneur de me croire sur parole... Cependant, si tu veux des preuves...

— Oh! ne te froisse pas, Bruno...; mais je ne puis comprendre, ou alors... je ne sais plus, moi! Il y a trois jours encore, il m'assurait n'en avoir parlé à personne.

— Eh bien! réplique Bruno, furieux, tu lui diras de ma part que c'est un... fier menteur, et que je pourrais bien quelque jour lui apprendre à vivre.

— Oh! peux-tu dire!

— Après tout, tu sais, à ton aise; de lui ou de moi, tu croiras celui que tu voudras. Mais, moi, ce que je puis t'affirmer, c'est que j'ai connu vos fiançailles par lui-même. Et si tu veux même toute la vérité, il ne m'a pas dit ton nom, c'était bien inutile, et c'est par ton portrait que j'ai su que c'était toi. Ah! je n'ai pas été long à le lui rendre, mais je l'ai pourtant tenu assez pour reconnaître la robe que tu portais au bal des de Blanac,... celui qui devait être le dernier pour nous...

Sa voix, à la tonalité sourde, était cassante, saccadée, étrange, et Rosette l'écoutait, aussi étonnée qu'inquiète. Que racontait-il? et avec quel accent de sincérité! Alors, quoi? Que veut dire tout ceci, et de qui est-elle le jouet? de Bruno qui invente, ou de son parrain qui ment? Ils n'en sont pas capables, pourtant, pas plus l'un que l'autre.

Et Bruno, revenant à la charge, ajoute :

— Je lui ai rendu ta photo sans même lui dire que je te connaissais...

Pour le coup, elle le regarde, effarée. Mon Dieu! la neurasthénie que craignait son parrain aurait-elle atteint le cerveau? Elle ne sait pas si cela est possible, mais un fait est là, certain : c'est que Bruno, pour l'instant, n'a plus ses esprits.

Goguenard, il la regarde et dit :

— Ça te renverse?

— Dis plus... : ça me bouleverse.

— A ce point ! Tu le croyais plus discret ?

— Oh ! non, ce n'est pas cela, je t'assure ; mais cette histoire de portrait..., je ne la comprends pas.

— C'est pourtant bien simple.

— Pas pour moi... Voyons, Bruno, parrain sait bien que tu me connais, alors que venait faire mon portrait là ?

— Et, moi, je te demande à mon tour ce que vient faire ton parrain là dedans ! Il n'y est pour rien, le malheureux !

Rosette est prête à pleurer de pitié. Bruno, ... pauvre Bruno ! Il faut à tout prix cesser cette conversation où son esprit s'exaspère et s'égare, et c'est avec un vrai soulagement qu'elle aperçoit M. de Marsat au tournant du chemin.

— Quitte-moi ici, Bruno, et ne retourne pas au bourg ;... voici ton père qui vient au-devant de toi.

— Alors, au revoir. Et si tu écris à ton fiancé, tâche de lui rafraîchir la mémoire.

— Lui écrire ? quand je le vois tous les jours...

— Prétends-tu me faire croire qu'il vient tous les jours de Melun aux Aigles ? En avion, alors ?

— Melun ? Voilà autre chose, maintenant...

Il la regarde et voit dans ses yeux tant d'étonnement, tant de franchise aussi, que, brusque et vif, voyant son père arriver, il dit, la voix dure :

— Ah ! ça ! avec qui es-tu fiancée, oui ou non ?

— Mais avec parrain, tu le sais bien...

C'est comme la foudre qui tombe aux pieds de Bruno

Le soir, profitant de l'instant où elle était seule avec lui, Rosette dit au docteur :

— Parrain, la neurasthénie que vous redoutiez pour Bruno peut-elle agir sur le cerveau ?

— Pas au début... Cela peut venir, mais, Dieu merci, il n'en est pas là.

— Pourtant je vous assure qu'il m'a paru tout à l'heure bien singulier... Il m'a dit des choses abracadabrantes, entre autres qu'en lui annonçant nos fiançailles vous lui aviez montré mon portrait — en robe de bal — et qu'il vous l'avait rendu sans même vous dire qu'il me connaissait.

— Allons donc !

— Je vous le dis, parrain : quelque chose d'extraordinaire se passe en lui. J'ai eu la nette im-

pression qu'il divaguait, qu'il n'y était plus.

— Je n'ai rien remarqué d'anormal de ce côté. Mais, voyons, hier encore je l'ai rencontré, et, je te le garantis, très sain d'esprit. Nous avons parlé longuement de l'oragense séance de la Chambre, et j'appréciais même ses réflexions très judicieuses.

— Alors, parrain, je ne sais plus que penser.

— Et puis crois-tu que ses parents n'auraient pas remarqué ses absences? Je soupçonne seulement chez Bruno un chagrin ignoré des siens... A son âge, il y en a de cruels,... et c'est là, sans doute, la cause de sa neurasthénie. Cela peut le rendre bizarre, taciturne, mais de là à divaguer!... En tout cas, demain, je mettrai moi-même les choses au point. Si tu y consens, toutefois?

Elle fit seulement oui de la tête, parce qu'une petite voix douloureuse parlait en elle...

Mais, le lendemain, quand le docteur arriva au *Moulinois*, il apprit que Bruno était parti dès le matin pour Paris.

— C'est hier soir que l'idée subite lui en est venue, dit M^{me} de Marsat, et rien à faire pour l'en empêcher. J'aurais préféré qu'il attendît encore un peu, mais il se sent vraiment tout à fait bien et il voulait revoir ses camarades, ce que, en somme, je comprends assez.

« Bizarre tout de même », songeait le docteur qui trouva un prétexte à sa visite : il avait besoin d'un renseignement militaire; il reviendra.

— Je vous l'enverrai dès son retour, docteur; jeudi, probablement.

Ce, pendant que Bruno, avec une nervosité inexprimable, roule vers Melun en ressassant ces deux déductions : ou d'Humery n'est qu'un imposteur qui doit être châtié, ou c'est, pour Rosette, la clef du mystère. Car deux jumelles seulement peuvent être à ce point semblables. Et alors,... mon Dieu! quel vague espoir veut encore revivre en lui!... Fol espoir que sa droiture repousse aussitôt, car Rosette retrouvant une famille et un nom n'en reste pas moins la fiancée d'un autre.

A la gare de Melun, il s'informe de la demeure de son camarade : *Villa Henri*, avenue Thiers. Il regarde sa montre : une heure et demie. A cette heure, si d'Humery n'est pas de service, il est encore au cercle.

— Au cercle des officiers, dit-il au chauffeur du premier taxi venu.

— Café de la Seine, répond l'autre en démarrant.

Bruno veut se composer un visage et ne pas arriver là comme un justicier ou un détective, et, pour cela, il cherche à s'intéresser à l'extérieur : « Jolie entrée de ville, remarque-t-il... Accueillante, cette avenue ;... d'Humery avait raison... Oh ! très jolie, de ce pont, la vue sur la droite... Tiens, encore un pont ;... nous quittons l'île... »

Déjà, l'auto stoppait.

— Menez-moi au cercle, dit Bruno au garçon de café qui vient à lui. Ou, plutôt, dites-moi si le lieutenant d'Humery y est encore.

— Oui, mon lieutenant ; mais il est temps : il se levait pour partir.

Ils le croisèrent, en effet, dans l'escalier.

— Marsat ! Ah ! ça, c'est gentil. Car je suppose que vous venez pour moi ?

— Vous le dites.

— Remontons,... n'est-ce pas ?

— Si vous voulez.

— Vous n'êtes pas pressé, j'espère ?

— Du tout.

— Alors, montons, que je vous présente aux camarades... Nous avons tous suivi votre odyssée.

Après les congratulations d'usage en pareil cas et le traditionnel champagne de bienvenue, les officiers se dispersèrent et les deux jeunes gens remontèrent en taxi.

— Voulez-vous pousser jusqu'à la caserne ?

— Après... J'aimerais vous parler d'abord chez vous.

D'Humery remarqua la gravité de sa voix.

— Comme vous voudrez, dit-il, et avec plaisir pour moi.

Dès qu'ils furent dans le petit logis aux meubles fanés qui, depuis plus d'un demi-siècle, passaient successivement de l'un à l'autre, d'Humery poussa devant Bruno l'unique fauteuil boiteux et un guéridon d'acajou, déplaqué par endroit, sur lequel, et dans une coupe de faïence écornée, le maître de céans fit tomber cigares et cigarettes.

— Et alors ? dit-il en s'asseyant lui-même.

Bruno alla droit au but :

— D'Humery, lors de notre dernière rencontre, vous m'aviez annoncé vos fiançailles...

— Parfaitement.

— Puis-je, sans indiscretion, vous demander le nom de votre fiancée?

— Mais certainement : Liliane Béry-Mussat. Pas de particule, comme vous voyez, mais vieille noblesse de robe : les Béry-Mussat sont, ou plutôt étaient magistrats de père en fils depuis plus de deux siècles, et très cotés dans la haute bourgeoisie du Nord.

Il semble à Bruno qu'on vient de lui enlever le poids qui l'étouffait, et l'autre, attendant une réponse, finit par dire :

— Pensiez-vous la connaître?

— Oui,... non... C'est à cause d'une ressemblance,... d'une étrange ressemblance.

— Vous avez pu la voir cet hiver, quoiqu'elle aille peu dans le monde. Fréquentiez-vous les du Martey? C'est là que je l'ai rencontrée dans l'intimité, parce que petite cousine de Madame qui pressa beaucoup son retour à Paris.

— Excusez-moi, d'Humery, j'ai vraiment l'air d'un enquêteur,... je vous expliquerai tout à l'heure. Et... elle est dans sa famille?

— Si on veut. Un semblant de famille, représentée par un oncle gâteux. C'est une vie bien triste que la sienne; écoutez plutôt : en 1908, M. Béry-Mussat, son père, alors magistrat à Auch, épousa une jeune et riche Lilloise, avec laquelle il était fiancé dès l'enfance, et qui, moins d'un an plus tard, mourait en donnant le jour à deux jumelles.

— Ah! fit Bruno dont la sueur perlait au front.

— Vous le saviez?

— Non,... non; mais continuez, je vous en prie.

— Inutile de vous dire quel désespoir fut le sien. Les deux petites filles furent confiées à leur grand-mère maternelle qui mourut elle-même deux ans après. Avec l'aide d'une gouvernante et d'une vieille servante — elle est dans la maison depuis quarante-sept ans! — M. Béry-Mussat reprit les enfants chez lui, et, lorsqu'elles atteignirent huit ans, il les mit en pension chez les religieuses qui avaient élevé leur mère et qui, chassées de France, avaient reformé leur couvent en Belgique.

« En juin 1919, une des fillettes, Liliane, ma fiancée, depuis sa naissance assez souffreteuse et d'une complexion très délicate, avait dû quitter le couvent pour un repos absolu, tout au moins pour

quelques mois. M. Béry-Mussat l'envoya donc chez un oncle de sa mère qui habitait l'Angleterre, et qui avait lui-même une fille bonne à marier; fin août, il retourna chercher l'autre jumelle. C'est alors qu'advint l'horrible chose. Vous vous souvenez de cette terrible catastrophe sur la ligne Paris-Dieppe? C'est là que M. Béry-Mussat et sa fille trouvèrent une mort affreuse. Lui fut tué sur le coup, la tête littéralement ouverte en deux.

— Oh! quelle horreur! fit Bruno, pensant à Rosette devant ce spectacle, puis fuyant, éperdue, pour tomber seulement dix kilomètres plus loin!

— Quant à la malheureuse fillette, on ne put même pas l'identifier parmi les corps carbonisés, et l'oncle, parti aussitôt pour la reconnaissance des victimes, en revint navré.

— Et, moi, dit Bruno tremblant, je vous certifie que cet oncle a menti.

— Que voulez-vous dire?

— A votre tour, d'Humery, écoutez-moi.

Et Bruno raconta tout au long la triste histoire de Rosette et son état persistant d'amnésie.

— Mais tous les journaux ont été pleins de ce mystère, et l'oncle les a lus comme tout le monde, voyons!

— Êtes-vous bien sûr, Marsat, de ne pas vous tromper?...

— Vous doutez encore? A mon tour de vous montrer son portrait...

— Ah! mais, c'est Liliane!

— Alors, concluez... Peut-on, sans être jumelles, se ressembler à ce point?

— Je ne le crois pas. Mais quand, dans le train de Paris, je vous ai montré ma fiancée, vous ne m'avez rien dit?

— J'étais resté saisi;... je... je n'eus pas le temps de vous le dire, et j'étais si malade!

Il y eut un silence; d'humery se rappelait, en effet, le malaise subit de son camarade. Bruno reprit :

— Vous ne doutez plus, je pense? Pouvez-vous croire encore à une erreur?

— Ce n'est plus possible. Et je n'ose penser à la joie de Liliane retrouvant sa Monique! Les deux petites filles s'aimaient, paraît-il, d'une tendresse touchante, et on craignit longtemps que le chagrin n'eût raison du frêle organisme de Liliane. Et quelle joie aussi pour la pauvre vieille Fanchon!

— Ah! Fanchon! Tenez, les seuls noms que, dans son sommeil, on put deux ou trois fois saisir furent : Lily et Fanchon. Et un jour seulement, une seconde, comme dans un éclair aussitôt éteint, et avec des yeux terrifiés, elle cria : « Papa! papa chéri! » Mais cela ne revint jamais.

— Pauvre petite! elle revivait l'horrible scène... Mais nous parlons en toute franchise, n'est-ce pas, Marsat? Eh bien! la vieille Fanchon n'admettait pas, au début, qu'on n'eût rien retrouvé de l'enfant; elle jugeait cela impossible, ne se rendant pas compte de ce que pouvait être une telle catastrophe. Elle allait jusqu'à prétendre que l'oncle cachait certains journaux français et que, lorsqu'elle lui demandait une indication, il l'envoyait carrément promener. Cela, jusqu'au jour où il apporta la certitude de la mort de la fillette dans un article qu'il fit lire à l'entêtée.

« — Parce que, n'est-ce pas, Monsieur, m'avoua-t-elle, moi, je me disais qu'avec l'idée qu'il avait que Liliane ne vivrait pas, et ruiné par la guerre comme il l'était, il n'avait pas d'intérêt à retrouver Monique... Toute la fortune revenait à sa fille... Mais quand j'ai lu, de mes yeux lu, la mort de la pauvre petite, j'ai eu bien regret de mes vilaines pensées. Et dire que si je n'avais par là ça, aujourd'hui qu'il n'est plus qu'une loque, je dirais que c'est une vraie punition du bon Dieu! » Voilà ce que m'a avoué la vieille servante, et ma foi..., je me demande maintenant...!

— Et où est-il, ce joli monsieur-là?

— C'est l'oncle gâteaux dont je vous ai parlé. Il n'y a plus rien à en tirer qu'un ricanement énervant au possible. Sa fille est mariée à un Péruvien et ne reviendra jamais. Comprenez-vous, maintenant, que j'ai hâte d'arracher ma Liliane à ces tristesses? Et cette petite Monique, a-t-elle été plus heureuse, au moins?

— Elle a eu près de dix années de tendre affection et de bien-être matériel qui n'excluaient pourtant pas l'angoisse morale d'un être sans famille, sans nom, sans passé. L'admirable baronne de Rully, qui l'aima bientôt comme une mère, est morte voici plusieurs mois déjà, et ce fut pour Rosette un effondrement. La fatalité semble s'être acharnée sur elle...

— Vous dites : Rosette?

— C'est le nom éphémère qu'on lui donna en attendant de connaître le sien.

— J'ai vu son dernier portrait, pris au couvent, et que Liliane regarde souvent... Elle est en costume Louis XV et danse un menuet dans une comédie donnée le jour des prix à sa pension...

— Tout s'explique, dit Bruno. C'est encore un souvenir qui lui revint une nuit dans une demi-conscience.

— Ainsi, Marsat, tant de joie va découler du hasard de notre rencontre ?

— Oui... Tant de joie ! Je me sauve et n'ai plus qu'à vous remercier.

— A nous remercier serait plus juste. Eh ! mais, que diriez-vous de m'accompagner ce soir même chez Liliane ? Vous seriez le messager bienvenu d'une délirante nouvelle.

Bruno réfléchit un instant, puis :

— Vous me tentez, et si ce n'est pas indiscret...

— Allons-y, c'est dit. Nous prenons l'express de 4 h. 50.

Délirante, en effet, fut, après les larmes d'une bien légitime émotion, la joie de la jeune fille.

— Ma Monique chérie ! Est-il possible que je l'embrasserai demain ! Vous êtes certain, Monsieur, de ne pas vous tromper ?

— Absolument certain, Mademoiselle. D'ailleurs, voyez vous-même, dit-il en lui tendant la photo qu'il avait déjà montrée à d'Humery.

C'était un groupe pris par lui aux *Aigles*, sans prévenir personne, et où Rosette y était d'un naturel parfait et tout à fait elle-même. C'est cette photo qu'il avait emportée avec lui et que, les jours de tristesse, accablé sous le brûlant soleil marocain, il regardait à satiété.

— Oh ! fit naïvement Liliane, qu'elle est jolie ! Les deux jeunes gens, amusés, se regardèrent.

— Liliane, ... ne vous l'ai-je pas assez dit déjà ?

— Comment pouviez-vous... ?

— Mais, dit galamment Bruno, parce qu'en regardant M^{lle} Liliane, on peut en dire tout autant de Rosette...

— Oh ! elle est beaucoup mieux que moi...

Et c'était vrai pour Bruno qui connaissait maintenant les deux sœurs. La ressemblance, tout en étant extrême, n'empêchait pas que les traits de Rosette fussent beaucoup plus fins, et s'il avait

pu s'y tromper, c'est que la photographie de Liliane, ayant été savamment retouchée, donnait au visage la finesse naturelle à celui de Rosette. Plus brune aussi, le teint plus foncé, Liliane, tout en étant fort séduisante, ne possédait cependant pas le charme délicat qui émanait de Rosette.

La jeune fille ne se lassait pas de questionner Bruno, voulant tout savoir de cette sœur chérie pleurée depuis dix ans, et ne se doutant pas du supplice qu'elle lui infligeait.

— Fanchon ! pauvre vieille Fanchon, dit-elle enfin, il faut que je le lui dise tout de suite... Vous permettez, Messieurs?...

— Faites-la venir, plutôt...

Et, dès que la vieille parut, Liliane, en délire, lui cria :

— Monique est vivante!... Monique ! Entends-tu ? Monique nous revient. Tiens, regarde, c'est bien elle... Ah ! ma vieille Fanchon ! ne pleure pas, voyons : nous l'embrasserons demain !

On sonne chez le docteur comme il finit, avec sa mère et Rosette, le petit déjeuner du matin.

— C'est M. de Marsat fils, dit la bonne.

Bruno à cette heure matinale ? Que signifie encore cela ? Rosette et son parrain ont ensemble un regard d'intelligence...

Et, dans le salon, le docteur trouve Bruno debout, la main tendue, l'œil grave, la voix tremblante :

— Docteur, vous ne soupçonnez pas ce que je viens vous dire...

— Non, ma foi ; mais... vous avez l'air très ému ?

— Comme vous l'allez être vous-même : j'ai retrouvé la famille de Rosette.

C'est devant le docteur que tombe aujourd'hui la foudre.

— C'est la vraie, cette fois ?

— Sans erreur possible.

Et Bruno dit tout ce qu'il sait.

— J'ai tenu à vous voir d'abord, docteur, car c'est à vous de décider de quelle façon on doit prévenir Rosette...

— Qui n'est plus Rosette..., rectifia le docteur avec un sourire un peu triste, comme si en lui on venait de briser quelque chose.

Enfin, il dit :

— Le mieux pour elle est de ne pas connaître

d'avance les détails de son passé. Il faudrait que quelque chose la frappât d'abord; autrement, sachant avant de voir, le cerveau ne fera pas l'effort nécessaire, les nerfs ne le secondant plus.

— Comme vous l'entendrez, docteur... Maintenant, je me retire...

— Ah! que non!... C'est bien à vous de lui apprendre cette heureuse chose!

Bruno doit obéir pour ne pas paraître suspect, et Rosette, inquiète de cette visite matinale, arrive un peu angoissée.

— Bonjour, Bruno... Déjà toi, si matin!

— C'est qu'il t'apporte une telle nouvelle! Il croit,... il espère, tout au moins, avoir découvert ta famille.

Elle rougit violemment.

— Une famille à laquelle tu pourrais te réjouir d'appartenir.

— Et comment, Bruno, cela peut-il venir par toi?

— Le hasard... En causant avec un camarade, certains faits m'ont frappé, et, lui en faisant part, il m'a donné les indications que je t'apporte aussitôt.

— Et que nous irons contrôler pas plus tard qu'aujourd'hui.

— Et où cela, parrain?

— A Paris même.

— Ah!... Je suis Parisienne?

— Non, tu serais du Nord, et née accidentellement dans le Midi... Mais les amis de M. de Marsat habitent Paris.

Rosette se recueillit un instant, puis :

— Ma mère...? mon père?

— Je ne sais pas tout encore, dit Bruno, gêné. Tantôt, tu sauras mieux.

— En tout cas, Bruno, je te remercie;... tu as été bien bon.

— Quoique tu m'aies pris pour un fou!

— Oh! un fou...!

— Ou à peu près... Mais si de ce quiproquo devait pour toi jaillir la lumière!...

Elle lève sur lui ses yeux charmeurs et prenants, et Bruno souffre tant que, pour un peu, il se sauverait sans un mot de plus. Il voudrait être à cent lieues de ces deux fiancés qui paraissent eux-mêmes si gênés de l'être... En vrai soldat, il aime les situations nettes, et celle-ci est aussi compliquée qu'étrange. Pourtant, il faut aller

jusqu'au bout, et il accepte de les accompagner l'après-midi à Paris.

« Encore cela pour elle, et puis, après, le silence, oh ! le grand silence... Un *Requiem* sur mon triste amour. »

Bruno est parti seul pour Paris par le train d'onze heures; il ne s'est pas senti le courage de voyager avec eux, tant il lui est pénible, presque impossible de soutenir à présent une conversation, et il leur a donné rendez-vous à deux pas de la demeure des Béry-Mussat.

En descendant du train, il est allé prévenir Liliane qu'elle verrait sa sœur l'après-midi, mais que, sur le conseil du docteur, on ne lui avait rien dit de précis.

A l'heure fixée, Rosette, reconnaissant de loin l'élégante silhouette de Bruno, revoit ce délicieux matin de mai où, revenant de Syrie, il les avait surprises sur la route des Aigles. « Il n'y a pas deux Bruno sur la terre ! » avait dit Mamy en riant. Et, à cette jeunesse qui n'a que vingt ans, il semble qu'un siècle, depuis, ait passé sur la tête...

Sans grand espoir encore aujourd'hui de retrouver sa famille, elle suit pourtant, docile, les deux êtres qu'elle chérit également, mais de si différente façon, et que la destinée aveugle et ironique a placés pour elle à l'envers : l'un à la place de l'autre. Enfin !

Liliane a donné ordre d'introduire les visiteurs qu'elle attend dans le grand salon, et non dans le boudoir-studio où, hier, elle a reçu son fiancé et Bruno, et c'est là que les conduit la jeune femme de chambre qui vient ouvrir la porte dès leur coup de sonnette. Le docteur et Bruno ne quittent pas Rosette des yeux, épiant un signe du visage, une expression du regard; mais le somptueux salon ne semble guère l'émouvoir, et elle y pénètre indifférente.

Mais, à peine assise, ses yeux se portant sur le panneau d'honneur, ils la voient se lever, pâle, livide, le regard indéfinissable, plein d'amour et d'épouvante, les mains en avant, comme pour attirer ou repousser... Et elle s'avance vers le portrait en pied et peint à l'huile d'un homme en robe de magistrat et coiffé de la toque noire; il a les bras croisés sur la poitrine dans une attitude

grave, mais les yeux et le sourire sont pleins de douceur. Rosette ne voit plus rien que lui; elle ne parle pas, le fixe, les yeux démesurément ouverts, et, comme en état d'hypnose, elle arrive tout près de lui... Alors, de sa gorge serrée, sort un cri déchirant : « Oh ! Papa ! papa chéri ! » Et elle tombe inerte dans les bras de Bruno qui s'est élancé.

A cet instant, Liliane entre, joyeuse et souriante.

Bruno porte Rosette sur un divan tout proche, et, tremblant, regarde avec Liliane ce visage de cire d'où la vie semble avoir fui. Mais le docteur les rassure :

— Ne vous effrayez pas;... il ne faut pas brusquer en pareil cas... Le choc a été rude; le voile, en se déchirant, lui a fait revivre la scène atroce, mais elle n'est pas en danger; rassurez-vous, Mademoiselle.

La bonne Fanchon, aussi vite que le lui permettent ses vieilles jambes, apporte l'eau de Cologne demandée.

— Ah ! notre petite ! notre pauvre petite !

Elle se met presque à genoux pour lui baiser les mains, et c'est à ce contact que Rosette entr'ouvre les yeux :

— Ah !... Fanchon !...

Puis elle renverse la tête de côté dans un mouvement de bien-être et de repos, comme après une grande fatigue.

— Eloignez-vous, dit aux autres le docteur; elle a besoin d'un bon moment pour se reprendre.

Ce ne fut cependant pas très long, et, le rose de la vie revenu sur son visage, elle se souleva à demi :

— Parrain, ... êtes-vous là ? J'ai cru mourir, ... mais c'est fini; ... je me sens mieux... et... je me souviens de tout ! Oh ! mon pauvre papa qui fut tué à côté de moi, ... si vite, ... si vite ! Il venait de m'embrasser en me disant de dormir, ... qu'il veillait... Parrain, ... parrain ! comment ai-je pu l'oublier !

Et, se prenant la tête à deux mains, elle pleure, elle sanglote. C'est la détente salutaire, et le docteur ne cherche pas à arrêter ce flot de larmes. Mais, soudain, Rosette se redresse :

— Lily ! où est Lily ? Elle était si malade !...

— Non, ma chérie, dit très doucement le doc-

teur, elle est là, tout près de toi;... elle attend que tu sois mieux...

Mais, d'un bond, Rosette est debout :

— Lily !

Les deux sœurs s'étreignent et s'embrassent frénétiquement, et c'est un instant d'indicible émotion que, silencieux, les deux hommes respectent. Ils songent même à s'éloigner pour laisser les jeunes filles tout à leur joie et au rappel de leurs souvenirs, mais Rosette s'y oppose :

— Attendez, parrain, car je partirai avec vous.

— Ah ! non, proteste Liliane; laissez-la-moi, docteur !

— Je n'ai plus de permission à donner, Mademoiselle. Avec Rosette, je parlais quelquefois en maître; avec Monique, je n'ai plus...

Il n'achève pas, mais Rosette a compris, et, d'un geste enfantin, lui met la main sur la bouche.

— Taisez-vous, parrain,... ah ! taisez-vous ! Vous restez pour moi ce que vous étiez hier. Ma reconnaissance va vers vous, infinie, comme à celle que je pleurerai toujours, ma Mamy bien-aimée, ma seconde mère... De même à toi, Bruno... Je n'oublierai jamais combien tu fus bon pour moi;... tes parents aussi.

Mais elle n'insiste pas en voyant le visage contracté de Bruno, et, s'adressant à sa sœur :

— Il faut donc, Lily, me laisser repartir... Crois-tu qu'après dix années de semblable tendresse, je puisse en une heure m'arracher à eux sans souffrir ? Je veux embrasser ce soir même M^{me} Baray et M^{lle} Elise... Je veux enfin que la dernière visite de Rosette et la première de Monique retrouvée soit pour Elle... Tu le comprends, n'est-ce pas ?

— Oui,... et non seulement je le comprends, mais je t'approuve aussi. Tu n'auras jamais trop de gratitude pour ceux qui t'ont faite ce que tu es, qui t'ont arrachée au triste isolement d'un établissement hospitalier, car c'est là que tu serais allée certainement sans eux. Aussi quelle joie nous apporta hier M. de Marsat en nous tout apprenant !

Rosette se tourna vers lui :

— C'était donc à toi, Bruno, qu'il devait échoir de faire la lumière autour de moi... Comme je vous dois à tous !

— Pas tant à nous, dit gravement le docteur, car nous n'avons été que des aides de bonne volonté.

Cette seconde vie du cœur et de l'esprit, tu ne la dois qu'à celle qui ne devait pas même connaître la joie de ce jour...

Un silence religieux pesa un instant, et du fond de ces cœurs sincères montait vers Dieu la même prière : « Mon Dieu ! qu'au moins, *Elle* sache ! »

La porte s'ouvrit, et on annonça le lieutenant d'Humery. Il fut le bienvenu pour tous, mais le sauveur pour Bruno qui n'en pouvait plus.

— Monique chérie, ton futur beau-frère..., dit Liliane.

Il s'incline et baise la main de Rosette qui gentiment lui dit un mot de bienvenue et de remerciement pour le rôle qu'il vient de jouer, car c'est grâce à lui aussi qu'elle a retrouvé les siens. Puis, après quelques instants de conversation générale, Rosette, la première, dit :

— Parrain, il doit être l'heure... ?

Et lui remarque en souriant :

— Parrain... Encore un nom qu'il faudra supprimer.

— Pourquoi ?

— Mais je n'étais qu'un parrain d'occasion, et tu vas retrouver ton véritable, maintenant.

— Oui, ... c'est vrai.

Et comme Bruno cause avec d'Humery et ne peut l'entendre, elle dit vivement :

— Oh !... c'est pour si peu de temps ! Nous aussi, Lily, nous sommes fiancés...

Liliane regarde d'abord Bruno, hésite, puis enfin dit quelques mots aimables. Mais son embarras n'a pas échappé à l'œil exercé du docteur.

De son côté, d'Humery disait bas à Bruno :

— Dites donc, Marsat, confidence pour confidence, hein ? Camarades aujourd'hui et, j'en jure, beaux-frères demain ?

Bruno est livide.

— Non, d'Humery, ... je vous ai rencontré trop tard, et... il y a des choses bien tristes, ... n'en parlons plus.

Le jeune homme est navré de sa maladresse :

— Excusez-moi, Marsat, et surtout ne m'en veuillez pas... Je ne savais pas vous faire de peine.

En aidant sa sœur à remettre son manteau, Liliane lui glisse à l'oreille :

— J'ai dû commettre un impair, tout à l'heure ; je n'ai pas très bien compris... Comment, ce ne

serait pas avec M. de Marsat que tu es fiancée?

— Tais-toi,... oh! tais-toi, Lily... Et si tu m'aimes, ne le redis jamais.

En bas, Bruno, descendu le premier, les attend :

— Je m'excuse de vous quitter... Je... suis attendu. Je ne reprendrai que le train de la nuit.

— Nous nous reverrons sans doute demain, chez toi, Bruno?

— Je ne crois pas... J'ai à faire à Dieppe.

— Tu es un homme bien occupé, décidément. Alors, sauve-toi.

— Et nous aussi... Nous avons bien juste le temps d'attraper notre train.

Les deux hommes se serrèrent la main, et Rosette tendit la sienne à Bruno qui restait tout droit devant elle, comme sans pensée.

— Au revoir; encore grand merci et, tout de même, à bientôt?

— C'est-à-dire, oui,... si tu veux... A jamais pour Rosette, et à bientôt pour Monique.

Et, en la voyant disparaître, il murmure, écrasé sous le faix de sa douleur :

— Tu n'es plus, ô ma Rosette!

Ainsi qu'elle l'avait dit, Rosette, le lendemain matin, au sortir de la messe, alla prier sur la tombe de la baronne, et c'est comme elle allait la quitter que le docteur l'y rejoignit.

Il était grave, le visage creux, les yeux cernés comme lorsqu'on vient de passer une nuit blanche. Il y était pourtant accoutumé, mais les heures qu'il venait de vivre depuis la veille étaient autrement plus accablantes que celles passées d'ordinaire au chevet d'un malade, et jusqu'au matin il avait bataillé, tantôt avec son cœur, tantôt avec sa conscience. Rosette, rendue à une situation normale et ne craignant plus les surprises toujours possibles avec un passé aussi mystérieux, peut maintenant « choisir » son bonheur, alors que celui qu'il lui offre lui fut, sinon imposé, du moins conseillé de si tragique façon qu'elle peut encore aujourd'hui le considérer comme un ordre. Contre cela, sa conscience d'honnête homme doit la mettre en garde. A Rosette, dénuée de tout, il pouvait s'autoriser à offrir, sinon une vie luxueuse, du moins aisée et paisible à ce foyer triste et pâle jusqu'alors, dont elle devenait la petite reine adorée.

Mais à Monique Béry-Mussat, issue de cette brillante famille, cela pouvait paraître une dérision.

Surprise de le voir là à l'heure où elle le croyait parti à sa tournée journalière, elle le laissa pourtant prier sans lui demander si c'était elle qu'il venait chercher. Mais non, elle comprenait qu'autre chose l'amenait là, et tous deux, recueillis, restèrent un long moment devant cette pierre tombale, les yeux fixés sur le nom de celle dont la dernière pensée les avait unis.

Le premier, le docteur rompit le silence :

— C'est ici même que j'ai voulu te parler... Je ne voudrais pas que tu te crusses liée à moi, et devant ce changement total de tout toi-même, tu dois attendre de moi un effacement complet. Ce qui fut convenu entre nous, oublie-le si tu dois ailleurs faire ton bonheur;... je ne dois plus compter pour toi... Non, non, ne réponds pas; il est trop tôt encore...

Il ne lui en laisse d'ailleurs pas le temps et s'éloigne à grands pas déjà. Elle reste toute troublée de l'expression douloureuse du visage de son parrain — son fiancé! — alors que les mots prononcés semblaient lui être si faciles. Mais cette tristesse, combien de fois ne l'a-t-elle pas vue sur le visage de Bruno! Bruno qui a tant souffert par elle, Bruno qui a voulu mourir et qu'aujourd'hui, si elle le veut, elle peut rendre si heureux!

Mais doit-elle le vouloir?

— Ah! Mamy! et vous, père chéri, pour un instant sortez du tombeau, parlez-moi,... éclairez-moi, montrez-moi la voie que je dois suivre pour rester dans la vôtre, dans celle de Dieu!

Et, en s'en revenant, elle se rappelle la dernière conversation de son père avec elle, un peu avant l'instant tragique, alors qu'ils regardaient des images de guerre : « Les Allemands ont perdu la guerre, vois-tu, malgré leur force, malgré leur nombre, malgré leur avance, parce que Dieu n'était pas avec eux. Dieu n'est pas où la loyauté n'est pas, et ils ont trahi la parole donnée. »

En cet instant de désarroi intérieur où sa jeunesse, son amour, sa soif de bonheur réclament leur dû au détriment de sa loyauté, ce pieux et filial souvenir, revenu seulement de la veille, lui semble une réponse à ses suppliantes questions. Et, remontant encore à bien des années, elle en-

tend la voix charmeresse de sa mère adoptive lui répéter en l'éduquant :

« Il n'est pas difficile de reconnaître où est la volonté du Bon Dieu. Écoute bien; il suffit de dire : ceci est bien,... ceci est mal, et, quoi que cela puisse coûter, faire ce qui est bien. »

Et, avant même d'atteindre sa demeure, Rosette sait ce qu'elle doit répondre; son cœur, tout à l'heure en déroute, s'emplit de résignation et de courage pour le sacrifice final librement consenti.

Et c'est aussitôt le déjeuner de midi terminé qu'elle dit au docteur :

— Parrain, vous ne m'avez pas donné le temps de vous répondre, ce matin.

— Je te devais ce répit.

— Bien inutile. Rien n'est changé pour moi, que je sois ou Rosette ou Monique; j'étais et reste votre fiancée. Et ceci, pour ma part, est irrévocable.

Il peut à peine contenir la joie qui tombe sur lui et l'écrase.

Voici deux semaines de cela, et Monique n'a pas encore quitté les Aigles. Elle va très souvent à Paris voir sa sœur, mais aux heures où elle sait ne pas rencontrer le lieutenant d'Humery. Non pas qu'elle soit envieuse et leur jalouse leur bonheur, oh ! non, puisqu'elle prie tous les jours, au contraire, pour que ce bonheur grandisse encore; mais cette autre « elle-même » qu'elle voit tout près du même uniforme que celui de Bruno lui rappelle trop le couple heureux qu'ils formaient quelques mois plus tôt... Et puis, à quoi bon s'adapter à un autre milieu pour si peu de temps ? Le frère de d'Humery étant revenu beaucoup plus tôt qu'on ne l'attendait, le mariage de Liliane est très proche, et, tout de suite après, Rosette annoncera le sien.

Elle n'a pas revu Bruno, sauf, de loin, le dimanche à la messe, et il s'est arrangé, elle l'a bien compris, pour ne pas se trouver sur son chemin. Plusieurs fois, elle est allée chez M^{me} de Marsat, mais, comme par hasard, Bruno venait de sortir... Il passe d'ailleurs tout son temps hors de chez lui, s'enfonce dans la forêt, ou s'en va à la ferme fumer pipe sur pipe avec le grand-père, un vieux de bientôt quatre-vingt-dix ans, qui lui raconte invariablement ses prouesses militaires

dans la campagne d'Italie. Et il rentre le soir plus fatigué qu'après une semaine entière de grandes manœuvres. Sa mère se désole de cet étrange état, mais M. de Marsat lui assure que l'inaction en est la cause et qu'il va lui être bon de reprendre du service, la fin de son congé étant toute proche; mais la vigilance maternelle ne s'en contente pas et cherche ailleurs.

Chez le docteur, on ne sait rien encore; il a peur, non des indiscretions de sa sœur qui lui obéit aveuglément, mais de ses maladresses, et s'il se décide à céder au désir de Monique... Car elle le lui a exprimé, ce grand désir : le voir quitter cette vie de fatigue et se consacrer tout entier aux recherches scientifiques, le rêve contrarié de sa jeunesse. Dans sa lettre à Rosette, la baronne, persuadée que la pauvrete entrerait en possession de son gros héritage, lui faisait comprendre que là serait la vraie place du docteur.

Cette fortune lui ayant échappé, il ne pouvait plus être question de ce projet devenu impossible; mais aujourd'hui, forte de sa richesse, Monique entendait l'accomplir. Et autant par respect pour les derniers avis de la morte toujours si chère qu'il retrouvait en Rosette, que pour faire à sa femme une vie plus souriante que celle des Aigles, il était bien près de céder.

Les choses en étaient là quand, un matin, on vit arriver M^{me} de Marsat qui s'enferma plus d'une heure avec Rosette. Et on vit aussi qu'en se quittant toutes deux avaient les yeux rouges...

Le soir même, revenu plus tôt qu'à l'ordinaire, le docteur surprit Rosette dans son studio, accoudée sur son bureau et toute secouée de sanglots. Il resta interdit sur le pas de la porte, n'osant pas avancer, se demandant si elle n'avait pas moins besoin de secours que de solitude, et ce fut presque malgré lui que son nom lui échappa :

— Rosette!

Elle sursauta, confuse d'être vue en cet état, et il répéta, la voix grave et inquiète :

— Rosette,... tu pleurais!

— Oui,... je pleurais. J'écris à M. de Rully;... je veux lui dire que Rosette n'était pas une saltimbanque. Cela m'a fait revoir un tas de choses, revivre un tas de souvenirs avec Elle, et j'ai pleuré... pleuré... Cela fait du bien, parrain.

Il la regarda, soupçonneux d'abord; mais, après tout, on n'est pas toujours maître de ses nerfs... Pourquoi ne dirait-elle pas la vérité?

— Tu m'as fait peur, dit-il seulement.

Mais toute la soirée il vécut dans un malaise.

Le lendemain matin, vers dix heures, alors que Rosette était sortie, le docteur, repassant chez lui pour y prendre un papier oublié, ne le trouva pas, et, furieux comme toujours en pareil cas, s'apprêtait à mobiliser toute la maison. C'était une manie chez ces dames Baray de ranger son bureau, malgré sa défense, et il appelait cela de la persécution. Là d'ailleurs se bornaient leurs sujets de discussion; mais le plus terrible était que la jeune bonne actuelle se croyait autorisée à en faire autant.

— Annaïs! cria-t-il d'abord, vous avez encore touché à mon bureau!

— Epousseté seulement. Monsieur peut le demander à Madame.

— Oh! naturellement! Mais ce papier n'est pas parti tout seul; il me le faut;... rappelez-vous ce que vous en avez fait.

— Non, Monsieur, sûr que ce n'est pas moi.

— Vous avez vidé la corbeille à papier?

— Oui, Monsieur; celle de M^{lle} Rosette aussi; mais je n'ai rien jeté; tout est dans le coffre à bois pour allumer mon feu demain matin.

— Restez où vous êtes; vous m'agacez, à la fin... Je chercherai bien tout seul.

Ce fut dans ce fatras de papiers froissés que, sur l'un d'eux, il reconnut l'écriture de Rosette: une lettre à grands bords noirs sur laquelle il était visible que l'encrier s'était renversé. Ce fait, insignifiant en lui-même, mais rapproché de l'attitude et des larmes de la veille, apparut au docteur comme une révélation.

Sa délicatesse native et habituelle repoussait en lui le désir de lire, mais quelque chose de plus fort le portait à s'emparer de la feuille maculée... Il revoyait nettement en cette minute le cher petit visage hier tout en larmes et l'expression douloureuse qu'à d'autres moments il avait aussi saisie... Toujours il avait mis cela sur le compte du chagrin resté très vif depuis la mort de la baronne, mais voilà que, ce matin, une voix impérieuse lui souffle: « Tu n'as cherché qu'à te leurrer... mais lis,... lis; il faut que tu saches ce qu'elle dit, cette

lettre, si vraiment c'est seulement le bonheur de Rosette que tu veux. » L'impulsion est telle qu'il n'y résiste pas, et, oubliant le papier qu'il cherche, il se sauve comme un voleur dans son bureau.

Quelques instants après, ce n'était plus qu'un homme effondré, assommé; un homme qui, les traits convulsés et avec la frénésie de la douleur, relisait les lignes révélatrices :

Il faut que ma peine soit bien grande, Bruno, pour que je rompe aujourd'hui ce pacte de silence que le devoir nous imposait et que tu as si loyalement respecté. Mais j'ai vu ta mère ce matin; elle sait tout, ton père aussi. Bien qu'elle ne m'ait pas défendu de te parler de sa visite, j'ai bien compris qu'elle était venue en dehors de toi, et c'est à ton honneur que j'en confie le secret. Oh! Bruno, que j'ai souffert d'entendre ta mère, ta bonne mère! Tu l'as désespérée, mais tu n'y penses pas...? Te faire missionnaire? entrer chez les Pères Blancs! Non, tu as voulu faire pleurer quelqu'un, te soulager sur quelqu'un, mais pourquoi choisir ta mère! Voudrais-tu la priver des petits-enfants dont elle rêve? Bruno, en fils unique, tu te dois à tes parents, comme à ton nom, comme à ta descendance. Et tu riais toi-même de ces vocations subites qui ne te disaient rien qui vaille et qui, d'ailleurs, ressemblent bien plutôt à de la colère qu'à un saint désir d'évangélisation.

Aussi pénible que fut l'entretien entre ta mère et moi, je suis heureuse de l'avoir eu parce qu'ainsi les choses sont plus nettes et devaient l'être. Elle ne m'a d'ailleurs fait aucun reproche, elle est trop foncièrement délicate pour qu'il en soit autrement, mais elle voulait savoir, pourtant, si je pouvais encore me dégager sans froisser ma loyauté. Elle en a vite compris l'impossibilité.

Me vois-tu dire à celui qui, à moi, enfant trouvée et ne possédant rien, donnait tout : « J'ai maintenant une famille, une fortune ; je ne suis plus pour vous. » Cela, jamais, dussé-je en mourir! Car je l'aime, Bruno, cet homme à qui je dois tant, cet homme qui m'a tenu lieu de père ; je l'aime du plus profond de mon cœur, seulement pas du même amour, hélas! Et si, plus forte sur ma volonté que sur ce cœur rebelle, je ne suis pas arrivée à le faire taire encore, je prie du moins de toutes mes forces pour obtenir l'oubli de notre rêve défunt. Et toi-même, fais face en soldat aux cruautés de la vie ; reprends-toi et construis d'ici peu un de ces foyers où l'on trouve la paix en donnant le bonheur. Songe à ta cousine qui t'attend là-bas, et comble les vœux de ton père... Ah! Bruno, je t'en supplie, ne me donne pas la triste certitude que...

La lettre n'était pas achevée... Ici était certainement arrivé l'accident de l'encrier que, aveuglée par les larmes, Rosette avait heurté. Mais le Dr Baray en savait assez... Et comment même n'avait-il pas compris plus tôt ? Il se le demande en rapprochant de menus faits qui lui reviennent à la mémoire et auxquels il n'avait pas songé alors à donner de l'importance. Ah ! pauvre docteur ! pour jouer à l'amoureux, vous n'en aviez plus ni l'âge, ni la subtilité. Et il se sent tout à coup couvert de ridicule. Il s'explique à présent les pâleurs, les langueurs de Rosette, ses efforts pour se soustraire aux souvenirs du rêve dont son âme est encore pleine. Ah ! pauvre chère petite, comme elle avait dû souffrir ! Et seule, toute seule pour pleurer ! Et cet évanouissement resté toujours inexpliqué ? Il sait maintenant ;... il vient de compter et, en divisant le temps, il a des points de repère... C'est bien le lendemain que le bruit de la mort de Bruno se répandit dans le village. Elle l'avait vu dans le journal, il le parierait ;... d'ailleurs, il est bien simple de s'en assurer... Ah ! à quoi bon ? Peut-il en savoir plus qu'il ne vient d'en apprendre ? Allons ! comme elle le dit courageusement à Bruno : face à la vie !

Et avec l'habitude des décisions promptes que, dans sa profession, donne l'imminence du danger, comme on décide de l'amputation d'un membre, il signe celle de son cœur.

Comment s'y est-il pris ? Quels mots a-t-il trouvés pour révéler à Rosette que, plus il réfléchit, plus le saut du mariage, à son âge, lui semble problématique ? que si, à l'isolée qu'elle était alors, il se croyait tenu d'assurer l'avenir, cela n'était pas sans heurter son esprit d'indépendance, et que, ce bouleversement de sa paisible existence avec les deux femmes auxquelles il s'est volontairement rivé n'étant plus nécessaire, il croit plus sage pour tous de briser un projet connu seulement d'eux et dont personne ne souffrira ?... Comment s'y prit-il ? Il n'en sait rien lui-même. De ce torturant entretien, il n'a retenu qu'une chose : le cri échappé à Rosette transfigurée :

— Ah ! parrain ! Alors je puis, sans vous faire de peine épouser Bruno !

Cela, il l'entendra longtemps...

Il est presque nuit quand Monique arrive au *Moulinois*; mais que lui importe?... elle reviendra au bras de Bruno.

Il vient de rentrer ; tout près de la haute cheminée, assis dans son grand fauteuil, il tend ses lourds souliers de forestier à la chaleur de la flamme qui en fait sortir l'humidité en une buée blanchâtre.

Rosette le voit à travers les vitres, le visage triste éclairé du reflet rougeoyant des bûches en feu, et, plus vive que l'éclair, sans même prendre le temps de sonner, elle franchit le vestibule, ouvre la porte du petit salon.

— C'est moi, dit-elle seulement.

C'est comme du soleil et de la joie qui entendraient avec elle, tant sa voix en est prometteuse, si Bruno y croyait encore...

Il s'est levé pour lui céder son fauteuil.

— Assois-toi, dit-il sans la regarder.

Alors, bien qu'il s'en défende, elle lui prend les deux mains :

— Oui, Bruno, tu dis bien... : je viens m'asseoir à ton foyer, et, si tu le veux, pour toujours.

Il détache ses mains des siennes, recule :

— Ah ! cruelle Rosette, que reviens-tu faire ici, et quel jeu est donc le tien ?

— Celui du bonheur de toute notre vie. Bruno, je reviens à toi libre et heureuse... Bruno, je t'aime !

Et c'est un couple chastement enlacé et délirant d'amour qu'éclairent à présent les bûches rougeoyantes de l'âtre en feu.

Ce matin fut célébré à Saint-François-Xavier le mariage du lieutenant d'Humery avec Liliane Béry-Mussat, et le docteur, qui assistait à la bénédiction, a vu Rosette — oh ! si heureuse ! — au bras de Bruno. Derrière lui, il a entendu chuchoter :

— C'est la jumelle de la mariée; vous savez qu'elles viennent seulement de se retrouver ? C'est tout un roman que la vie de cette petite. Elle a d'abord été recueillie par la baronne de Rully, puis, à sa mort, par le docteur de l'endroit. C'est même lui qui la conduira à l'autel; ils sont absolument comme père et fille. — Le garçon d'honneur ? c'est le lieutenant de Marsat, son fiancé, un ami d'enfance. Sont-ils jeunes et beaux tous les deux ! Est-elle blanche et rose ! — Quelle jolie mariée elle fera aussi !

Le docteur ne s'est pas même retourné pour savoir qui parlait... Il regarde seulement les quêteurs de tous ses yeux et pense que très prochainement, avec cette Monique « qui doit être si jolie en mariée » à son bras, il franchira, en montant les marches du chœur, les dernières aussi de son calvaire. Il n'a pu se dérober à l'honneur de conduire Rosette à l'autel : elle entend rester sa filleule, presque sa fille; un refus aurait paru suspect et dévoilé peut-être le secret de son sacrifice intime. Déjà, en repoussant énergiquement les moyens que Rosette le suppliait d'accepter pour vivre à Paris selon ses aptitudes scientifiques, il l'avait extrêmement peinée, tant, au nom de sa chère Mamy qui l'avait désiré qu'à celui de sa propre reconnaissance, elle eût voulu l'arracher à cette existence de fatigue, de labeur incessant. Mais cette vie obscure, monotone et sans couleurs, il sait maintenant qu'elle doit être la sienne jusqu'à son dernier jour.

Arrivé en retard à ses consultations, il les expédie et, assis à son bureau, écrit une ordonnance pendant que son client, un vieux Normand tout gonflé de sa blouse neuve, gémit et se lamente :

— Pace que, vo savez, M'sieu le docteu, toujou souffri, toujou souffri, no fini pas s'lasser...

Ces mots ont leur écho dans l'âme du docteur qui, tout en écrivant, répète en lui-même : « On finit par se lasser... »

Le vieux, larmoyant, continue :

— Mon Dieu... mon Dieu ! No sait-y enco la fin ! J'finirons-t-y par guéri un jour, M'sieu le docteu ?

Debout maintenant, le docteur lui tend l'ordonnance :

— Mais oui, père Malandain, vous guérirez,... vous guérirez. Votre mal, à vous, n'est pas incurable...

Et il ouvre la porte pour laisser passer un autre client.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Grand format.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles, Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Grand format.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 3, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

- TOUT EN LAINE** (Album n° 1).
TRICOT CROCHET (Album n° 2).
NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).
LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ;
 franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
 (Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :

France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, UN RELIEUR MOBILE cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).